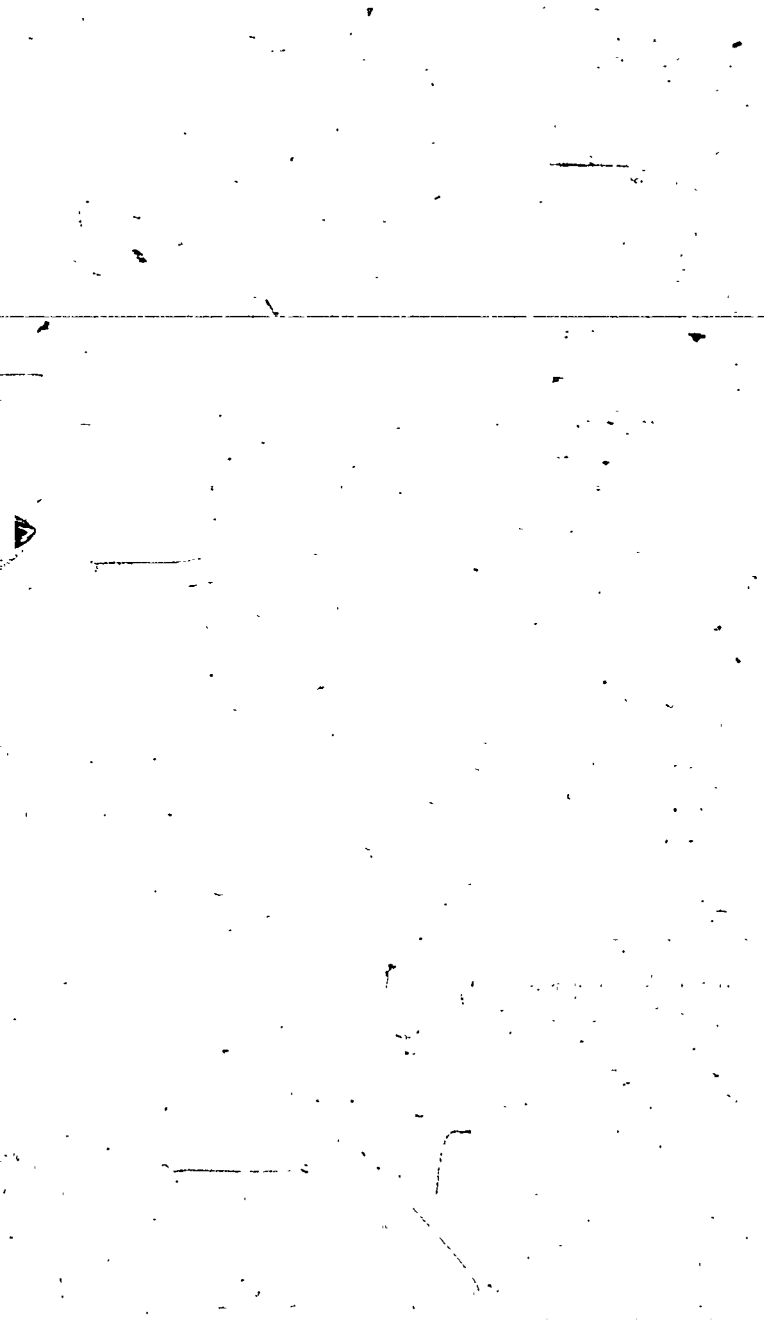
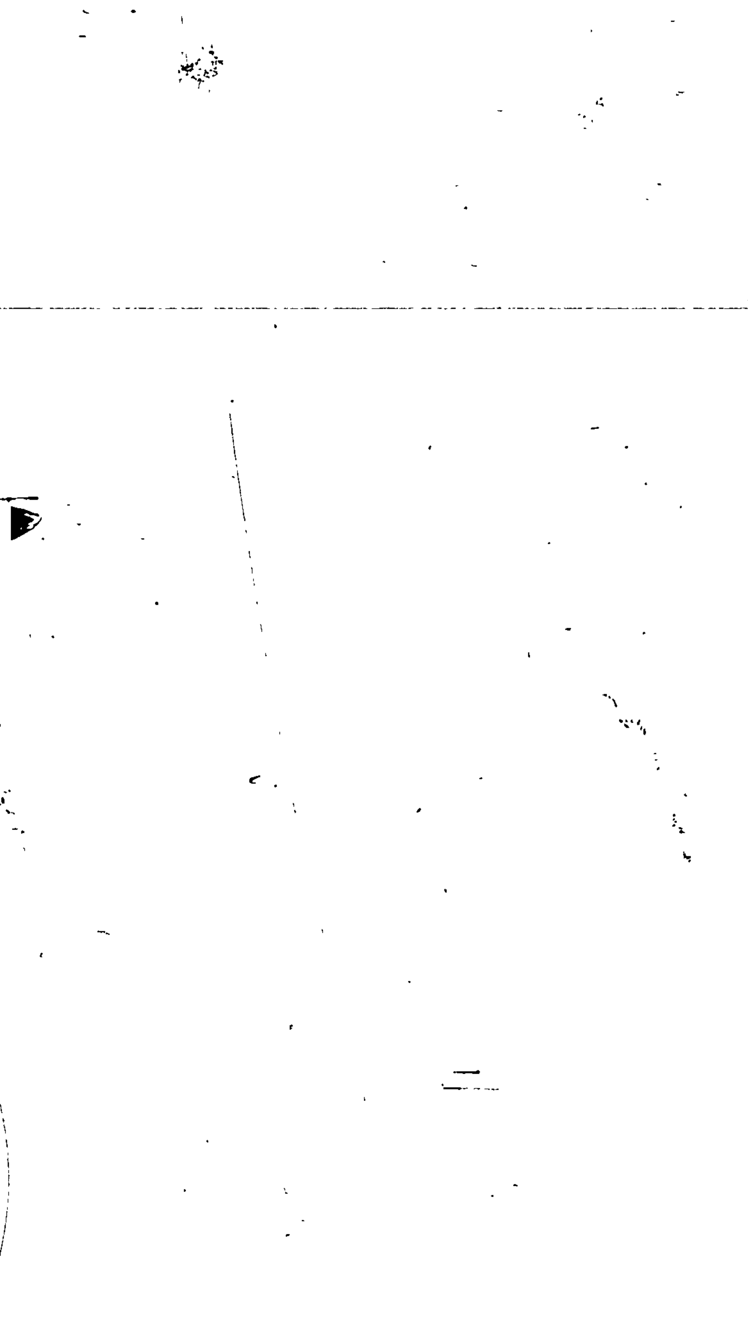



BIBLIOTHÈQUE
MISSIONS-ÉTRANGÈRES
PONT-VIAU, P.Q.



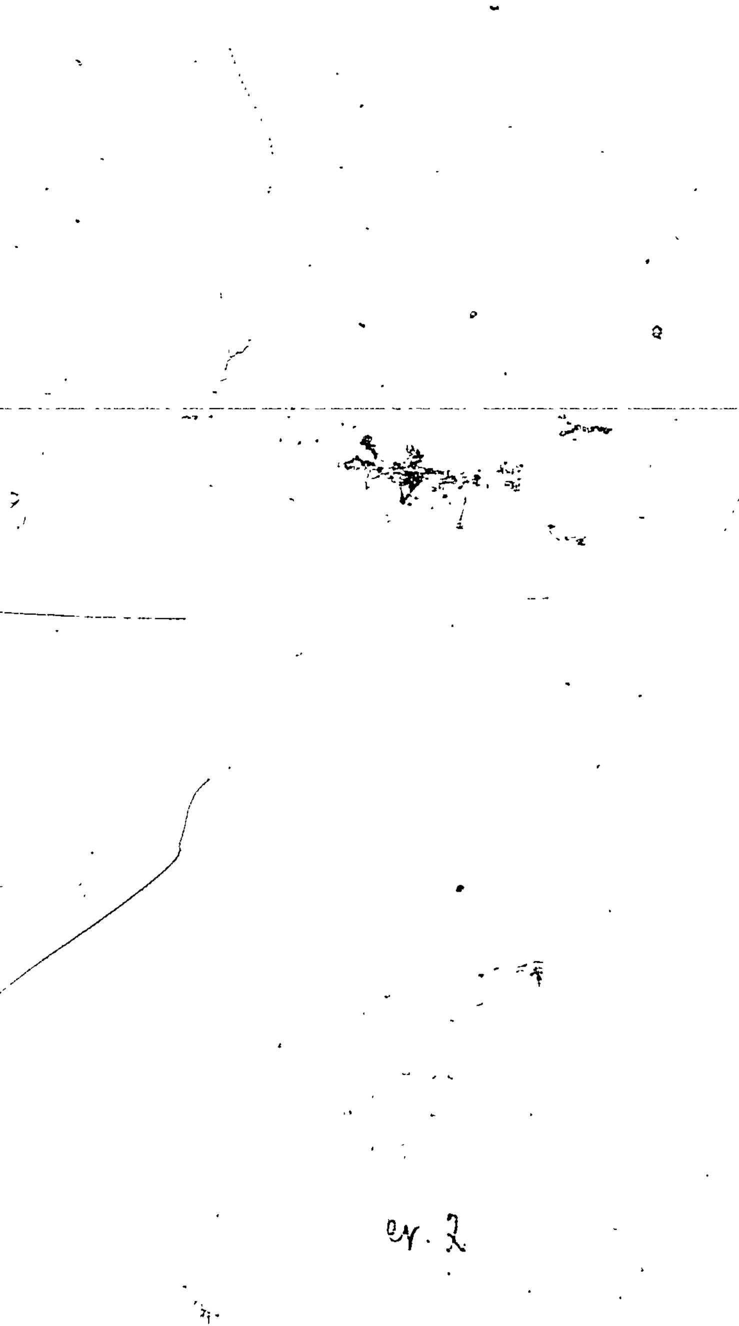
LES ROUX

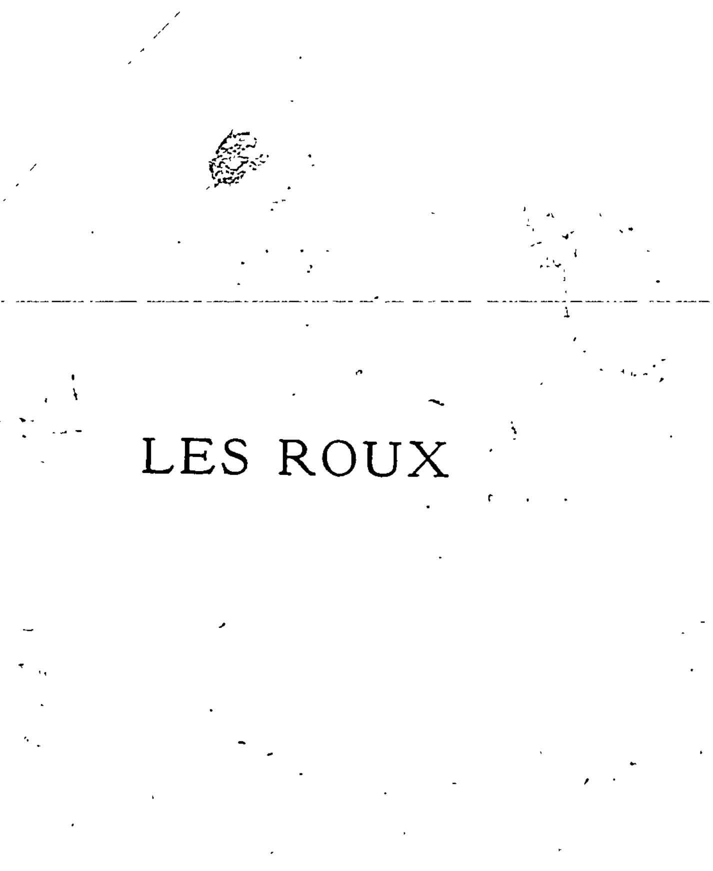
Histoire manitobaine

— *par* —

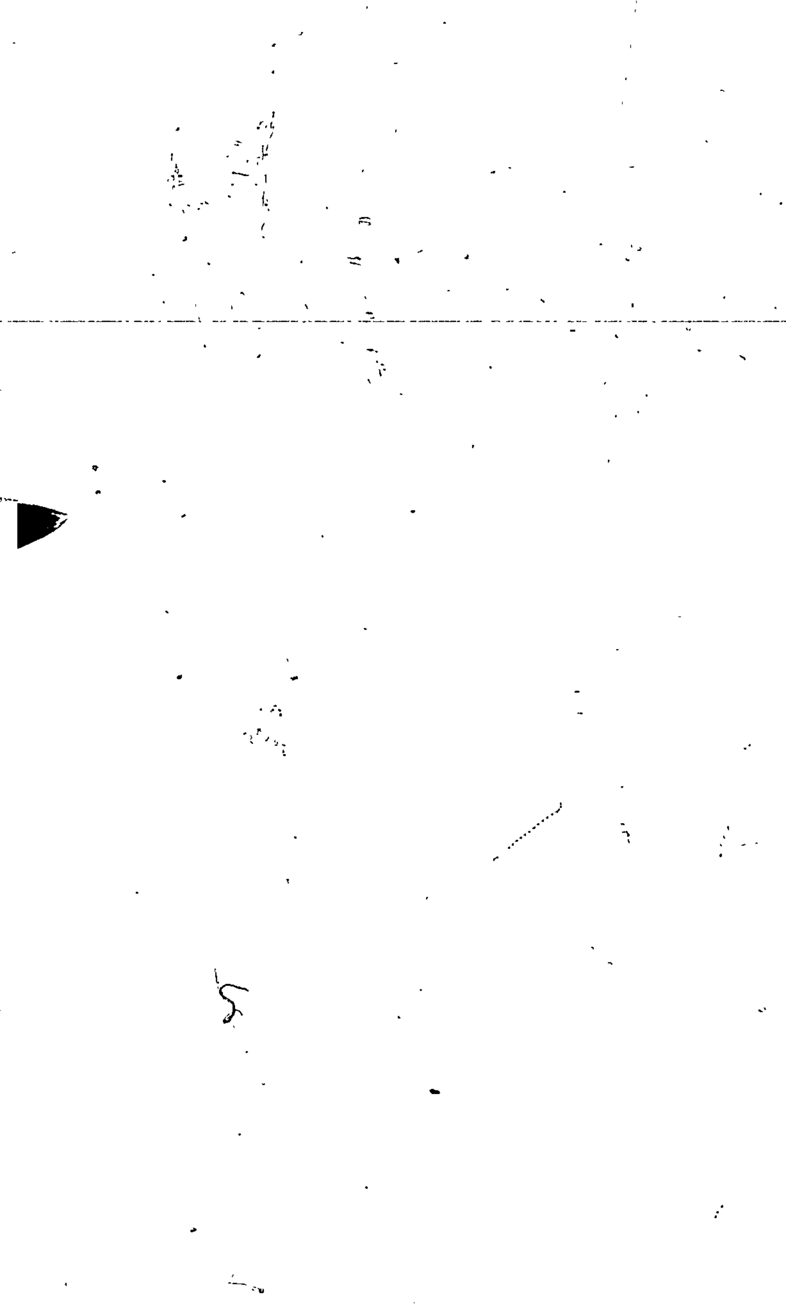
A. ROUSSEAU

— CHEZ L'AUTEUR —
CADILLAC, Sask.
Mil neuf cent trente-deux





LES ROUX



AVIS

Nous n'écrivons pas de préface, ces quelques pages n'ont pas la prétention de constituer un livre quand il faudrait un in-folio. Nous désirons uniquement fixer certains instantanés. Tous, certes, n'ont pas vu et jugé les mêmes scènes de la même façon, mais ce sera la révélation d'une mine peut-être insoupçonnée et certainement inexploitée.

Il ne s'agit pas de faire le procès d'une époque ou d'une classe, de faire un crime de certaines incompétences même lorsque les devoirs d'état exigent certaines aptitudes d'après les lois de la morale, mais uniquement de constater les souffrances de certains Manitobains et de voir sur qui ils jetaient les yeux dans leur agonie.

On dira peut-être qu'il ne fallait pas écrire si nous n'étions pas d'humeur à louanger tout le monde. Certes, c'est un dogme au pays, il a fait jusqu'ici assez de mal pour qu'on nous permette une exception. Exception n'est pas coutume, on se contentera facilement de celle-ci sans en réclamer d'autre.

Nous demandons bien pardon pour le manque de style, en faut-il vraiment tant pour parler cœur à cœur à des frères ?

N.B.—*Si nous avons fait tort à notre insu à qui que ce soit nous le regrettons bien sincèrement. Nous n'avons pas cru que la vérité puisse vraiment faire tort.*

A. Rousseau.

8 septembre 1932.

I

LES ROUX

Sur les bords de la rivière Rouge, au Dakota, Grand Forks était en 1885 une petite ville assez active et des centres de colonisation lui faisaient une couronne. Le Capitaine Griggs par son commerce princier rendait la ville prospère. Un groupe de Canadiens français s'était établi à une vingtaine de milles dans une plaine fertile. Le Québec s'était montré dur pour ne pas dire cruel pour ces gens; émigrés, ils avaient fait quelque argent dans les filatures de l'est puis ils étaient venus fonder une paroisse. Une vraie nostalgie du labour et de la vie des champs les avait irrésistiblement poussés vers les plaines de l'Ouest. L'amour profond pour la terre de chez nous n'était pas endormi dans leur âme, mais comment pouvaient-ils songer au retour ? Rentes, redevances, tracasseries bien connues se dressaient devant eux comme autant de spectres vagues et sinistres. Ils avaient souffert dans la Beauce, à Sainte-Claire, à Saint-Anselme, à Sainte-Marie, puis ils étaient partis en larmes chercher fortune aux États-Unis. Faire l'histoire de ces belles familles noyées dans le pays voisin, flottant

à la dérive et parfois se serrant les unes contre les autres pour se protéger plus sûrement, serait sans doute une œuvre louable et bonne; nous n'avons ni la force ni les moyens qu'il faut pour faire revivre ces fondateurs de Merryfield. Nous parlerons simplement d'une de ces familles, pour faire un peu connaître l'état d'âme des autres.

Émile Roux avait épousé Virginie Bellavance, qui finissait sa troisième année d'enseignement dans le comté de Dorchester. Elle gardait intacte la belle formation reçue chez les Ursulines de Québec. Sur leur belle terre du Dakota, pendant les longues veillées d'hiver, groupés autour d'un « poêle à deux ponts » ils contaient à leurs enfants les merveilles de la patrie lointaine et entre voisins ils discutaient de leurs misères d'antan. C'est du Québec que l'ancienne institutrice faisait venir syllabaires, catéchismes, cahiers d'écriture et les accessoires scolaires de cette époque. Son travail quotidien était égayé par le folklore du pays d'en bas et puis elle instruisait ses enfants et ceux des voisins. C'était la gardienne jalouse de la pureté de la langue.

Deux bœufs énormes traçaient des sillons bien droits et bien profonds, gages de moissons abondantes. L'automne, le blé vendu, on cachait l'argent dans un beau bas gris au fond d'un tiroir. Le père et la mère voulaient faire instruire leurs enfants pour leur assurer une vie moins pénible.

Une nuit pourtant faillit déjouer tous leurs plans.

C'était à l'automne, la récolte avait mieux rapporté qu'auparavant. Un second bas était à moitié gonflé au fond du tiroir. Une fumée épaisse avait éveillé le père Emile Roux... tout juste le temps de sauver sa femme et ses enfants. Maison, grange, écurie, linge, mobilier, instruments, argent, le feu avait tout dévoré en un instant. Le courage semblait faiblir. Le grand-père Louis Roux avait accueilli les sinistrés dans sa vaste demeure et le père était parti au Manitoba en quête d'ouvrage. Au printemps la mère s'était installée en ville, au Nord, près de l'église et de l'école. Elle désirait coopérer au recommencement de leur œuvre. Leçons de français aux riches de ce temps, aux Griggs, aux MacCormick, aux Strong; puis le soir, couture pour les toilettes de ces mêmes familles. On estimait fort l'art français.

Ce n'était pas le courage qui manquait à ces émigrés du Canada. Ce n'était pas non plus le savoir-faire. Merryfield était devenu un Eden sous la direction du patriarche Louis Roux, à la fois juge, médecin, conseiller bien respecté de tous; les Américains admiraient cette entente. Tous les dimanches ils venaient, par colonies dans leurs lourdes voitures, entendre la Messe en ville et faire leurs dévotions. C'était fête chez madame Emile, les petits revoyaient leurs oncles, leurs tantes, leurs cousins. Ils contaient leurs aventures à l'école des Ursulines.

ils parlaient du père Lhiver, le bon vieux curé si tendre pour les petits Canadiens.

Emile Roux n'était pas revenu le printemps; il avait rencontré à Saint-Boniface un beau-frère Léon Bellavance, un peintre au Canadien Pacifique. Saint-Boniface était alors un centre canadien-français. Monseigneur Taché faisait démarche sur démarche pour obtenir de la province mère des colons qui prendraient possession de nos plaines. Envoyez-nous vingt mille Canadiens, disait-il, et nous vous rendrons un autre Québec. On lui répondait par un refus à peine civil; un journaliste myope faisait école à Québec. Il prêchait aux gens de ne rien faire, son succès était certain.

Monseigneur avait fait venir au Manitoba des prêtres remarquables qui savaient attirer les Canadiens français des États-Unis. C'est ainsi qu'au contact de l'abbé Cloutier, Emile Roux décida en février 1885 de faire venir sa famille et de la fixer à Saint-Boniface. Un collège et un couvent y donnaient tous les avantages du Québec.

Les citoyens de Grand Forks avaient choyé madame Roux et ses enfants; madame Roux avait joui de toute l'influence que le prestige du nom français évoquait après la guerre de l'indépencance: ses malheurs et ses belles manières lui avaient gagné tous les cœurs; on l'invitait à tous les divertissements— ménestrels noirs, cirques, pique-niques. Tous voulaient plaire. Bien souvent les leçons de français

tournaient au catéchisme — c'était la doctrine catholique qui s'insinuait sous le doigté délicat de cette ancienne des Ursulines de Québec. Si bien qu'un mouvement de conversion semblait se dessiner; deux protestantes avaient été baptisées par le Curé et les enfants des meilleures familles étaient confiés aux Ursulines.

A la Noël tous les enfants Roux avaient reçu des étrennes comme s'ils eussent été fortunés. Les petits voisins aimaient à jouer avec ces petits étrangers. Il en était résulté une amitié bien sincère; une seule chose étonnait, ...les petits catholiques jouaient même le dimanche. On leur disait avec conviction: « votre religion est bien moins sévère que la nôtre, vous n'avez pas à vous ennuyer tout le dimanche ». C'est ainsi qu'une intimité bien comprise et bien surveillée avait permis à ces petits Canadiens d'apprécier bien jeunes certains bienfaits de la foi.

Le départ annoncé... consternation générale, visites d'adieux, échange de souvenirs, promesses de lettres, nombreux amis à la gare... tout comme pour des parents bien chers. Les petits étaient fiers, ils reverraient papa, ils trouveraient un oncle et une tante et surtout c'était le Canada, le pays si vanté par la maman.

Ils ne voyageaient pas seuls. En 1885 c'était temps de crise, beaucoup allaient tenter fortune au Manitoba. Le Canadien Pacifique y donnait de l'ouvrage et la belle vallée de la Rivière Rouge y

était si fertile qu'elle attirait les colons. Plusieurs familles canadiennes revenaient au pays, les Saint-Pierre, entre autres, avec une douzaine de grands enfants. Ils n'étaient en Amérique que depuis trois générations et ils avaient séjourné près de trente ans aux États-Unis.

Alberte, l'aînée de la famille Roux, attirait tous les regards; elle ne manquait pas d'attrait et ses belles boucles brunes lui avaient valu à Portsmouth un prix de beauté; cette fillette de douze ans avait déjà les allures d'une dame; la maman la regardait avec orgueil. Grégoire, Hector, Arthur, ses trois frères la suivaient à intervalles assez longs pour les familles du Canada. Grégoire était timide et nerveux, il était sujet à la «malaria»; Hector, aux cheveux presque blancs, était plus brave comme il sied à un cadet, puis Arthur, un mioche de cinq ans, était toujours inquiet. On avait conduit le petit Joseph à l'église en décembre, il était resté au cimetière, Arthur n'avait pas compris, il redemandait souvent son frère; Angèle, le bébé, ne marchait pas encore. Telle était la famille d'Émile Roux qui revenait au pays en provoquant partout la sympathie. On craignait les fatigues d'un long voyage; le luxe des voies ferrées n'avait pas encore jeté son voile d'oubli sur les difficultés des anciens déplacements.

Le soir, à la tombée de la nuit, la famille Roux parvint à la gare qui leur ouvrait les portes du

Canada. Il faisait un froid intense, la neige était abontante et faisait entendre son cri strident au passage des traîneaux rapides. L'oncle Léon et le papa les attendaient; on les conduisit sans tarder chez l'oncle, nouvelle recrue de l'Ouest. Il était jeune marié, il avait fondé son foyer et n'attendait que la fécondité de son union. La tante n'était pas expansive, surtout avec les enfants, elle était tailleur et tous ses moments étaient précieux; l'encombrement l'effrayait. D'instinct, les enfants bien élevés saisissent les nuances; c'est avec un vrai soupir de soulagement que le lendemain, après déjeuner, ils remerciaient leur tante qui leur permettait de rentrer chez eux, bien chez eux, dans le logis préparé et aménagé par le papa.

Le Saint-Boniface primitif avait ses deux rues principales: Provencher et Taché qui se coupaient à angles droits devant le pont de la Baie d'Hudson. L'une côtoyait la rivière Rouge, l'autre allait de l'ouest à l'est jusqu'à un pont sur la Seine. Au delà de la Cathédrale, il y avait le pensionnat, la maison mère des Sœurs Grises et plus tard une petite maison, embryon d'hôpital. C'était la partie sud. C'est au nord, à partir du Collège et de l'évêché, que le village se déroulait en descendant lentement une côte après la rue Dumoulin. A l'extrémité ouest de cette rue, l'hôtel Mondor, à l'extrémité est, une prairie basse et une scierie. Les jeunes y voyaient l'explication du nom. C'est à l'intersection de cette

rue avec celle du collège que le papa Roux avait loué une maison. Au coin nord-ouest il y en avait quatre toutes neuves et bien semblables. C'est qu'au temps du gouverneur Cauchon, Saint-Boniface avait connu un moment de prospérité. Il y avait ailleurs plusieurs groupes semblables. La troisième du coin était la demeure des Roux. Leur voisin à gauche était la famille Guilbert: une veuve, deux grands garçons et une fille; à droite, le deuxième voisin était un vieillard, M. Pétrin, qui avait épousé une veuve, Madame Joyal; elle avait chez elle sa mère, Reine Lagimodière qui aurait soixante-quinze ans le jour de l'Epiphanie en 86; c'est ce que l'on prétendait du moins; c'était le premier enfant-né d'une blanche dans l'Ouest.

En refaisant avec des vieux amis le recensement de ce temps sans recourir aux documents on donnerait à Saint-Boniface une population de près de 300 familles à cette époque. C'est dans ce coin du Canada que les enfants Roux venus des États-Unis vont prendre contact avec leur vraie patrie, qu'ils compareront avec ce qu'ils ont quitté, et qu'ils feront un choix judicieux.

Alberte, dès les débuts, devint élève du couvent et y reprit ses études; sous la direction expérimentée de sa mère elle avait fait des progrès rapides; chez les Ursulines elle avait appris l'anglais d'une manière remarquable. Elle était douée d'un talent

rare, d'une mémoire facile et tenace, d'une intelligence vive, d'un jugement sûr.

Les jeunes prenaient contact avec les alentours; il n'y avait pas d'enfants chez les voisins, ils se contentaient donc des attentions d'un jeune collégien, M. Guilbert, et de quelques visites chez les anciens. Reine Lagimodière leur contait les luttes héroïques des pionniers, les labeurs des missionnaires, les querelles des compagnies rivales, la chasse au buffle et à l'orignal, bref toute la tradition du siècle passé. Un chapitre vivant de l'histoire du Canada.

Le dimanche, après la messe, on regardait les ruines du fort Garry. Les récits de l'ancienne le peuplaient de soldats, l'entouraient d'Indiens et ce n'était pas sans frayeur qu'on rencontrait des Indiens authentiques.

Ce n'était plus certes les attentions bienveillantes des amis de Grand Forks, c'était une sympathie réelle qui se faisait accueillante.

Au mois d'avril, après la fonte des neiges, la maman conduisit ses deux bambins à l'école, à l'hôtel Jean. La directrice était madame Jean, mademoiselle Granger et mademoiselle Masse complétaient le personnel. Un événement pour les élèves. Les petits Américains! En récréation une cohue d'enfants se rua sur les jeunes nouveaux; les maîtresses ne semblaient rien voir. Encore si les parents n'avaient pas interdit toute rixe, tout tirail-

lement! La patience fut de courte durée, en quelques jours le calme se fit. Mais au prix de quels efforts de muscles. Et c'était cela le Canada! C'était cela qu'on leur avait tant vanté en terre américaine! Doucement on leur fit comprendre qu'on ne les croyait pas Canadiens, qu'il y avait au Manitoba des rivalités sérieuses et que les jeunes avaient des manières violentes alors que les parents se contentaient de paroles.

LES CASTES

Saint-Boniface dans le vieux temps était une petite monarchie qui commençait à prendre contact avec l'extérieur. Il y régnait en maître un esprit de caste d'un ridicule de premier ordre. Il y avait la haute société, la moyenne et la basse, avec de telles subdivisions que vu le nombre restreint de la population on en venait vite à l'individuel. Si bien qu'en 85 il y avait nombre de castes à représentant unique. Chacun, d'ailleurs, avait toute liberté de se créer à son choix une caste, à condition toutefois de respecter l'orbite des autres. Une telle interférence aurait tout bousculé dans ce système planétaire.

Les raisons de ces différences n'importaient guère, il n'était pas question de science, d'intelligence ou de force morale dans l'édification de ces murs chinois qui divisaient alors la société. Un bout de ruban tout aussi bien qu'une verrue justifiait la création d'une caste. L'important était qu'une fois dans une caste il ne fallait jamais en sortir, ni par en haut ni par en bas. Voiture, chevaux, habits et surtout manières et expression de la physionomie avaient une influence souveraine. En grande tenue on prenait une attitude et il fallait la garder jusqu'au



bout. Chaque fois qu'il le fallait on répétait le procédé. C'était un je ne sais quoi dans le maintien, les habits, la coiffure, un secret qui donnait à la figure une expression typique et immuable. C'est ce qui classait un homme. Voyez plutôt.

C'est le sénateur Girard, seul et, je l'espère, le dernier représentant de sa caste. Il est sur une estrade, il préside une assemblée où la destinée des peuples oscille dans la balance. Tel Jupiter tonnant, il scrute les destins, son regard plonge dans un lointain obscur pardessus la tête des οἱ πολλοί, il est pâle, il hésite, on dirait qu'il va parler, ses lèvres frémissent, une juste indignation envahit tout son masque. C'est son attitude de parade, toujours la même. On pourrait aussi bien discuter si la St-Jean-Baptiste doit cette année, pour son pique-nique, avoir encore un cochon suiffé, (le cas s'est présenté), il ne changerait pas d'un poil, il garderait son attitude dérobée à l'oracle de Delphes. Eh! mon Dieu qu'avait-il donc fait à son parti pour qu'on l'ait si cruellement cloué à une chaise curule comme tel criminel antique enchaîné sur un rocher fatidique? Secret des Dieux! Simples mortels, ne scrutez jamais ces mystères!

A sa vue les jeunes étaient dans l'effroi comme certains visiteurs d'Europe dans la chambre des horreurs.

Vous croirez à la charge peut-être? Des témoins

bien authentiques peuvent vous jurer que la réalité est encore plus extraordinaire.

Pour compléter le portrait il faudrait décrire la demeure de ce Dieu de l'Olympe ou de ce druide antique. Chênes, parterre ombragé, haute clôture en lattes vertes qui cachent aux yeux des mortels les secrets des écuries et les ébats de la progéniture, la petite « Minette », qui ne peut jouer qu'avec le beau grand lévrier couleur de puce. Quand le chien en avait assez il passait d'un bond bien leste pardessus la clôture de huit pieds. Seul le sénateur pouvait posséder un tel chien. Le malheur voulut qu'en hiver la pauvre Minette osât atteler son chien — Une rafale quoi! — Culbute monumentale — évanouissement, etc. Le chien en mourut... il était dangereux et sans manières!

C'est le dimanche, à l'heure de la dernière messe, qu'il fallait voir défiler tous les membres des castes diverses. Quelle théorie d'équipages. Un vieux cheval blanc qui tire d'une jambe, deux beaux noirs, un noir, deux rouges, et les voitures antiques: victoria, landau, coupé, impériale, coach, phaéton, etc., il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Et pour cause, ce serait contre l'étiquette. Chacun a sa place immuable dans chacune de ces voitures. Puis on ne « parque » pas au hasard. Une grande palissade tout le long de la cathédrale est l'endroit tout désigné; chaque personnage, j'allais dire chaque cheval, connaît sa place. Et puis pourquoi venir en

voiture quand un village est si petit qu'on pourrait presque causer avec ceux de l'autre bout sans trop se déplacer ? La raison est simple: on a une caste ou on n'en a pas! Et tout est dit.

La vie est plus compliquée qu'on ne saurait le croire en un tel milieu. Il y a la question des habits — des uniformes pour être plus exact — qui distinguent les gens. Il y a la question des chapeaux — hauts de forme — carré, haut, bas, en cylindre, en entonnoir;— chapeaux mous, — bord large, moyen ou étroit, calotte fendue, creusée en rond, soulevée en dôme;— chapeaux durs, — bords arrondis en haut ou tout droits, devant voilant la vue; — et puis les rubans sur ces chapeaux! Que de sens caché dans tout cela pour les initiés. Et puis les cannes, leur variété infinie et l'usage qu'on en fait. On la porte sous le bras, accrochée au poignet, on l'agite comme une épée, on lui fait faire le moulinet, on arpente le sol en la levant haut et en frappant ferme, etc. Si la variété constitue la beauté, vous contemplez un chef-d'œuvre.

Nous ne parlerons pas de l'attirail des dames, c'est une question si complexe et si délicate qu'il faudrait être inspiré pour en donner une idée. L'art était parvenu à un tel point alors que sans l'attitude on ne serait jamais parvenu à les distinguer les unes des autres.

Les grands carnassiers se visitent assez rarement, paraît-il, ils élisent domicile à des distances res-

pectables; les grands seigneurs autrefois faisaient de même. Les grands du village s'étaient divisé la ville en quartiers assez réguliers. Le Gouverneur Royal avait son palais sur la rue principale à côté des grands magasins et du bureau de poste. Un vaste champ inoccupé suivait... qui aurait osé construire près d'un gouverneur! Le juge Dubuc demeurait près de l'hôtel Mondor; le sénateur Girard au coin de la rue Notre-Dame et de celle du Collège; M. l'avocat Bernier, plus tard sénateur, en face du terrain du collège; pour un intellectuel c'était naturel; le juge Bétournay en plein centre du village au nord; M. Larivière un peu partout comme il sied à un député habile; M. Marion, député plus timide, demeurait un mille au sud de l'autre côté du marais des sœurs; entre la ville et lui Monseigneur Farand était à sa retraite.

C'est ainsi que dispersées, les sommités de ce petit peuple vivaient en contact journalier avec les plus humbles qu'ils pouvaient édifier, surveiller et diriger à leur guise.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'on s'ennuyait dans ce milieu antique, que les gens s'épiaient et se jalousaient. Il y régnait au contraire un esprit très difficile à définir, comme tous les esprits d'ailleurs puisqu'ils sont immatériels. Les motifs ne manquaient pas, noblesse oblige, tous bien persuadés que les luttes de classes auraient causé un mal incalculable, tous, devant certains empiétements ou

certaines prétentions exagérées, ne savaient que sourire avec bienveillance, et même avec une pointe de malice. Et c'est ainsi que la joie et la satisfaction avaient élu un domicile fort confortable dans ce petit village. Les inférieurs jouissaient d'une comédie incomparable, les gens de la haute, avec tous ces regards épiant leurs moindres mouvements, croyaient aisément à une influence sans bornes et ils se rendaient en toute humilité le témoignage bien consolant que toute leur vie servait à la formation générale de ce petit peuple.

Un facteur important de cette bonne entente et de cette union sacrée était sans contredit le vénérable Monseigneur Taché. Vrai prince, homme de tact, de grande humilité et d'une bonté à toute épreuve, il parcourait tous les jours son petit domaine, il visitait les humbles, les métis qu'il aimait tendrement et les gens de la haute. Il encourageait les uns, rabaissait en bon papa les prétentions des autres et réprimait dès l'origine tout ce qui aurait pu nuire à la bonne entente. Mais en 85 Monseigneur avait la question Riel qui lui causait des chagrins bien amers, sa santé se détériorait et ses visites étaient moins régulières. Il recevait par contre en son évêché avec la même sympathie cordiale tous ceux qui venaient lui conter leurs déboires ou lui offrir leurs sympathies.

La bonne sœur Laurent avait aussi un rôle de



premier plan dans ce petit royaume. C'était vraiment une sainte de l'ancien temps. N'était-elle pas venue au Manitoba dès la première expédition des Sœurs Grises ? Elle avait vu naître ou arriver toute la génération présente, elle connaissait les travers de chacun d'eux, leurs secrets de famille, leurs rivalités, leurs ambitions et surtout leurs besoins, besoins matériels et besoins spirituels. Dans ces temps-là elle faisait sa visite quotidienne avec sœur Gratton. La haute classe lui faisait des largesses et les pauvres en bénéficiaient à son passage. Les familles, parents et enfants, recevaient d'elle aide dans les difficultés, soins maternels en cas de maladie, petits sermons bien charitables en cas d'incartade ou d'inconduite et toujours elle apportait un message tout frais venu du ciel. C'est elle qui propageait les dévotions nouvelles, petites images grandes comme l'ongle qu'on avalait en cas de maladie, petit Jésus de Prague, le Sacré-Cœur, c'est elle qui faisait venir de Belgique tous les chapelets si riches en indulgences, c'est encore elle qui donnait aux enfants ces belles images que l'on vénérait comme des reliques.

Dès l'arrivée de la famille Roux, la bonne Sœur Laurent vint leur rendre visite. Le papa travaillait à la maison-mère et c'était une raison de plus pour un cœur d'or de venir apporter un peu de sympathie à ces nouveaux venus. C'est elle qui prit en main leurs intérêts; ils enverraient tous les jours leurs



deux garçons chercher un galon de lait au couvent, ils apprendraient en même temps à servir la messe car M. Messier, le vicaire, disant sa messe à cinq heures, avait passablement de mal à se trouver un servant. Dès que Grégoire sut ses répons, tous les matins il fit avec Hector un dur pèlerinage à travers la neige abondante cette année-là, et par des froids intenses. La bonne sœur avait tout prévu, elle avait donné des instructions bien précises pour les mitaines, les chaussures, les grands foulards de laine qui cachaient tout hormis les yeux. On disait alors des crémones, allusion peut-être à ce qui sert à fermer les fenêtres, ou invention récente pour chatouiller les oreilles comme les tons chauds du Stradivarius. Ce fut ensuite le catéchisme le dimanche. C'est encore la bonne sœur qui rappelait ce devoir aux parents et qui, discrètement, se renseignait sur la cause des absences. Le catéchisme pour les jeunes de classe pauvre était l'apanage du vicaire qui donnait des leçons exquises. Les gens de la haute classe envoyaient leurs enfants au collège ou au pensionnat. Quel respect on avait alors pour ces antres du savoir où l'on préparait une élite qui avait le droit de s'imposer et parfois d'en imposer.

La bonne sœur Laurent indiquait aussi aux ménagères économes les occasions d'acheter à meilleur compte; c'est elle qui fit connaître à la mère Roux l'étal de boucher du père Rocan qui avait le mal-

heur de se trouver au marché de Winnipeg. Elle y conduisit elle-même Grégoire et Hector avec leur petit traîneau. On ne se faisait pas scrupule dans ce temps-là de se servir de l'exercice donné aux petites jambes pour des choses utiles. Quelles expéditions pendant une tourmente de neige, quelles glissades mémorables à la descente de la rivière près du magasin Bleau, plus tard Allaire et Bleau, quelle montée en pente douce en tournant à gauche vers la rue Atwater! Et les rencontres avec les petits Anglais qui défendaient leur territoire contre l'invasion française! Victoire héroïque, honneur suprême lorsqu'au milieu de la mêlée le petit traîneau français dérobait une glissade anglaise. Sœur Laurent, (inconsciemment peut-être), était au fond de ces prouesses et de ces conquêtes.

Pour Alberte dès l'arrivée ce fut la rentrée en classe au Pensionnat. Sœur Royal y était supérieure. Les Royal semblaient régner tant au temporel qu'au spirituel. Il y avait au pensionnat des institutrices remarquables, sœur Desnoyers et bien d'autres, qui, sans toutes les singeries modernes pour mesurer l'intelligence enfantine, savaient sans se tromper juger une enfant. Alberte fut classée très intelligente, un peu fière et capable, l'émulation aidant, d'entrer de plain-pied dans une classe que la maman Roux croyait un peu élevée. Les sœurs ayant à mettre Alberte en concurrence avec des jeunes filles



de la haute préféraient donner quelque avantage à celles-ci quand elles virent qu'elles n'auraient pas celui du talent.

C'est ainsi que la famille Roux fit ses débuts à Saint-Boniface et commença à recevoir cette formation spéciale qui devait développer dans chacun de ses membres le type de l'Ouest canadien-français.

RIEL

Pendu! Riel venait d'être pendu! La nouvelle courait de bouche en bouche et les petit Roux, pour la première fois, remarquaient ce qui, depuis longtemps, avait fait le sujet des conversations un peu partout. Magasin, pharmacie, boutique de M. Pelletier (le barbier), hôtel, coin de rues entendaient discuter de cette question brûlante. « Québec ne le permettra pas! c'est une infamie, etc... » Un éclair expliquait la réception des petits Roux à l'école: « Des anglais! qu'on les lapide! »

La question Riel allait s'imposer à ces enfants, elle burinerait en leur âme des leçons en caractères sanglants. Quelle serait leur réaction ? quelle influence nouvelle présiderait désormais à leur orientation ?

La consternation générale, les chuchotements aux coins des rues, les conciliabules la nuit et à huis clos tout était mystérieux pour ces enfants. Leur sérénité cependant n'avait pas défailli un instant, ils s'amusaient aussi bruyamment qu'auparavant alors que le reste de la ville revêtait un aspect funèbre. Comment pouvaient-ils comprendre ? La mort, pour eux, était un mystère, ils avaient vu sans doute le petit Joseph s'endormir



un soir, ...on les avait éloignés (c'était la diphtérie) ...avaient-ils compris ? C'était l'unique leçon donnée par cette visiteuse importune.

Ils virent leur oncle avec son bel uniforme, celui de la citadelle de Québec où il avait fait du service gagné des galons... sans doute, pensaient-ils, c'est jour de fête puisque Québec s'en mêle. En réalité les autorités de Winnipeg et de Saint-Boniface s'attendaient à quelque chose d'un autre genre, elles mobilisaient tous les pouvoirs et tous les uniformes.

Les sœurs grises de l'école Provencher, (c'était maintenant l'école des petits), avaient donné des instructions bien précises. Tout Saint-Boniface se portait à la gare du C.P. à Winnipeg pour faire escorte à Riel. C'était un héros de leur camp. Le quatre-vingt dixième accompagnait le train — la cavalerie — un canon... Quel bambin aurait pu résister ?

Les bonnes sœurs avaient dit vrai mais elles n'avaient pas tout dit. Il n'y avait pas que Saint-Boniface à la gare, il y avait tout Winnipeg et tous les orangistes disponibles cent milles à la ronde. Pour des jeunes, percer une cohue, se placer au premier rang juste où le train devait s'immobiliser était un jeu, aussi les trois petits Roux comme aux jours de pique-nique s'étaient plantés bien au front en avant des orangistes quand la locomotive, avec un hurlement lugubre et une cloche funèbre, s'arrêta essoufflée et toute enguirlandée de noir.

Un silence sombre planait sur la foule qui jouait des coudes et qui oscillait de gauche à droite, on voulait voir le cercueil. En un clin-d'œil un cordon de soldats tombe du train baïonnette au canon; les officiers sabre au vent alignent les uniformes. Ces petits Roux virent d'instinct que ceux qui commandaient n'étaient pas rassurés. Ce n'était pas comme à la caserne de Winnipeg. La foule le voyait aussi, Saint-Boniface attendait à la rue Main, les autres sur les quais de la gare. Il y eut un moment d'attente, ...allait-on remonter et descendre ailleurs ? Le commandant régla l'affaire... commandement bref... « Ouvrez les rangs! Faites place! » Personne ne bougeait. Les petits Roux se croyaient à la guerre, ils regardaient bien en face ces grands gaillards du Québec, pour eux soldats de Frontenac et de Montcalm; à ce moment Québec n'était pas une province mais un rocher à pic dont les soldats, là devant eux, piétinaient souvent dans le sang. Histoires contées par la maman! — Ce Riel devait être important, Québec l'accompagnait... il devait être coupable; Québec l'avait pendu... quel autre aurait osé le pendre Québec présent ?

Leur rêverie ne fut pas longue, une voix claire et forte, un coup de clairon, les carabines s'inclinent, la belle lame claire à hauteur de ceinture... les soldats ont l'air féroce... dans le silence un cri: « Chargez! »... Les petits plongent entre les jambes des fantassins et contemplent la foule qui recule tout



juste ce qu'il faut et pas plus. Un cercueil descend, il est hissé sur un caisson, un drôle de drap mortuaire le recouvre. Ce ne pouvait pas être un drapeau... ce n'était ni le tricolore de Saint-Boniface ni le drapeau étoilé de Grand Forks... pas plus d'ailleurs que le grand drap noir de la cathédrale... un canon n'était pas non plus un corbillard ordinaire...

Quelle scène pour des enfants, défiler au beau milieu de la rue Main encadrés de soldats du Québec, un peloton à cheval en tête; fanfares, clairons, tambours; un voile de deuil sur les visages amis et des grincements de dents à gauche et à droite sur les trottoirs. Riel avait des ennemis... on en voyait de chaque côté. Saint-Boniface le conduisait en parent inconsolé... et Québec ? Peut-être comme ses soldats... entre deux camps... décidément c'était un mystère. Ils avaient pourtant montré tout à l'heure qu'ils auraient eu le courage d'éventrer Winnipeg pour faire passer Riel. Qui sait ?

Au pont de la Baie d'Hudson les cavaliers laissent passer Saint-Boniface puis, en arrière-garde, ils précèdent Winnipeg et les Orangistes. Au loin les sœurs et les pensionnaires défilent pieusement vers la Cathédrale comme le dimanche. Les collégiens, à la sacristie, revêtent leurs soutanes noires avant de prendre place au sanctuaire. Une foule énorme s'engouffre dans l'église et déborde un peu partout dans le cimetière, surtout en avant à l'ouest.

Le clergé est au grand complet, la curie épiscopale, tous les curés des alentours, M. Cherrier, le supérieur, qui doit céder sa place au bon Père Lory, S.J. et tout le personnel du collège escortent leur vénérable évêque.

Les collégiens et les chantres de la paroisse constituent deux chœurs qui alternent sans défaillance, M. Albert Bétournay est à l'orgue. M. Arthur Lévêque, maître chantre, se charge des solos. Les belles voix pures des élèves, se mêlant à celles du clergé, sont soutenues par les sons harmonieux du Casavant qui remplit le jubé et la grande nef vibre tout entière en une prière sublime. Toute drapée en noir l'église était en deuil avec tout son peuple, son clergé et son chef. Un service historique déroule sa pompe pour faire monter vers Dieu les accents de la prière liturgique et protester devant Dieu et le pays contre une injustice commise.

Le vénérable évêque lui-même chante l'absoute qu'il scande de ses sanglots, il rend un devoir suprême à son élève et à son fils. Devant cette douleur si sincère et si profonde les petits Roux n'hésitent plus. C'est, dans cette église, devant cet autel où le prêtre vient d'offrir l'auguste Victime avec toute la pompe du rituel sacré, c'est un jugement de Dieu. Le vieil évêque debout à son tour offre aussi à Dieu une victime (moins acceptable) mais une victime quand même de la même rage humaine. La haine de la foi comme autrefois l'épée du bar-

bare a lourdement pesé dans la balance, ces enfants comprennent maintenant et d'instinct ils rangent Riel parmi ces héros chrétiens égorgés sous Néron. La haine de la foi comme celle de la race a alourdi ce cercueil, par le fils on frappe le père, par le père on flagelle la famille. La colère leur monte au cœur. Ces épées aux reflets d'argent et ces carabines entre les mains du Québec que tout à l'heure on présentait en hommage devant l'Hostie... sont-elles bien sans tache pour avoir assisté impassibles à l'holocauste sans défendre l'innocente victime ?

A l'*in paradisum* il se fit un mouvement dans les allées; pour sortir le corps il fallait congédier ceux qui se tenaient debout. Les enfants plus que tous les autres anxieux de tout voir sortirent sur le perron pour attendre le corps, les cloches annonçaient aux autres dehors que l'attente ne serait pas longue.

Un trou béant au nord-ouest attirait tous les regards, les Orangistes massés autour suivaient tous les mouvements des maçons et de « Bidoux » (M. Letendre), leur aide. On préparait une quantité énorme de mortier et de béton, et l'on rangeait avec ordre de grandes barres d'acier. Déjà un plancher tout frais recouvrait le fond, le reste devait servir à noyer dans une étreinte éternelle la dépouille de la victime. C'était le secret de polichinelle que les Orangistes avaient juré de brûler le corps de Riel pour venger la perte de celui de Scott. En *réalité la Baie d'Hudson avait payé quatre hommes*

$500. chacun pour ligoter le cadavre de Scott de grosses chaînes à billots et pour le plonger la nuit en grand secret dans la rivière. Riel n'y était pour rien. Un de ces hommes avant de mourir a livré ce secret.

Au sud du cimetière une soixantaine de métis, avec mocassins, ceintures fléchées, grand feutre surmonté d'une plume, se tenaient avec leurs fusils derrière les monuments de marbre. La croix et les deux acolytes paraissent, Monseigneur sort et le corps est visible. Les orangistes s'avancent menaçants et en rangs serrés vers le perron, sur leur flanc droit les métis caressent leur fusils. Un coup-d'œil a suffi... monseigneur fait rentrer le corps tandis que les soldats défilent par les portes latérales. Ils repoussent cette foule et font un grand cercle autour de la fosse. Vingt minutes plus tard, quand tout paraît calme, le clergé, le collège, les servants et l'évêque remplissent l'enceinte formée par cette troupe fidèle. On enterre Riel. Pas comme tout le monde. Aujourd'hui encore un bloc énorme de béton garde dans son sein la dépouille mortelle qu'elle enserre comme un linceul de pierre. Violer cette tombe n'était pas chose facile, les métis pendant longtemps ont veillé au cimetière pour permettre au béton armé de durcir et de garantir le mort contre les insultes de ses ennemis.

Et maintenant les petits Roux comprennent que le temps des Frontenac, des Lévis, des Montcalm n'est pas terminé, que la race protégée par leurs



exploits et vivifiée dans leur sang doit continuer leur œuvre pour en assurer la survivance et pour porter bien haut et partout le flambeau de la foi.

Un bloc de granit rouge indique seul l'endroit de ce sépulcre sous terre. Monseigneur pour toute épitaphe a fait graver: Riel—1885 Rien de plus. Un nom qui fait époque dans l'histoire de l'Ouest, nom qui a soulevé tout un pays, nom qui a suscité des sympathies parfois violentes et qui a fait jaillir ailleurs des rancunes féroces. Victime de la rapacité des grandes compagnies, victime du fanatisme, victime de la veulerie de certains chefs, victime de la faiblesse de nouveaux Pilate, Riel dort son dernier sommeil entre la cathédrale et l'évêché qu'il a voulu sauver et défendre. — Riel - 1885 — Epitaphe éloquente comme ce grand N sur la tombe de Napoléon.

Madame Riel, mère de Louis, pendant le service, avait donné libre cours à sa douleur. Au cimetière devant les menaces des orangistes et les salves d'adieu tirées sur sa tombe par nos frères de l'est ainsi que par ses compagnons d'armes elle avait cru que Dieu la rappellerait à Lui tant elle se sentait défaillir. Etre forcée de défendre sa dépouille mortelle contre les insultes et les rancunes de ceux qui avaient conjuré sa perte était le comble de l'ignominie. Ramenée à Saint-Vital par ses fils, elle ne voulait pas se résigner à son malheur. Malgré les siens au point du jour elle venait se jeter aux pieds

du saint évêque pour implorer son secours. N'avait-il pas prêché la bonté du Maître; la veuve de Naïm et tant d'autres avaient eu occasion de chanter ses louanges. Dans sa douleur elle réclame son fils, elle insiste: "Vous le pouvez, Monseigneur, rendez-moi mon Louis, ne me refusez pas... » L'évêque a beau dire qu'il n'a pas ces pouvoirs, elle n'en croit rien. « Comment! Et les apôtres ne les ont-ils pas reçus du Maître! et vous leur successeur vous ne les auriez pas ? » « Allons donc! Ayez pitié de moi, une pauvre veuve... rendez-moi mon Louis ».

La scène pénible avait vivement affecté l'évêque. Les gens du village disaient entre eux que la vieille perdait la raison. Les jeunes, catéchisme en main, trouvaient ses raisons bien convaincantes. Seulement, disaient-ils, Monseigneur n'a pas voulu. Pourquoi ? Il leur fallait des raisons pour tout. Hector hasarda cette explication: « Bien sûr, s'ils l'ont pendu c'est qu'ils le voulaient mort. S'il revient en vie, ils le pendront encore. » Leur acharnement sur sa tombe pouvait facilement donner créance à cette idée. Et comme la pauvre vieille ils croyaient que Monseigneur pouvait tout mais Monseigneur avait ses raisons qu'ils ne pouvaient pas comprendre.



QUÉBEC

La rue Notre-Dame à Saint-Boniface descendait tout droit à la rivière, la côte était raide sans aucun doute mais on avait fait une tranchée dans le sol en haut pour l'adoucir et la rendre plus facile. Il en était résulté un promontoire à gauche et à droite, surtout à gauche en arrière du magasin Bleau. L'hiver, c'était l'endroi tout désigné pour les petits traîneaux et lorsque les hommes qui montaient la glace coupée sur la rivière avaient bien durci et poli la neige, les jeunes pouvaient d'un trait filer jusqu'au beau milieu de la rivière. Descendre était facile, remonter était une autre histoire, on aurait supprimé cet exercice plus violent sans faire de façons. On accrochait souvent les petits traîneaux derrière ceux que les hommes montaient avec leurs chevaux. Tous ne se soumettaient pas volontiers à cette corvée. Quand deux chevaux montent une côte comme celle-là avec deux tonnes de glace, la moindre chose peut les immobiliser, alors c'est la descente à reculons, les taquineries des voisins qui prétendent tous avoir les meilleurs chevaux. Aussi plusieurs défendaient-ils aux enfants d'accrocher leurs traîneaux à la remorque des leurs. Défendre! C'est inciter les enfants à manger du fruit défendu.

Aussi quand les chevaux hésitaient au milieu de la côte à l'endroit où il y avait un petit renflement du sol qui la rendait plus abrupte, d'instinct les charretiers regardaient en arrière et une théorie de traîneaux révélait la cause de cette hésitation. Combien alors dans un mouvement de colère s'élançaient avec leur grand fouet souple, (black snake). Inutile, les enfants, plus vifs et aux aguets, avaient fait demi-tour et la gravité les précipitait en bas.

Les petits Anglais de l'autre côté regardaient vers Saint-Boniface avec un œil d'envie. Chez eux la côte était double et par conséquent moins propice; de plus elle était de biais; tellement de biais qu'il fallait un temps idéal et un verglas bien uni pour favoriser ce sport. Traverser la rivière et utiliser la côte française était tout naturel, mais, (il y avait un mais) il fallait la permission des petits de l'autre côté. Ils connaissaient la réponse d'avance... les nez saignaient, les yeux noircissaient lorsqu'on osait aborder le territoire ennemi.

Les petits Roux et leurs amis avaient fait un fortin de neige sur le promontoire en arrière du magasin Bleau, ils avaient même arrosé la pente non travaillée comme le chemin ordinaire. Il fallait du courage pour se lancer à cet endroit, les mamans qui d'aventure voyaient ces prouesses en avaient des crises de nerfs. Un soir, une vingtaine d'Anglais voulurent profiter de ce travail important; ils croyaient la chose facile, ils étaient en nombre et



bien peu de traîneaux français étaient en opération. Grégoire, Hector, Arthur et quelques amis étaient là. L'alarme est donnée: « Les Anglais! » On compte le nombre de loin, vingt; on mesure la taille, le plus petit était de la taille des plus grands du côté de Saint-Boniface. Vite on envoie Arthur chercher du renfort et on organise la résistance. Il y avait dans le fort des balles de neige qu'on avait trempées dans l'eau, elles étaient bien dures maintenant, puis au besoin il y avait toujours les poings. Quel combat homérique! Les Anglais escaladent les remparts, les Français lancent avec une adresse diabolique leurs grenades de glace... les « tuques » de laine gonflent, la glace crée des bosses un peu partout, sur la tête, sur le front... mais en voilà une dizaine en haut... vite on les bouscule et ils roulent en bas juste au moment où les renforts débouchent par la rue Notre-Dame. Surprise, attaque de flanc, leçon qui fait une impression remarquable.

Puis après cette victoire c'est dans le fort un vrai conseil de guerre, les Roux, (héros du moment), expliquent les positions: « Ici c'est Québec; le fort « c'est la citadelle; les boulets, voyez; les canons, « tâtez-moi ça; en bas, le fleuve; de l'autre côté, « l'Angleterre; puis l'Anse au Foulon là, par cette « montée l'accès est plus facile, les lâches, vous le « verrez, reviendront par là. N'ont-ils pas fait la « même chose à l'autre Québec? Vous savez le « 90ième, il venait de là quand il a ramené Riel,

« les meurtriers de Riel, tiens, ils sont là en face de nous. Pas de Vergor! Pas de lâches! Pas de « traîtres! »

Enrôlement général dans cette garnison héroïque, c'est facile après une victoire comme celle-là. Puis les sentinelles, il fallait bien des sentinelles, comment tenir une citadelle sans sentinelles ? Saint-Boniface, ignorant cet état de guerre, ces sièges, ces assauts et ces combats meurtriers, continuait sa vie paisible et laborieuse sans se douter du danger. C'est qu'on ignorait cette situation nouvelle, cette guerre, ces attaques, ces surprises et surtout ces raids en pays ennemis: tactiques d'indiens, embuscades, prises d'assaut de la côte anglaise pour détruire les forts, écraser les statues de neige, monuments d'une fausse gloire à un Nelson ou à d'autres ...L'esprit belliqueux s'était emparé de certains enfants... ils défendaient Québec, et surtout leur meilleure défense c'était l'attaque.

De l'autre côté chez les jeunes de Winnipeg les motifs patriotiques n'étaient pas si évidents, il y avait bien la haine générale de tout ce qui est français et catholique, mais la haine ne tient jamais contre l'amour, un amour chaud et sincère qui suscite tous les dévouements et fait accepter tous les sacrifices, qui se glorifie bien plus des coups reçus que des plus brillants exploits. « Blessé, mais pas vaincu! »

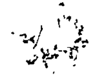
Il fallait voir les sentinelles scruter l'horizon,



étudier le maintien et la démarche de ceux qui traversaient la rivière; c'est qu'il fallait de l'intelligence pour flairer le danger, pour distinguer l'ennemi du vulgaire piéton. L'ennemi, c'est ce que l'on désirait avec ardeur, on en rêvait, on en parlait à l'école... « s'ils pouvaient venir ce soir, quelle danse!» De bonne heure les Anglais avaient compris qu'un traîneau était l'équivalent d'un uniforme, d'une pièce d'artillerie et qu'il ne fallait pas espérer de quartiers si l'on était pris les armes à la main. Le forgeron, M. Buron, avait sa boutique au nord de la descente de la rue Notre-Dame, il avait souvent joui de ces mêlées, mais il faisait mine de ne rien voir. Il voyait bien que dès qu'un Anglais abordait à Québec, il se faisait lapider, qu'on lui donnait une raclée telle que les parents les plus cruels n'auraient jamais voulu infliger à leurs enfants une semblable épreuve.

C'est ainsi que les Roux et leurs amis vivaient l'histoire du Canada. — Il n'était pas nécessaire de tirer au sort pour faire des camps. — Ce n'était pas ce petit livre détesté que les sœurs faisaient apprendre par cœur, — des dates, des noms, quelques faits, une table des matières quoi! et bien incomplète pardessus le marché. Un squelette d'histoire du Canada! Peut-on s'éprendre d'amour pour un squelette? Assurément non! Aussi lorsque sœur Couture, — elle aimait la Gaspésie et l'Acadie, — étant de bonne humeur, fermait son livre et commençait à regarder

par dessus ses lunettes avant de les mettre de côté, la classe comprenait tout. On fermait les livres, on croisait ses bras et la sœur parlait comme on parle lorsqu'on conte une histoire aux enfants... épisodes de luttes, de persécutions, de déportations, expéditions à la Baie d'Hudson, aux Antilles... frégates... forts... victoires... défaites... C'était l'extase où l'âme s'envole hors du temps et de l'espace vers l'objet de son rêve, ou plutôt les temps de jadis devenaient réels et présents. Ces enfants devenaient eux-mêmes les acteurs de ces drames, ils ressentaient toutes les passions de leur héros, ils sentaient leurs vertus s'infuser dans leur âme, ils avaient les mêmes aspirations, les mêmes ambitions et le même courage. Voilà comment et quand ces jeunes aimaient l'histoire du Canada. Ce n'était pas le livre mais bien ce quelque chose que l'on entend, surtout le soir au foyer, ce quelque chose qui fait bouillir le sang, ce quelque chose que l'on conte sur un ton monotone et traînant comme ce cri de guerre des Iroquois, il excite l'imagination, les scènes se dressent devant des yeux, on plane sur les champs de bataille ou l'on part en expéditions lointaines avec des héros véridiques. On épie leurs desseins, leurs pensées, leurs paroles, leurs actions pour faire passer en soi ce quelque chose de subtil, d'impalpable mais de grand que l'on appelle l'âme de la race. C'est ainsi que chez les jeunes Roux le patriotisme étendait ses racines vivaces dans le sol tout frais et



bien humide de leurs jeunes cœurs. C'est là qu'il faut chercher lorsque la patrie a besoin de vrais défenseurs.

Pour communiquer à ces jeunes l'étincelle qui fera exploser en eux les éclats du patriotisme, il fallait quelque chose de concret et ce quelque chose ils l'avaient saisi dans la tombe de Riel. C'est à la gare du C.P. que pour la première fois ils avaient rencontré Québec face à face, c'est au cimetière, près de la tombe de Riel, que pour la première fois aussi ils avaient rencontré de vrais ennemis en chair et en os. La douleur intense de Mgr Taché qu'ils aimaient tendrement comme on aime une mère se dressait devant eux; ils en connaissaient les auteurs et de nouvelles puissances avaient surgi du sol vierge de leur âme en une explosion d'amour pour leur foi et pour leur race. Il ne faut pas s'étonner si du concept ils passaient à l'acte, l'enfance a de ces lucidités téméraires.

Toutes ces prouesses n'allaient pas sans blessures, la pharmacie Allaire tout près en savait quelque chose. M. Allaire représentait les intérêts du docteur Fafard, il était sévère et n'aurait pas un instant toléré ces bagares. Lorsque parfois les belligérants lui amenaient leurs blessés, il croyait à des accidents, il donnait de bons conseils et il replâtrait les dégâts anatomiques. A son insu il était la Croix Rouge de la citadelle et de sa garnison aux fonctions multiples.

Tel blessé, parfois, était inconsolable et dans son infortune il aurait pu songer à faire casser son engagement. Mais le moyen lorsqu'il se voyait, pour une égratignure, cité à l'ordre du jour, pour une égratignure on le classait le « Balafré du Cap Diamant » C'est Hector qui avait entendu cette expression dans un conte. C'était la plus haute distinction à laquelle pouvait prétendre un pioupiou. Saigner du nez était normal, ne voir que d'un œil pendant quelques jours était plus grave... mais une balafre! c'était une blessure idéale, celle des braves, la blessure de l'arme blanche, celle qui a causé la défaite d'un grand général et qui a orienté pour un temps l'histoire du monde. C'était la blessure étalée avec orgueuil sous un diachylon bien large et bien grand. C'était la médaille militaire épinglée sur un bouton de maréchal. Une balafre ouvrait toutes grandes les portes du conseil et y donnait parfois une voix prépondérante.

Il ne faudrait pas croire que cette animosité durait toujours et s'étendait à tout, non, on se contentait de défendre Québec. On rencontrait parfois sa victime en pays neutre, (à savoir sans traîneau), alors on se donnait la main, on était ami et plein de prévenances. (La guerre en dentelle, quoi!) Voyez-vous le jeune qui pouvait dire à ses amis: « celui-la, c'est un tel, je l'ai assommé à tel assaut ». Distinction de la force et du succès! On relevait un vaincu, on avait soin de lui... mais... pas de prisonniers...



on ne faisait pas de prisonniers! Ce n'était pas cruauté, mais où les mettre sans trahir la cause et ruiner la citadelle ?

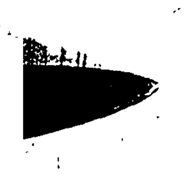
Il y avait aussi les explications à donner en revenant au logis, cette question était revisée d'avance par le grand conseil... « on s'était fait faire mal... M. Allaire avait eu la bonté... » La reconnaissance des mamans pour ce bon M. Allaire, c'était la ruine pour la pharmacie du docteur Lambert. A l'ouvroir, cependant, elles comparaient leurs souvenirs dans leurs doléances sur les imprudences de leurs petits... il y avait parfois des épidémies... et si M. Buron avait desserré les dents...! Elles se consolaient en comparant leur temps au temps présent: « Ce n'était pas comme cela de notre temps! » Concedo... mais avant... du temps de Champlain, Frontenac, de Lévis... ? Allons donc! C'était pire!

LA SAINT-ALEXANDRE

Le P. Lory, recteur du collège, s'intéressait à tous les jeunes de Saint-Boniface. Il s'arrêtait souvent dans la rue pour les faire causer, il voyait les parents (surtout les papas), il cherchait sans cesse les sujets aptes pour les diriger vers le collège où l'on préparait les hommes de demain. Ce P. Lory était un savant authentique, un saint de l'ancien temps, un gentilhomme de France et surtout un juge infaillible en hommes. Son regard noir et perçant scrutait le fond d'une âme par ce microscope des yeux où brillent naturellement les secrets de la conscience. Un mouvement, un geste, une hésitation, un rien lui suffisaient, il n'avait pas besoin du langage, il répondait directement à la pensée secrète sans qu'elle fut exprimée; il désarçonnait un homme avant toute passe d'arme. La bonté même, l'incarnation de la simplicité, l'humilité la plus sincère le faisaient vénérer de tous... on n'avait pas d'expression pour dire tout ce que l'on pensait de lui, on se contentait de dire: « Le bon P. Lory ». Il n'y avait pas de livres fermés pour lui, même les enfants, ces hiéroglyphes obscurs, (produits de la nature), que l'âme, après un long travail, traduit en langue vulgaire, oui, même les enfants cédaient sans le savoir



tous leurs secrets; ce juge bienveillant mesurait leurs forces, sondait leurs cœurs, voyait bien évidente la valeur de l'intelligence et de toutes leurs facultés. Son but dans toutes ses recherches était bien simple: servir Dieu en lui choisissant les vrais chefs de file de l'avenir.



Le bon P. Lory avait remarqué les Roux, (les trois jeunes), il en avait souvent causé avec le papa; de temps en temps des allusions discrètes entre le père et la mère, à table, avaient un peu surpris les enfants. Ils ne se doutaient guère cependant des problèmes brûlants soulevés par ce père, ces plans pour l'avenir, ce calcul des dépenses futures, ces sacrifices à faire, à peser dans la balance... Le terrain du collège était le seul endroit où les pieds aventuriers des Roux n'avaient pas laissé d'empreinte, c'était une terre sacrée entourée d'un bocage de chênes où les pas du vulgaire n'avaient pas l'audace d'errer. Ils connaissaient à fond toutes les maisons du village, même la maison hantée, la grande maison vide aux fenêtres fracassées au fin nord de la rue St-Joseph. Les gamins la lapidaient pour se donner du courage. Ils pouvaient de mémoire et sans efforts dicter sans une erreur un recensement complet des personnes, des âges, des professions, des occupations... les enfants causent dans leurs explorations... que ne peuvent-ils trouver ? Puis ils rendaient des services (sans rétribution) à bien des magasins, Allaire, Verge, Gareau,

d'Auteuil, Lauzon, etc., etc. Les samedis ils distribuaient souvent des imprimés (annonces de ces temps-là). Ils disaient sans penser à mal à tel homme: vous n'en donnez pas assez pour tel quartier, vous oubliez un coin, le père Hogue et ses voisins, etc. On avait vite conclu de ces prémisses, on leur demandait parfois comment on avait reçu ces feuilles, quelles remarques on avait faites... si l'annonce est une pêche au client les Roux étaient souvent ce liège discret qui flotte à la surface et trahit le poisson. C'est eux aussi qui faisaient connaître les changements de résidence, à l'école on se dit tout... et puis toutes ces connaissances précises de tous ces enfants, une fois mises en commun, produisaient automatiquement des inductions superbes. Ceux qui entendaient les conclusions restaient stupéfaits: « il sait ça lui! »

Et malgré toutes ces explorations, les Roux n'avaient jamais visité le collège. C'était l'antre de la science, un endroit mystérieux qui glace d'effroi alors même qu'on l'admire et le vénère. La curiosité dans ce cas eût eu l'apparence d'un sacrilège. Pouvaient-ils jamais songer, les Roux, que plus tard ils y seraient admis ?... non, une idée de ce genre était la quadrature du cercle. Aussi quand Auguste Bernier, un des leurs, leur annonça qu'il entrait au collège ils furent frappés de stupeur. Le collège leur dérobait un ami.

Un tel sentiment ne permettait pas au P. Lory



de rencontrer ces enfants, ils le saluaient de loin et toujours ils avaient le don de marcher en sens contraire. Le papa Roux disait parfois à table à sa femme, comme si de rien n'était: « J'ai rencontré le père Lory, il veut que je lui présente les jeunes... » la mère disait chaque fois: « mais ils sont trop jeunes, ils ne font que commencer... » Ah! la reconnaissance pour cette répartie salutaire! Suivait un plaidoyer en règle en faveur de la terre, du labour et de la vie à la campagne; manière de former le jugement des jeunes, car le père était réellement hanté par l'idée de redevenir fermier.

Un soir, le papa Roux, après souper, demande à Grégoire et à Hector s'ils ne pouvaient pas aller porter une lettre à M. le Supérieur, au collège... il était occupé ce soir. La maman tout en émoi regardait pour découvrir l'impression. La réponse suivit d'instinct: « mais nous ne sommes jamais allés au collège! Et puis comment trouver ce Monsieur Supérieur ? » Ils croyaient à une nouvelle recrue pour le collège. Le père, bien calme, explique qu'il n'y avait qu'à sonner à la porte principale, le portier le Frère Gaudet les recevrait, ils lui donneraient la lettre et attendraient la réponse. — C'était la veille de la Saint-Alexandre, on fêtait Monseigneur... il y avait séance. — Les enfants ne disaient jamais non à leurs parents, aussi la mère se mit-elle à les préparer; inspection des mains, des chaussures, coup de peigne dans les cheveux, coup de brosse sur les ha-

bits du dimanche... c'était naturel... on allait au collège... c'était un peu l'église. Puis les recommandations... parler avec respect, surveiller ses paroles, (pas le langage de la rue surtout), bien prononcer, toujours dire: « oui mon Père ». Il ne fallait pas faire honte à toute la famille! Le meilleur moyen d'empêcher un enfant d'être lui-même et de le faire passer pour idiot. Heureusement le P. Lory avait plus d'esprit, il avait ses moyens à lui de faire oublier ces serinades. C'est l'enfant qu'il voulait étudier, pas les parents. Il semble qu'il avait jugé qu'il ne lui serait pas facile de prendre contact avec ces âmes.

Le frère Fluet leur ouvrit la porte et les fit attendre un instant. C'est qu'il y avait du monde, on entrait comme à l'église... on descendait à la salle à l'est... une rumeur de voix nombreuses montait jusqu'au parloir... Monseigneur était là avec le clergé, eux (les Roux) dans le vestibule. Ils se félicitaient de ce concours de gens, on ne les remarquerait pas perdus dans le nombre ou le brouhaha de la foule. Le frère revint, il avait reçu des instructions et déjà exécuté des ordres, il fit prendre une chaise à chaque enfant et leur dit de les porter à la salle... « Où ? » — « En bas, on vous dira où plus tard, quelqu'un vous attend ». C'était facile le frère Gaudet était là, il conduisit les enfants en avant de la première rangée, il plaça lui-même les chaises au coin du théâtre à gauche et les fit asseoir.



« Attendez là ». On pouvait les voir à loisir; ils ne se doutaient de rien et se croyaient perdus dans la foule. A ce moment, la sensation d'isolement les figeait comme une crainte instinctive devant le surhumain ou le surnaturel.

Ils regardent partout, surtout en avant. Tiens! des indiens! ce chef, on le connaît, ce wigwam, ce fort Garry... il n'est plus démantibulé, il est au complet, le pont n'est pas là, c'est ce bac qui prend sa place? Ils regardent autour, ils sont dans la salle, c'est un tableau... un grand. Monseigneur fait son entrée. on se lève, on applaudit, la séance commence. Le grand tableau, avec un bruit étouffé, disparaît à travers le plafond. Scène nouvelle, elle est vraie celle-là, les personnages parlent et circulent, les images de la vie des martyrs vus et admirés à la sacristie avaient évidemment été faites d'après un original comme celui-là. Des Romains, il y avait des Romains à Saint-Boniface, au collège? quelle révélation! c'était cela le collège?

Sous Dioclétien un fils de patricien s'était fait baptiser, la persécution éclate, on vient l'avertir, le conseiller, le fortifier. Les beautés du christianisme naissant avec la vie païenne en repoussoir s'étalent au grand jour comme l'écrin renversé livre aux yeux émerveillés les secrets du passé, les reflets des pierres, le feu des facettes, les dentelles minuscules taillées dans l'or des bijoux d'autrefois, les trésors d'une vieille famille. Ce n'était pas classique si

vous voulez, l'œuvre d'un père, préparée pour cette fête; mais les Roux n'en savaient rien, pour eux les belles pensées surgissaient du tréfonds de l'âme de ces collégiens. — Des Romains! On savait leurs noms! On les saluait souvent avec respect sans savoir. Au début ils se chuchotent leurs découvertes; ils s'expliquent mutuellement, grâce à ce qu'ils entendent, décors, palais, cour romaine. Décrire leur étonnement est une tâche surhumaine; plus l'âme est neuve, plus vives les émotions; plus l'âme est pure, plus profondes les réactions; élans mystérieux, aimants invisibles qui soulèvent les âmes et les hissent en un instant jusqu'au sublime, jusqu'à l'héroïsme. Les beautés de la foi, perles concrètes de ce drame, les ravissent en extase, ils soutiennent le martyre, l'exhortent tout bas en leur cœur, le consolent. Le martyr en eux, dans leur âme, souffre, lutte, triomphe, meurt; son supplice est le leur. Ils béniraient sans doute une intervention salutaire qui lui épargnerait la douleur, mais jamais, non jamais ils ne consentiraient à voir les supplices évités au prix d'une apostasie. Dès le deuxième acte ils ne causent plus, ils sont engloutis dans l'esprit de la pièce, quelle souffrance atroce ils endurent s'ils craignent une défection, quelle explosion de joie devant la réponse souhaitée, lorsque suave elle jaillit des lèvres du héros.

Il ne s'agit pas pour eux d'acteurs, ils ignorent la chose tout aussi bien que le nom; il ne s'agit pas



d'art, ils n'ont devant eux que des hommes, plus ou moins gauches ou pervers, la faute n'est pas d'un auteur quelconque mais de celui-là devant eux qui excite leurs passions. Tel personnage étrange les déroute — un Royal qu'ils voient tous les jours — mais là, devant, à gauche, il les fige d'effroi. Comme une statue, face à l'auditoire, dédaignant les scènes atroces où il est acteur, il n'ouvre même pas les yeux, deux fois un mot a rompu la barrière de ses lèvres, mot subit issu sans avertissement préalable... ils n'ont rien compris, le son de sa voix suffisait; il devait être cruel et lâche. Livide, atone, impassible, anguleux, grêle, on le dirait de pierre, sans cœur et sans raison. — Il le fallait là; un fils de gouverneur! —

Ce spectacle était un plaisir, si vous voulez; nous avons une manière si étrange de juger les choses., Plaisir? Celui du condamné devant son supplice. Plaisir! quand l'âme semble rompre les liens qui la rivent à la matière! Plaisir! quand on souffre à l'unisson de celui qui meurt et qu'il faut l'infusion de toute la force du héros pour retenir ses cris! Plaisir? oui celui du Christ sur la croix! — C'était pour la Foi, pour Dieu!

Le bon P. Lory jouissait de deux spectacles, le premier sur la scène, l'autre, un reflet qui jaillissait, voltigeait comme en un miroir sur ces physionomies bien transparentes d'enfants. Il faut être quelque peu gourmet pour rechercher de telles

jouissances. Le drame était factice mais son reflet sans paroles qui miroitait sur ces deux fronts, toutes ces passions humaines sur ces traits agités, souples, mobiles, ce frisson, cette sueur froide perlant aux tempes, ces mouvements de tout l'être exhortant de loin la victime... tout cela, c'était réel, on avait vu cela autrefois au Colisée. Une magie sublime évoquait là devant le bon père l'auditeur d'antan pour lui présenter de nouveau son frère aux abois; était-il, croyez-vous, convié à une fête ce spectateur des premiers siècles ? Non, mais par une vertu de la grâce, il sortait exalté, chantant en son cœur un *Te Deum* bien sincère, il n'avait qu'un désir: donner lui-même un jour ce même témoignage de son amour. C'est cette jouissance que le bon recteur s'était préparée, un peu égoïste peut-être, le bon Père, il était seul témoin de ce second drame.

Vers la fin, M. Samson, le père du martyr, tente un dernier effort, il fait appel à l'amour filial, au souvenir de la mère morte à la naissance de son enfant, au désespoir où il se voit réduit, lui, Romain, de la cour impériale, au déshonneur qui l'attend; puis les menaces, une vieille loi lui donne droit de vie ou de mort sur son enfant... un poignard menaçant son dernier argument. Les Roux tremblaient, auraient-ils, eux, la force de résister à leur père ? Un reflet d'éclair, le poignard plonge... là, devant eux... Il n'est que blessé, le père n'a pas



voulu lui-même... il se contente de le chasser et de le livrer aux furies impériales.

Monseigneur Taché était sensible, il avait eu tant d'épreuves, et dernièrement de telles douleurs, de plus il était déjà sérieusement malade; il dut quitter la salle à ce moment-là. Ce n'était pas pour calmer ces âmes en feu, lui, le saint, l'évêque souffrait comme eux.

L'entrevue avec le P. Lory fut toute naturelle, Il ne s'agissait plus de songer aux mots, aux manières, à la réserve. Non, on ne pensait à rien de ce genre.

« On me dit que vous avez vu le martyr, que vous « avez assisté à ses derniers moments, la chose m'in- « téresse, dites-moi bien franchement ce qui s'est « passé, vous savez j'ai des devoirs comme recteur « de ce collège ». — Ce fut un déluge. Hector surtout qui avait l'habitude de conter à ses amis les histoires entendues auparavant et qui était doué d'une mémoire prodigieuse pour tout ce qui est oral, lui citait les paroles mêmes des acteurs avec les gestes, les attitudes et les intonations. C'était le réveillon du père après la fête.

Pour les Roux c'était une expérience religieuse qui tenait du délire, une influence nouvelle qui mettait en eux et leurs relations avec Dieu un sens du réel et du présent qui les rendait mûrs pour toutes les audaces chrétiennes.

M. LE VICAIRE

M. Messier, le vicaire, venait de Longueuil, il avait reçu chez les Sulpiciens de Montréal ce je ne sais quoi qui donne l'air ecclésiastique: connaissances sérieuses, distinction dans le langage, les manières et la tenue, et de plus une certaine bonté toujours sincère et souriante. Il prêchait très bien, il avait de l'esprit et tout était si naturel chez lui qu'il semblait ignorer ses dons précieux et rares. Sa bonté naturelle le rendait accessible aux humbles et surtout aux enfants. Il appréciait le dévouement des petits Roux qui tous les matins à cinq heures servaient sa messe, jamais en retard, ni l'été, ni l'hiver, alors qu'il n'avait jamais pu compter sur d'autres avant eux. On ne payait pas les enfants alors et c'était bien mieux, ils travaillaient pour le bon Dieu. M. Messier, toutefois, faisait de temps en temps des présents à ses servants et ce qui leur donnait de la valeur, c'est qu'il leur montrait à s'en servir. Il offrait un livret de gravures belges sur les mystères de la foi, avec une alumette il montrait et expliquait tous les détails d'une image, puis il s'attendait à ce qu'on lui répète ces explications le lendemain. C'était, pour lui, une joie réelle de voir comme on avait compris, retenu et emma-



gasiné ces trésors dans la réserve où l'âme va puiser en cas de disette. Un livret terminé il en faisait cadeau aux servants.

Un jour une question des enfants déchira pour lui un voile à l'horizon. Il montrait un saint en contemplation, le saint au centre comme composition de lieu et tout autour un chapelet de médaillons indiquait le sujet. Hector lui dit à brûle-pourpoint: « Pourquoi ne nous enseignez-vous pas à contempler ? » Il resta un moment interdit, — un *doce nos orare* nouveau genre,— et s'inspirant du *non potestis* il répondit en riant: « Mais vous êtes trop jeunes! » —« Trop jeunes! mais comment s'y prennent-ils pour contempler ? » En un tour de main, comme un maître de l'art, il exposait les grandes lignes de la méthode avec les médaillons comme exemple. En retournant chez eux les Roux discutaient de la contemplation. « Il n'était pas trop jeune l'autre jour pour être martyr... contempler, ça ne fait pas mal; on pourrait essayer ». C'était la conclusion logique de leur discussion. C'est que trop jeune était un refrain qu'on leur chantait à satiété depuis longtemps. Au temps de Pâques ils avaient relu leur catéchisme, nous devrions faire nos pâques, ...trop jeunes! ...mais nous avons l'âge de raison, nous allons nous confesser... etc. ils étaient trop jeunes.

Le samedi suivant, pendant les confessions, le vicaire intrigué remarqua les Roux à genoux bien droits et sans appui devant le S. Sacrement. Les

yeux fermés, le livret entre les mains, pendant un temps infini et sans aucun mouvement, que faisaient-ils ? A leur sortie, il leur demande: « Mais que faisiez-vous tout à l'heure ? » — « Nous avons essayé de contempler ». *Illico*, ce fut une revue de cet exercice. M. Messier prit la chose au sérieux et compléta l'instruction déjà commencée. Puis tous les matins il leur donnait les points d'une nouvelle contemplation — évidemment celle qu'il venait de faire avant sa messe.

Plusieurs croient à l'imposture, au prodige ? La contemplation est la prière des grands saints, comment croire que des enfants... ? Le malheur des temps en effet veut bien que l'on dise que ce que les grands saints ont fait, les autres qui ne sont pas saints ne sauraient le faire. Allons donc, nous ne pourrions plus manger et boire parce que les grands saints ont mangé et bu ! Jésus lui-même n'a-t-il pas dit qu'il faut être comme l'enfant... pour être saint ? En bonne psychologie la contemplation est l'exercice normal de l'enfant, même à l'école, et c'est pour avoir ignoré ce principe que bien des instituteurs n'entendent rien à leur propre métier, pour eux un métier et pas plus. C'est qu'on peut contempler sans prier — le cinéma ? Eh bien ! la contemplation-prière est le cinéma du ciel. Le moyen de ne pas prier pour une âme enfantine toute ravie en présence de Dieu et des grands mystères ? — Ils n'y comprendront rien ! — Et que comprennent



les plus grands savants en fait de mystères ? Rien, comme les enfants. Rien n'empêche que ces mêmes savants, tout comme les enfants, puissent regarder ce qu'ils ne comprennent pas. C'est souvent un acte d'hommage pour un grand seigneur que de tenir son regard tourné vers lui, pour Dieu c'est toujours le cas.

Il n'est pas nécessaire de mener bien souvent un enfant au cinéma pour développer en lui une vraie passion. Ce fut le cas des Roux. Toute l'âme vibre au cinéma, elle est comme enivrée, hors d'elle-même, tellement qu'au sortir il faut souvent passablement de temps pour reprendre son aplomb. C'est que le cinéma déséquilibre. La contemplation a cet avantage qu'elle met les gens d'aplomb et qu'ils n'ont pas besoin de réagir pour reprendre la normale. Au sortir de ces communions intimes avec l'Eternel on est chrétien normal et pour celui qui a la foi, il est bien évident que si l'impression de la présence divine persiste, même toute la journée, que s'il en résulte quelques aspirations de temps en temps, aucun tort n'a été fait au contemplatif... Jésus avait bien raison, l'âme toute pure d'un enfant a bien moins de mal qu'une autre à s'élever jusqu'à Dieu, étant moins enchaînée aux plaisirs terrestres. Entendue de cette façon, la prière devient un privilège, une passion, tout comme le cinéma.

Les commères du village eurent tôt fait de constater ce changement subit, les Roux brûlaient les

étapes alors qu'elles étaient en panne depuis belle lurette. La vanité aidant, M. le Vicaire eut de la vogue. Elles sont cruelles les commères, c'est à qui ferait connaître cette nouvelle importante à la maman Roux, sans effrayer le gibier dans cette chasse importante aux cancans. Exciter l'orgueil d'une mère!... montrer aux autres un objet à jalouser... c'était l'œuvre du diable en personne... et tout cela, sous prétexte de vertu! Il paraît qu'un certain diable un jour s'était fait moine... *se non è vero, è ben trovato*!

La maman Roux ne pouvait pas, elle non plus, faire moins que ses enfants, elle choisit elle aussi le confessionnal du vicaire comme l'antre d'où devait sortir la sainteté à bref délai, ...question de formule. Regain réel de vie spirituelle dans la paroisse, on en vint jusqu'à la communion quotidienne... une horreur pour ces temps-là. Monseigneur Taché soutint le vicaire contre M. Dugas, le curé. Et les pauvres enfants ne se doutaient de rien. A l'époque des premières communions, certaines mamans obtenaient de madame Roux que Grégoire ou Hector suive les exercices avec un œil sur leur petit pour les aider disait-on,... en réalité pour servir d'ange gardien. Les enfants ne se doutaient de rien, et ils réussirent parfois à faire contempler d'autres enfants avec beaucoup de consolation. Le vicaire n'y voyait pas de mal.

Mais, c'est qu'il ne savait pas que la prière en



famille, chez les Roux s'allongeait... s'allongeait... si bien que le père prit l'habitude d'éviter l'averse en veillant tard avec les amis. Et puis c'était l'Imitation de J.-C., le livre de méditation de la mère commenté, appliqué, examens de conscience en public... après cela la mère cherchait à provoquer des confidences; elle-même n'en avait jamais fait, elle n'en avait jamais cherché et ses efforts furent futiles. Et tout cela à l'insu du vicaire... je crois bien on voulait se substituer à lui pour s'attribuer quelque gloire.

Les autres mamans avaient des enfants aussi; la jalousie aidant, elles firent leur enquête et petit à petit le résultat se concentrait vers le foyer des Roux. Grégoire et Hector ne comprenaient pas cette lucidité subite de leur maman, ils voyaient bien qu'elle était devenue très pieuse tout à coup, qu'elle allait à la messe de sept heures, qu'elle communiait, puis qu'elle faisait oraison. Le papa le voyait aussi, les enfants préparaient le déjeuner et la place de la maman était toujours vide. Décidément il était arrivé quelque chose.

Les jugements des commères sont sans appel. « Si les Roux prient à l'église de la façon que nous constatons, ils n'ont pas le droit de s'amuser comme les autres enfants! » La maman Roux se rendit à l'évidence. Ce fut l'inauguration lente et bien calculée de l'ère des restrictions et pour des riens du tout. Hector, qui avait plus que tous les autres

Roux une vraie passion pour le jeu, dut endurer des fessées mémorables, des amours de fessées, avec des marques noires un peu partout. C'était pour le bien de son âme, et il n'en savait rien.

Mais un jour, à bout d'arguments, la maman eut la maladresse... peut-être l'heureuse idée... de citer comme raison ultime le jugement infaillible des commères: « Quand on prie devant le Bon Dieu des heures de temps, on ne perd pas son temps à jouer après! » — C'était la raison ?! Il y avait moyen de tout arranger, on n'était pas tenu de contempler, M. Messier avait raison! Répétition de la poule aux œufs d'or, il n'y eut plus de contemplation. D'instinct parfois on y revenait mais dans un tel secret que personne n'aurait pu le soupçonner. On a dit autrefois (pour un autre motif) qu'il valait mieux ne pas trop prier en public, les Roux avaient un argument nouveau et bien évident.

Le pauvre vicaire vit bien le changement opéré, il n'en parla jamais à ses petits amis, la maman aussi l'avait bien vu, ses enfants forlignaient, ils n'avaient plus de caste. Il serait trop long de donner des détails sur les luttes héroïques de cette pauvre maman pour ressaisir ses enfants sur la route de la perdition; Sainte Monique n'était rien en comparaison d'elle, sainte Monique se contentait de prier; elle, elle fouettait en plus, et les meurtrissures lui faisaient bien plus de mal qu'à ses enfants. Ses enfants! C'était des modèles partout, à cette

époque, excepté au foyer. En désespoir de cause elle prit un jour Hector et l'amena au vicaire, elle parla longtemps et très ferme... Hector n'écoutait pas il avait trop de peine. M. Messier après la tempête, tout aussi peiné, se contenta de dire: « Il tournera mal ». — La mère dans son désespoir l'emmena à l'église, le fit agenouiller devant la statue de la sainte Vierge et là, tout haut, elle dit: « Prenez charge de lui, moi je n'y puis plus rien! » — La persé-sécution prit fin, mais les enfants, surtout Hector, avaient perdu un ami. M. Messier n'avait-il pas douté, pour le moins! Et puis il ne leur avait jamais demandé un mot d'explication. Ils avaient été jugés sans procès.

Décidément l'air de l'Ouest, (le Manitoba, à cette époque), n'était pas favorable à l'éducation des enfants! Dans le Québec, c'était autre chose, etc., etc. Après ces jérémiades à n'en plus finir, les Roux sentaient une compassion immense gémir en leur pauvre cœur de renégats qu'ils devaient être pour ces pauvres cousins qu'ils avaient là-bas, pour tous les jeunes du Québec; ils auraient voulu les voir auprès d'eux pour leur montrer à s'amuser à la manitobaine.

1887—88

Les scènes que nous venons de contempler conduisent jusqu'à 1889; tour à tour ou simultanément le kodak les a fixées sur les pellicules de la mémoire. Pour les présenter aux regards des absents il faut les révéler, — question de temps et d'étude —, il faut les filtrer, les grouper en séries homogènes pour observer la marche du mobile impatient, — l'âme.

Mue par des forces innombrables elle avance selon une trajectoire vers sa fin, certaines forces sont internes, du mobile lui-même; d'autres externes, (opposées, parallèles, incidentes, couples) attaquent à leur guise ce mobile; la résultante est la trajectoire de l'âme.

L'intuition divine comprend cette trajectoire en elle-même, nous en faisons le graphique parfois incomplet ou déformé; mais nous devons travailler à le faire aussi exact que possible. Tel fut notre but jusqu'ici et pour cette raison devons-nous revenir à mi-chemin.

Il était naturel de commencer par les plus jeunes représentants de la famille, dès l'origine les plantes croissent rapidement, plus tard près de la maturité, lorsqu'on les transplante, elles ne perdent pas leurs

caractères anciens, elles s'adaptent insensiblement au nouveau milieu comme au nouveau climat et nous avons tous les loisirs voulus pour suivre leur lente évolution. Nous commençons à voir que l'Ouest avait une influence sur ces âmes; l'Ouest, c'était le front de cette race du Québec, on y luttait comme à l'origine et pour la même cause. Ces guerriers soutenaient un siège, comme au temps de Frontenac, contre des ennemis du dehors et du dedans; leur porte-drapeau, Mgr Taché, était allé à genoux supplier comme jadis qu'on envoie des renforts, il avait eu même accueil, mêmes affronts. La France avait choisi avec soin les premiers colons, l'Ouest n'avait pas cette faveur. Dieu se chargeait de cette tâche surhumaine. Le feu de la persécution, de l'adversité, de la lutte émonderait les familles aux premières tranchées. Dieu! quelle hécatombe!

L'automne de 87 ramenait le cycle des épidémies; après la crise financière la crise des santés et des vies, après les dons matériels un don plus précieux, le don de son être tout entier. La rougeole, la scarlatine et la diphtérie s'abattaient sur le Manitoba comme les tourmentes de neige qui nous cachent le ciel. La science médicale était alors bien plus impuissante qu'aujourd'hui dévant ces grandes calamités. Pas d'hôpital, pas d'infirmières, deux médecins (le docteur Fafard et le docteur Lambert) devaient seuls lutter contre ces envahisseurs qui

s'attaquaient surtout aux jeunes, l'espérance de l'avenir. Le docteur Fafard avait une réputation extraordinaire, — on ne savait trop pourquoi, — même lorsqu'il était chez lui on le disait absent, c'était une manière de dire qu'à ce moment il ne pouvait être utile à personne, — il était absent. Le docteur Lambert avec moins de réputation faisait à peu près tout l'ouvrage.

Les enfants mouraient en grand nombre, sans quarantaine officielle la crainte en imposait parfois toutes les rigueurs à ceux qui étaient atteints, il était presque impossible de trouver des porteurs pour les enterrements. La famille Collin, par l'oncle Bellavance, fut la première à réclamer les services des Roux. On avait refusé un peu partout: la contagion... on craignait pour les siens. Ce fut le premier risque, la mère Roux avait dit: « Il faut faire cela pour Dieu, c'est Lui qui préserve ou guérit; même en restant chez nous, nous pouvons être atteints! » A partir de cette date les Collin et les Roux faisaient les frais de tous les enterrements d'enfants. C'était une lourde corvée.

Au milieu de l'hiver ce fut le tour des Roux. Arthur fut atteint le premier, un rien, le docteur Lambert avait déclaré que c'était un simple mal de gorge; il avait donné un gargarisme à l'acide phénique... à un enfant de sept ans! « Attention, c'est poison! il ne faut pas en avaler! » disait la mère. Tout à coup Arthur, sérieux, dit à maman: « Je

crois en avoir avalé! » —« Es-tu bien certain ? » Les enfants le sont-ils toujours ? Pas de contrepoison ! Le soir au souper Arthur qui avait semblé souffrir toute la journée n'eut qu'un mot: « Maman! » Elle le relevait dans ses bras, c'était là mort. Le père court chercher un prêtre, Hector un médecin. Grégoire et Alberte assistent leur mère... trop tard... un liquide blanc sortait de la bouche... Arthur était mort! Le docteur emporta le gargarisme .. pour l'examiner

Entre temps les commères s'en donnaient... les avaient-ils exposés ces enfants! Ils n'étaient pas plus à l'épreuve de la maladie que les autres... ils auraient leur leçon! Il y avait telle commère qui se rappelait fort bien qu'au dernier enterrement Arthur avait cassé une poignée en arrivant à la fosse: « Là! je vous l'avais bien dit, c'était son tour! » C'était leur tour, mais Dieu les protégeait. Grégoire, Hector et les deux Collin rendirent à Arthur le service qu'il avait rendu à tant d'autres.

Le lendemain, à l'école Provencher, les Sœurs préparaient une fête, il y avait un théâtre assez élevé au second, dans la salle; les petits y montaient et y jouaient pendant que sœur Couture était occupée ailleurs. Hector, debout, dos à la salle, les talons près de la bordure surélevée du devant, regardait faire, ...une ruée, on le bouscule en bas. Grégoire le relève: « J'ai le bras cassé! » lui dit-il tout bas. Les autres avaient entendu et ils riaient aux éclats

Le bras cassé! mais il ne pleure même pas! il n'a certes pas de mal! Avait-il jamais pleuré cet enfant de neuf ans, même au fort des batailles les plus célèbres? La bonne Sœur Couture l'habille et l'envoie reconduire à la maison par Grégoire. « Surtout, dites à vos parents d'appeler le docteur Fafard, tout de suite! »

Hector ne pleurait pas en entrant au logis... pendant la classe... la maman s'énerve: « Qu'y a-t-il? » —« Il a le bras cassé! » La maman n'en croyait rien, il ne pleurait pas! Elle touche le bras... raide...sans vie. Le docteur Fafard, mandé en hâte, devait venir.. sa femme aurait dû dire tout de suite qu'il était absent. Au souper, M. Cinq-Mars, un grand ami de la famille, alla chercher le docteur Lambert. Il fallut tailler les habits pour permettre au médecin d'atteindre le bras. Le bras, l'épaule, le dos étaient enflés. Hector n'avait pas faim ce soir-là.

On n'avait pas alors toute la science médicale moderne, avec rayons X etc. La pression des doigts du médecin remplaçait les rayons X; mais, à ce stage, il en fallait de la pression pour distinguer. Epaule démise et tournée, coude cassé à la jointure de l'humérus. On instale Hector sur une chaise, M. Cinq-Mars d'un côté, le docteur de l'autre et la famille tout autour. « Patience! l'affaire d'une minute! » disait-on en chœur. L'épaule, dit le médecin; il fallait la tourner puis la tirer et la faire retomber bien à plomb dans la jointure... trois essais...

dix minutes. On s'épongeait le front. Le coude maintenant; l'extrémité pointue de l'humérus lacérait les muscles et les tendons; en ramenant l'avant-bras sur la poitrine les deux tronçons s'aboutèrent. En vingt minutes tout était fini. Hector, un peu pâle, les avait regardés faire, le médecin et son aide étaient stupéfaits... pas un cri... pas un mot n'était sorti de ses lèvres livides. Le docteur Lambert en partant n'eut qu'un mot à dire au père Roux: « Je n'ai jamais vu un enfant comme celui-là! »

Quelques jours plus tard c'était Alberte... la scarlatine; puis Angèle, la rougeole; Grégoire et la mère devaient suivre à tour de rôle. Dès que le bras d'Hector fut remis et bien guéri, il eut à la file l'une de l'autre les trois visiteuses. Sœur Laurent, Sœur Gratton et quelques autres de la maison-mère ou de l'école montaient la garde jour et nuit au chevet de ces malades qui s'étaient dépensés pour les autres. M. Messier, M. Dugas et surtout M. Cloutier, l'ami intime de la famille, venaient à tour de rôle surveiller ce qu'ils croyaient être l'agonie de madame Roux. Ses forces n'étaient pas surhumaines, elle s'était trop dépensée, une maladie de cœur l'avait amenée au seuil de l'éternité; six jours de coma semblaient annoncer la fin. Les Roux avaient leur leçon. Dieu les protégeait visiblement, ils se remettaient les uns après les autres. Les Roux avaient leur leçon, une leçon de charité, jamais ils n'auraient pu soupçonner le dévouement de leurs vrais amis, des bonnes

Sœurs, du clergé et de ceux qui leur devaient une dette de gratitude. Les gens de la haute avaient été épargnés, ils semblaient même ignorer l'existence de l'épidémie; de tout temps ils s'étaient mis en quarantaine, il n'y eut aucun changement dans leur vie.

Hector fut le dernier à se remettre, un mois de délire l'avait laissé impassible et inconscient de tout ce que l'on faisait. Le retour des forces n'avait pas ramené l'usage des facultés. Encadré d'oreillers, dans un fauteuil, exposé au soleil du printemps, il passait ses journées près de sa mère. Il ne reconnaissait personne, ne parlait pas, ne répondait pas aux questions qu'il ne semblait pas entendre. Tout à coup, la mère s'étonne, Hector la regardait, il reconnaissait sa figure mais c'était vague, dans un lointain obscur... il regardait les doigts agiles tricoter un bas... la mère avait saisi ce regard qu'elle épiait sans cesse, ce regard où percerait un reflet d'intelligence, comme une étincelle sous la cendre d'un feu presque éteint; elle parle, les sons l'étourdissent, n'éveillent aucun sens; à genoux devant le fauteuil elle implore, elle se fait caressante, câline, tendre: « C'est maman, dis, reconnais-tu maman ? » Il balbutie, il ne sait plus parler. Il a tout oublié. Mais sa maman est tout autre aussi, il n'en avait jamais reçu de caresses, il devait rêver... il avait dû rêver longtemps — la saison était avancée — les figures changées — il revenait de loin.



Douceurs de la convalescence! alors que les amis reviennent comme les oiseaux le printemps et content leur joie de nous retrouver en vie, comme ils tâchent de plaire, de fortifier, d'aider. Dès le soir du réveil de cet esprit un doux babil du frère, des sœurs, de toute la famille entoure le fauteuil, on fête le « rescapé », le dernier à surmonter l'épreuve, on lui conte les phrases de son délire, les réparties qui font rire maintenant alors, qu'autrefois elles provoquaient les larmes, les changements un peu partout... Puis les Cinq-Mars, les Collin, les Fournier, les Joyal, les Lévêque, les Désourdis, les Clément, les Dussault et tous les autres amis viennent tour à tour égayer le malade qui a pris tant de temps à se remettre. Le docteur Lambert, tapotant la joue pâle de son malade, lui disait en riant: « Quel gaillard! Rien ne tue un gaillard comme celui-là! » — Rien ? — Peut-être le phénol ?

Première sortie, Hector se rendait à l'église avec Grégoire pour remercier le bon Dieu, on les arrête devant le magasin de M. Germain (beau-père du docteur Fafard), on examine son bras et le travail du docteur Lambert. C'est tout de même, pas mal disait M. Phaneuf. — « Pas mal ? » répondait M. Germain, « ne voyez-vous pas, ce coude est raide, ce n'est pas le docteur Fafard qui aurait fait un travail si gauche. Il n'y a qu'un moyen, le recasser et le remettre à la bonne place! Pas vrai, petit ? » Un groupe entourait Hector, on voulait qu'il réponde,

on aimait ses réparties. Et moins il semblait vouloir répondre, et plus on insistait : « Voyons c'est toi qui décides, qu'en penses-tu ? » — « Le docteur Fafard ? mais pourquoi n'est-il pas venu, je l'ai attendu quatre heures, est-ce assez long quatre heures ? Il devait venir, — puis, il était absent ! Bien bête qui se fie au docteur Fafard, on les connaît ses absences ! » — Un grand éclat de rire, M. Germain n'insistait plus. En effet les cancans donnaient de tristes explications. Quel malheur ! un si bon médecin, un homme si habile et si savant, il aurait une belle clientèle si seulement il pouvait être là lorsqu'on avait besoin de lui.





LES VACANCES

La notion de patrie ne jaillit pas subitement de l'esprit comme jadis Minerve du cerveau de Jupiter C'est le cœur qui longtemps la porte, la nourrit dans son sein et lui donne naissance. Le cœur avec ses attraits, ses joies, ses peines, ses luttes et ses victoires associe le décor où il prend ses ébats à toutes les fêtes qui lui donnent le bonheur. Foyer, village, province, pays tour à tour sont l'objet bien-aimé que d'instinct il associe à toutes les émotions de son âme. Le manitobain d'alors aimait le Manitoba et Saint-Boniface avec une extrême tendresse; tout bonheur coulait de cette source; la foi même y avait quelque chose de local, un seul temple lui présentait Dieu, et tout autour au cimetière un frère ou un parent bien cher dormait à l'ombre du sanctuaire. Entre le catéchisme et les vêpres on priait sur une tombe que l'on tenait bien propre et toujours couverte de fleurs. — Les plaisirs des vacances ont donc leur place dans ces notes, c'est la rosée bienfaisante caressant le plan du patriotisme.
Ad ogni uccello, suo nido è bello.

David Joyal, le fils du père David le cordonnier, était un gars bien ingambe dans ce temps-là, la typhoïde n'avait pas encore paralysé ses jambes, on

le voyait partout avec ses deux grands terreneuves. Il avait apporté de bonnes nouvelles aux Roux: « Vous savez, disait-il, devant chez Tassé, Hogue, « Clément et Desourdis, en bas de la côte au nord, « la Seine a débordé, c'est rempli de poisson; il fait « encore un peu froid et les parents ne permettent « pas qu'on s'y rende...» S'ils se rappelaient ce lac fameux, je crois bien. Hector, tout bas, pour ne pas être entendu de sa mère, avait conté leur expérience des dernières vacances. Il s'y était rendu avec Sanxter, « tu sais celui qui est chez M. Pétrin, il « ne fallait pas se mouiller, maman avait défendu. « Se mouiller, c'est le linge, tu sais; eh bien! on s'était « mis nu-pieds, les culottes retroussées jusqu'en « haut, et puis à l'eau. Les autres entraient dans « l'eau jusqu'à la ceinture. Nous, nous ne pouvions « pas, c'était défendu; aussi, pour ne pas manquer « la chance, Grégoire et moi nous avions poussé deux « madriers jusqu'au milieu, c'est là qu'il y en avait « du poisson. Les autres se baignaient en laissant « sécher leur linge. Tout à coup Ulric Lambert et « Pélissier nous demandent la permission de monter « sur nos madriers pour plonger. Nous le permettons tout de suite... mais c'était lourd, le plongeon « fut plus rapide que nous ne croyions, les madriers « avaient chaviré. A l'eau! Grégoire tenait sa ficelle de poisson, il était allé droit au fond, son « chapeau à la surface; moi j'avais aussi mes poissons, mais quand l'eau me montait jusqu'à la



« bouche, je ramais avec mes mains et je tâchais de « marcher ; ce n'était pas facile, il n'y avait pas de « fond. Une fois sorti, je vis Grégoire saisir son cha- « peau et revenir comme moi. Le Père Hogue, ton « oncle, arrivait tout essoufflé. Il n'avait pas sa « grande baguette qu'il tient à l'église pour rappe- « ler les jeunes à l'ordre en face de la table de com- « munion. Mais nous en a-t-il conté ! Nous pou- « vions nous noyer... les parents verraient bien ce « qui nous était arrivé... nos habits étaient comme « des éponges, etc., etc. Il nous avait mis la puce à « l'oreille. Nous faisons comme les autres, dans le « grand chêne au pied de la côte, nous suspendons « culottes, chemises et tout ce qui était trempé ; le « vent les remit à sec comme avant. Nous étions « assez fripés en rentrant... » Le poisson avait été le passeport pour les Roux. Quel poisson, de la laquèche ! Les parents riaient sous cape au souper ; le poisson de la Rivière Rouge, mais ce n'était rien ; c'est dans le bas du fleuve dans le Québec que l'on trouve le vrai poisson ; « vous verrez, pendant le carême on vous en servira ! » En effet on servit de l'anguille, de la morue, du hareng et même de la truite. Chaque fois le père demandait : « eh bien ? qu'en pensez-vous ? » On faisait un peu la grimace. Il ne comprenait pas, le père Roux, que le meilleur poisson est toujours celui qu'on a pris soi-même et que tout frétillant on a fait rôtir. Le père Roux



haussait les épaules et disait: « Ils n'ont pas de goût, l'Ouest gâte même le goût ».

Aux vacances le lac était à sec et c'est à la pointe, au nord, chez le père Samson qu'il fallut se rendre pour trouver le poisson. Il n'était pas commode, le père Samson, avec sa grosse moustache en fil de fer, ses manches retroussées jusqu'aux épaules, impibibé de poisson et de déchets de poisson des pieds à la tête... Il avait une licence spéciale et surtout une clôture bien entretenue retenait les gens à distance. Mais les enfants passent quand même un peu partout, ils savent s'insinuer, se rendre utiles... il fallait voir les Roux comme des goélands se précipiter sur la Seine et remplir les paniers, puis sur la grande table avec les grands couteaux en un tour de main faire disparaître la belle robe d'argent des laquèches, faire tomber la tête, et puis, la main gauche sur le poisson, l'éventrer d'un seul coup... les doigts faisaient le reste, on rinçait dans une chaudière... le poisson était prêt pour le marché. Le soir le père Samson avait dit: « vous aimez le poisson, les petits ? » Je crois bien, il n'y avait pas de si beau métier au monde, prendre du poisson! Le père Samson trouvait enfin des enfants qui avaient de l'esprit, ce n'était plus Joseph, le grand collégien qui peignait tout le temps, ce n'était pas Timé, (Aimé), le jeune qui ne voulait jamais toucher au poisson! Il rencontrait pour la première fois des enfants qui avaient de l'esprit. Aussi en quelques jours les Roux



étaient rois et maîtres à la pointe: lignes, filets, chaloupes, tout leur appartenait en propre. Ils furent initiés à tous les secrets de l'art, le grand vivier, le grand fumoir. Ils revenaient tous les jours chargés de poisson bien préparé, ils avaient même apporté de la laquèche fumée, et les parents avaient admis, bien à regret, que réellement c'était délicat, tendre, d'un goût vraiment exquis. Québec perdait le goût!

Chez les Roux on avait salé un gros baril de poisson, les enfants avaient fait fumer le reste comme chez le vieux Samson, ils avaient même obtenu de suspendre leur poisson dans le fumoir de la pointe... leurs actions étaient à la hausse chez M. Samson.

Les autres devaient se contenter de pêcher sur le pont; comme des singes ils descendaient en bas du pilier central et sur les caissons en bas ils tenaient leur ligne. Desourdis était le champion, puis Siméon Dusseault et Edouard Turenne. Le père Samson les regardait d'un œil rébarbatif; il savait bien que le soir ils se laissaient glisser sur le pilier à sec à l'ouest et qu'ils allaient vendre à la cachette à Winnipeg ce qu'ils avaient pris pendant l'après-midi; c'était une concurrence déloyale, ils ne payaient pas leurs deux sous au cerbère du bout du pont.

Il y avait tout autour de St-Boniface de vastes prairies et des bocages où les enfants se rendaient en nombre; chacun avait une petite chaudière et

son goûter. On allait cueillir des fraises, des bluets, des framboises, des groseilles et des cassis, quand le soleil était tout droit en haut ou se rangeait sous un chêne ou sous un peuplier pour le repas: un vrai pique-nique quotidien. Il fallait être prudent, ne pas goûter aux fraises trop vite, autrement on n'en rapportait guère. On se groupait ensemble parce que les mamans craignaient les petits ours noirs, devant le nombre ils étaient bien inoffensifs, ils se retiraient. Cette circonstance avait parfois ses ennuis. Un jour les Dubuc revenaient de Sainte-Anne où ils étaient allés camper chez leur oncle, ils voient quelque chose de noir à l'ouest de la route. Gustave se lève dans le landau, Joseph conduisait... une balle passa entre deux enfants... il n'y avait pas de danger... il avait visé... il devait certainement manquer le but. Emoi! La haute tirait sur la plèbe. Heureusement que les chevaux avaient pris peur et emportaient ces écervelés vers leur digne mère.

Il y avait aussi les noisettes qui donnaient aux enfants des plaisirs sans fin, on en conservait pour l'hiver... on jouissait longtemps des délices de Capoue. Ces noisettes faisaient le désespoir des maîtres, on en cassait en classe et c'était énervant d'entendre ce bruit au beau milieu d'une explication, on croyait fermement alors que le travail des dents nuisait à celui du cerveau. Mais vraiment, était-il humainement possible pour un enfant de caresser longtemps ces belles petites boules d'or

sans en casser une pour voir si l'amande était bien mûre et bien bonne ?

Nous ne parlons pas du trou des gamins, au sud-ouest dans la Seine, il gardait souvent un étranger, tel un Tennant en 90 et un Baeckos en 1909, les nageurs y trouvaient des plaisirs infinis et s'y rendaient nombreux le soir après leurs jeux. Nous ne parlerons pas de ces manœuvres de cavalerie dans le marais des Sœurs. Les mamans n'aimaient guère ce spectacle... mais les jeunes... ces chevaux bien dressés souvent sans cavaliers... un coup de clairon, ils s'alignaient d'eux-mêmes, agiles comme des chats ils sautaient fossés, barrières et tous les obstacles sans jamais broncher, sans jamais perdre leur rang ou rompre la belle ligne de la charge... nous n'avons pas le temps. Nous ne parlerons pas non plus des exploits des pompiers, les jeunes hommes du village, les Guilbault, les Senez, les Lavoie, les Lanthier et les autres. Une belle machine bien nickelée, aux armoiries de M. Arthur Lévêque, sortait en tourbillon près du puits central, ou grimpait à l'assaut un peu partout, puis c'était fini, on remisait tout. Le vrai travail était pour l'automne, pour la patinoire du collège. Que voulez-vous ? lorsque les pompiers étaient là il n'y avait pas de feu, ils auraient bien voulu voir !... lorsqu'il y en avait, il n'y avait pas de pompiers... à preuve la rue Masson chez Georges Germain.

Il y avait surtout le grand pique-nique de la Saint-

Jean-Baptiste que l'on préparait longtemps d'avance. Les prix étaient étalés dans les magasins un peu partout et il fallait voir les terrains de jeux se remplir d'enfants — terrains de jeux, ...tous les lots vacants... il y en avait partout — on s'exerçait avec un entrain vraiment admirable les clubs se formaient et chaque club avait un représentant dans tous les concours. Un vrai tournoi athlétique, avec tous les sports comiques vers la fin. Tout le village se portait alors vers le marais des Sœurs et c'était une journée merveilleuse que l'on terminait par un feu d'artifice et un grand brasier. Les Jean y avaient le monopole des rafraîchissements, de grands barils de limonade pour les jeunes et les femmes, et sous le comptoir quelque chose que l'on ajoutait aux verres passés aux moustaches. Vers deux heures tous avaient bien l'esprit de la fête, il y avait des discours par certaines gens qui avaient certainement puisé leur inspiration dans la limonade. Le soir on ramenait les jeunes en voiture au son de l'« Alouette », chantée par J.-B. Leclaire, garçon barbier chez M. Pelletier.

Non, une villégiature ne pouvait pas remplacer ces belles vacances d'autrefois; chacun, bien avec ceux de sa classe, s'amusait ferme, sans aucune querelle, sans aucun désagrément. Les enfants avaient bien raison d'aimer Saint-Boniface.

Vers la fin on songeait à l'hiver, on se taillait arcs et flèches dans le même bois qui servait aux

Indiens; c'était le martyre des poules; il fallait des plumes pour les flèches. Puis on s'exerçait, Allaire & Bleau vendaient le laiton pour les potences que l'on préparait pour les lapins et les belettes... les belles « ripousses » tout le long du bois alors! C'est qu'on apprenait à bien tenir un arc et à tirer bien droit.

Au retour de la chasse, le matin pendant l'heure d'écriture, il en fallait du courage pour ne pas conter ses exploits au voisin!... Et Sœur Couture qui ne perdait jamais un mot de ces colloques en sourdine... le Waterloo du Nemrod imprudent!

On avait des vacances, de vraies vacances dans ce temps-là!

LES ÉCOLES

Nous oublions parfois que l'esprit d'un enfant est très concret, que ses idées ne sont le plus souvent que des idées singulières ou tout au plus particulières. L'éducateur devant ce fait s'applique à élaborer les idées générales pour élever les concepts jusqu'à l'universel et l'abstrait. Pour lui l'élève est l'oisillon encore au nid, il l'exhorte, il l'attire, lui fait prendre son essor comme à l'aiglon.

A l'école, les bonnes Sœurs expliquaient aux enfants quels dangers les menaçaient: les Anglais voulaient supprimer les écoles séparées. Grandes notions obscures, l'école, pour eux, c'était l'école Provencher, l'ancien collège; c'était ces classes où ils apprenaient à lire, à écrire et à calculer; c'était cette cour où ils prenaient leurs ébats. Les menaces dont les Sœurs parlaient sur un ton triste et dolent étaient vagues pour eux, d'autant plus terribles que plus obscures. On discutait en petits groupes pendant la récréation. Supprimer les écoles séparées! Mais sont-ils bêtes un peu! Nous amener des filles ici dans notre école! La seule séparation qui leur venait à l'esprit, l'autre était si naturelle qu'ils n'y songeaient même pas. Quelle déchéance pour leur école, des filles comme chez les Anglais! Tactique



d'Anglais, quand la bataille tournait mal, sur la rivière, ils faisaient intervenir les filles. Efféminés protégés par des jupons!

Les Sœurs avaient saisi ces remarques et maintenant elles précisaient: pas la séparation des sexes, mais des religions. On voulait mettre Dieu à la porte, pas de religion, pas de prière, pas de catéchisme à l'école. — Les monstres! — On voulait dans une même école des petits Canadiens et des petits Anglais. — Avoir là avec eux des Anglais tous les jours serait un mal réel... pour les Anglais, tant pis pour eux s'ils avaient le front de venir! Mais chasser Dieu de l'école, supprimer la religion c'était autre chose, . .la persécution comme au temps des Romains.

Puis leurs parents devraient payer pour les écoles protestantes et pour celles de leur choix en plus. Etaient-ils toujours les mêmes un peu ces Anglais! Quel endroit sur la terre n'avaient-ils pas visité pour voler, pour égorger les faibles ? Après avoir bien piétiné sous leurs bottes de lâches leurs innocentes victimes ils parlaient de « fair play! » Quel cynisme! Le « fair play » on le connaissait à la citadelle, on l'obtenait avec ses poings après avoir lutté contre une nuée de petits Anglais qui n'attendaient l'ennemi de pied ferme que lorsqu'ils étaient trois contre un. Ah! si jamais la citadelle venait à faiblir, que feraient ces bêtes féroces de Winnipeg ?

C'était le début des luttes sans merci pour la

langue et pour la foi. Les bonnes Sœurs, filles généreuses de l'ancien Québec, leur promettaient l'appui bien efficace de la province des ancêtres. Il y avait là-bas des hommes de cœur, on prendrait en main leur cause. Un clergé merveilleux, à la demande de Mgr Taché, se dresserait devant les démolisseurs, la tempête passerait et le triomphe suivrait. Seulement, il fallait prier, bien étudier, bien profiter... etc.

Au Pensionnat, Alberte, après un travail sérieux, avait remporté un succès éclatant; elle était d'emblée la première de sa classe et il y avait telle famille de la haute qui ne prisait guère la défaite de son aînée. On l'avait envoyée à Winnipeg chez les Sœurs noires cacher son humiliation. La perte pour les Sœurs Grises n'était pas sans compensation; cette famille n'a jamais payé les dettes contractées pour l'éducation de ses nombreux enfants. Dans son testament, le père légua aux siens une petite fortune en oubliant une petite dette de $10,000.00 au collège — l'éducation des fils —. Dans leurs succès financiers les fils ont toujours suivi l'exemple du père, la dette est toujours là intacte. Les Sœurs perdaient une dette de ce genre.

Devant la menace des lois scolaires les autorités de l'école normale voulaient à tout prix préparer le plus grand nombre possible d'institutrices pour les années de la crise que l'on prévoyait. M. Cloutier vint souvent visiter les Roux dans ce but. Un



nouveau sacrifice s'imposait, il fallait qu'Alberte entrât comme pensionnaire au Couvent? C'était, dans les circonstances, pour la mère se priver des petits services de son enfant et pour Alberte l'obligation onéreuse de faire deux années en une. La bourse et les forces physiques à consulter. Mais les maîtres de l'école normale tenaient absolument à cette nouvelle recrue: une fille modèle, quelque peu taciturne comme le père, un peu hautaine (le succès), mais une jeune demoiselle aux belles manières, sérieuse et qui promettait beaucoup.

M. l'abbé Cloutier gagna son point, à la rentrée des classes Alberte était à l'école normale, et le bon abbé venait souvent chez les Roux pour leur donner du courage. Il parlait franchement de la situation précaire des écoles; péripéties de la lutte, espérances, difficultés et revers faisaient les frais de ces conversations intimes. Les Roux, mieux que bien d'autres, pouvaient suivre et comprendre la marche des événements. Ils connaissaient tous les détails des démarches de Mgr Taché auprès du clergé du Québec, des hommes influents et des chefs de partis. Ses espérances donnaient du courage à ceux qui s'imposaient prématurément des sacrifices pénibles alors que les salaires étaient presque nuls. Bientôt l'institutrice récompenserait les parents...

Les bonnes Sœurs avaient certaines espérances, c'était bien légitime; elles avaient tant besoin de sujets pour leurs œuvres si nombreuses, la qualité

peut-être compenserait pour le nombre restreint. Elles avaient fait part de leurs espérances à madame Roux qui restait indifférente, mais les jeunes au parloir en soupçonnaient davantage. Ils avaient, à leur surprise, découvert chez leur sœur une telle passion pour la musique et les belles voix de baryton, qu'ils n'avaient pas besoin d'enquête pour connaître les préférences de la grande sœur. Elle s'informait assez régulièrement de tel ou tel qui avait si bien chanté le dimanche à la cathédrale. Cet amour subit pour un art très ordinaire en disait bien long aux petits frères qui ne semblaient rien comprendre. La maman était très ferme, un peu rigide même, dans sa direction des siens; elle s'en tenait à ce qu'elle avait reçu chez les Ursulines, c'était excellent mais un peu incomplet. Surtout il fallait un doigté qu'elle n'avait pas pour transposer ces motifs au diapason du Manitoba et de la nouvelle génération. Les intimités de la mère et de la fille étaient plutôt un monologue bien orthodoxe où la mère donnait des conférences bien soignées comme un Mentor féminin.

C'était aussi avec la sensation d'une liberté à conquérir que la jeune Alberte voyait ses parents faire des plans pour sa première année d'enseignement: choix de la paroisse, de l'école, de la pension, etc., etc. Le hasard voulut que la famille Guilbert fit une demande pour sa paroisse. L'ancien collégien avait écrit comme secrétaire de la commission

scolaire. Les Guilbert, les vieux amis de la première heure, la belle famille si semblable à celle des Roux. C'était une garantie, la mère n'avait pas oublié sa vieille amie de la rue Dumoulin, pas plus que le jeune collégien aux belles manières et à la conduite irréprochable. Cette lettre eut une influence souveraine. Aussi, à peine Alberte avait-elle conquis son beau diplôme de seconde classe, et avec tant d'honneur, que la mère lui faisait signer un engagement bien en règle pour enseigner à B. la paroisse selon son cœur, celle où sa fille pourrait profiter de la surveillance de madame Guilbert et de la présence bien désirable d'un jeune homme idéal.

Quelles préparations, comme au temps où la mère enseignait dans le Québec!... grande caisse où s'entassaient linge, nourriture et tout ce qui devait servir pendant l'année scolaire! Il fallait épargner pour aider aux parents. Puis les conseils sur les relations, les visites, les veillées, la manière de traiter avec les parents, les dangers, etc., etc. Notions préhistoriques qui n'avaient aucune application au Manitoba et qui avaient le don d'exaspérer la pauvre enfant. D'avance elle concevait de l'aversion pour les pauvres Guilbert où elle aurait une chambre et surtout une surveillante. C'était le grand événement dans la vie des Roux, le premier navire, libre de ses entraves, s'élançait de la calesèche pour affronter les vagues de l'Ouest. Etait-il bien armé avec tous ses mâts et son gouvernail ?

Les architectes avaient fait de leur mieux. Alberte, tel un nouvel Icare, se laissait préparer pour sa première envolée avec quelque impatience, et la main qui donnait une dernière touche à son œuvre bienfaisante tremblait, tout humectée de larmes.

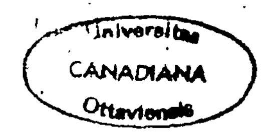
Départ tout rempli d'émotions, leçons données aux jeunes au retour de la gare: la grande sœur avait du cœur, elle allait maintenant aider ses parents et faire tout son devoir pour la langue et pour la foi. Quelle joie en recevant la première lettre. Grégoire l'avait apportée en courant du bureau de poste, on l'avait lue et relue en famille, chez les Roux on vivait à deux endroits à la fois, bilocation spirituelle.

Avant la fin de l'année il arriva ce que la mère n'avait pas prévu, la maman Guilbert non plus n'avait pas oublié les Roux et la belle brune qui conviendrait si bien au collégien devenu fermier. Elle espérait bien que ce beau et bon jeune homme saurait la conquérir de haute lutte, mais il fallait compter avec l'air de l'ouest et les sautes de vent. Entrer dans un autre foyer à discipline de fer avait des attraits médiocres et le pauvre collégien n'avait guère de chances, ses premières avances furent calmées dès les débuts. Il fallait aussi compter avec les Saint-Pierre. Là un beau grand garçon, menuisier habile, assez instruit, possédait aussi une belle ferme, il avait lui aussi jeté un regard d'envie vers l'école. Il avait reconnu la belle enfant rencontrée

à bord du train à destination de Saint-Boniface, et il s'était juré devant Dieu et devant son cœur tout ému qu'elle lui fonderait un foyer ou qu'il n'en aurait jamais. Décidément les chances n'étaient pas égales, d'un côté un foyer bien à soi où l'on vivrait en reine et de l'autre un foyer d'emprunt sous l'œil bienveillant d'une belle-mère. Quelle jeune fille hésiterait un instant ?

Discrètement et sans signer ses lettres, madame Guilbert avait fait des confidences à madame Roux, qui savait lire entre les lignes et qui n'avait pas besoin de signatures. Echange rapide de lettres et puis, en coup de vent on brusqua les choses. Alberte reçut des lettres assez sèches et assez précises qui lui permettaient de voir à nu le rôle de madame Guilbert. De son côté elle se décida à mener les choses assez rondement. A la fin du printemps, Monsieur Olivier Saint-Pierre faisait sa demande dans toutes les formes canoniques. Un roulement de tonnerre, présage de la tempête pour les Roux, si seulement ils avaient pu comprendre. Réponse évasive au prétendant, réponse plutôt verte à la jeune institutrice sans expérience et exaspérée. L'intérêt personnel avait aussi son poids dans ces réponses ; ne perdait-on pas tout espoir d'aucun retour pour tous les sacrifices passés ? C'était un argument opposé par les parents aux demandes des jeunes.

L'Ouest réclamait ses coudées franches, la se-



maine suivante le curé de B. notifiait les Roux qu'Alberte s'était mariée civilement, qu'Olivier l'avait conduite chez sa mère, qu'il était venu l'avertir et était retourné sur sa ferme à lui.

La foudre! Conseil de famille. Le lendemain le père Roux partait pour B. Il fut d'une bonté extrême, mais sans faiblesse; sa fille avait manqué, il fallait une amende honorable, le curé ne demandait pas mieux. Le dimanche suivant à l'église, les deux coupables, bien en avant, se virent à l'épreuve.

Le premier navire avait son pilote, son premier coup de barre n'était pas heureux, mais les petits Roux avaient un beau-frère, Olivier.

ÉLECTIONS

Monsieur Roux voyait grandir Grégoire et Hector, il pensait que le temps était venu de les intéresser à la politique. Il ne voulait pas laisser au hasard une formation qu'il jugeait souveraine pour un homme. La politique pour lui était la chose la plus importante, elle faisait prendre une part active et raisonnée dans la direction des affaires d'un pays. Dans le Québec monsieur Roux avait été un conservateur convaincu, il comptait bien que ses fils le suivraient comme il avait suivi son père; changer était une apostasie. Les partis vivent de préjugés, le principe fondamental qui leur donne naissance n'est jamais énoncé, il n'en gouverne pas moins efficacement. Si les hommes avaient assez de jugement pour décider par eux-mêmes les questions du jour, il n'y aurait pas de parti. Mais le parti suppose une plèbe ignorante qui suit béatement les vaticinations de certains chefs de file. On affuble ce héros de toutes les distinctions, de toutes les vertus, on le place sur un piédestal élevé et là on l'admire, on le vénère. Le parti dispense un homme de la réflexion, il suit. Cette admiration des chefs confine au culte, en sa présence on sent un frisson envahir l'être tout entier, c'est une représentation

de tout ce qui est noble, une personnification de la sagesse et de toutes les vertus imaginables, on admire, on est fasciné. Il n'y a pas de meilleur moyen d'abâtardir une race que de lui infuser l'esprit de parti.

L'antre où mijotait la ferveur politique de ce temps-là était un magasin vide près de l'hôtel Arial. Les élections étaient proches, le gouvernement était tombé , tué par la crise, il n'avait pas d'argent et n'avait pas pu emprunter. Greenway faisait sa campagne avec promesses... etc. comme aujourd'hui... il y avait cependant une différence, il tiendrait ses promesses. Les conservateurs qui jusque-là avaient régné en maîtres sur les destinées françaises au Manitoba préparaient la résistance, résistance de ceux que déjà la déroute a acculés au pied du mur. Le comble du malheur... ils n'avaient pour les guider aucun homme de valeur. C'étaient de bons moutons de Panurge, bien disposés si vous voulez, mais pas un n'était capable de sauter un obstacle et d'entraîner les autres. Le don de la parole et la culture de l'esprit sont essentiels pour les chefs en temps de crise. Quelques-uns avaient la culture voulue mais ils ne pouvaient pas parler en public, les autres pouvaient parler mais ils n'avaient pas de culture. Ils s'étaient réunis à huis clos pour préparer la campagne qu'ils inauguraient ce soir-là par une assemblée contradictoire. Tout un parti contre un homme de Québec,



un libéral, un jeune avocat tout frais de Laval où il avait remporté les plus grands succès. Il avait l'audace de se présenter contre le plus paisible de tous les moutons du parti, le bon M. Marion, qui n'avait jamais voté de travers, qui n'avait jamais fait mal à qui que ce soit pas même aux adversaires. Il n'avait jamais fait de discours! et Dieu sait quel mal on peut faire par ses discours. Le parti tout entier donnait comme un seul homme pour défendre ce candidat idéal. C'était certainement pour M. Emile Roux choisir une occasion excellente pour initier ses enfants aux secrets de la politique et aux sincérités conservatrices. Ils luttaient pour la cause catholique et française, ils n'avaient pas le moindre scandale à expliquer ou à cacher et les libéraux s'annonçaient comme les adversaires des écoles et les démolisseurs de l'avenir.

Ce jeune homme de Québec avait les allures d'un prince, il en avait la dignité, la politesse, la parole facile et harmonieuse et surtout il avait une belle tête blonde bien remplie d'idées. C'était un prince sans royaume et sans trésors, mais la richesse ne comptait pour rien dans ce temps-là. Il était venu chercher dans l'ouest ce que l'on ne trouvait pas souvent à Québec sans fortune ou sans protection... il était venu chercher le succès. Sa première visite avait été pour Monseigneur, et Monseigneur qui s'y connaissait en hommes lui avait dit dès les débuts: « Jeune homme, nous avons besoin de vous;

« il nous faut un porte-parole pour revendiquer nos « droits; il nous faut quelqu'un pour nous défendre « avec honneur, avec intelligence et avec cœur; il « nous faut un chef pour le petit peuple de la rivière « Rouge. Vous serez ce chef, vous avez l'éloquence, « la belle formation qu'il faut, vous avez l'ambition « d'un jeune et tout l'idéal d'un vrai chrétien, vous « seul pouvez faire face à la situation. » — « Mais Monseigneur, avait répondu le nouveau venu, « je suis libéral, ici tous sont conservateurs ». — « Ta, Ta! Ta!, répondit Monseigneur. Il n'y aura pas de parti, c'est moi le chef, je ne veux pas d'autre parti que celui de la religion et de la langue ». Pour obéir à son évêque le jeune homme se présentait au cœur même de ce petit royaume. Il faudrait voir si l'évêque avait raison et si son choix ferait passer à un libéral ce comté conservateur.

Emile Roux connaissait le choix de l'évêque, mais il espérait bien que les chefs du parti donneraient au nouveau venu une telle râclée qu'ils ébraleraient ses convictions et qu'ils l'amèneraient sûrement à de meilleurs sentiments au point de vue politique. Pensez donc! Avoir tant de talent et d'esprit et être libéral! Il devait avoir de l'étoffe du pays puisque Monseigneur l'avait choisi.

Nous n'avons pas encore nommé ce prodige qui avait envahi le Manitoba et pour cause; c'est que nous avons pour lui beaucoup d'estime et de vénération et que plus tard nous aurons à dire de lui

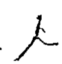


des choses pénibles. La justice et la vérité nous en feront un devoir impérieux; taire son nom sera une marque d'affection et un acte de charité chrétienne. Nous l'appellerons le « Grand Jacques »; car il était, il est encore grand et vénérable.

La salle contenait un auditoire que l'on n'aurait pas bien jugé dans le Québec. Ils n'étaient pas ces fermiers des vieilles paroisses de l'est avec leurs préjugés, leur esprit de parti et leurs clans, ils n'étaient pas non plus ces citadins des grands centres que l'on organise si vite à la veille d'une élection. Lentement, mais bien sûrement, un séjour aux États-Unis et surtout l'influence souveraine d'un clergé bien dirigé avaient fait évoluer ces âmes et en avaient fait un petit peuple à part. De même que dans certaine grande église de Montréal les jeunes élèves sont souvent les meilleurs juges de la vraie éloquence, de même ces hommes debout devant l'estrade jugeaient infailliblement et d'instinct ceux qui leur adressaient la parole. Les grands tribuns qui avaient remporté des succès considérables dans le Québec n'auraient eu aucune chance à Saint-Boniface; l'esprit n'était pas le même. Il fallait de la dignité, du style, de l'éloquence pour enlever cet auditoire; le comique, la hâblerie ou les injures aux adversaires les auraient sûrement tournés de l'autre côté. Ces braves gens avaient plus d'esprit que les chefs conservateurs, qui semblaient ne rien voir et ne rien comprendre.

M. Marion dut ce soir-là s'exécuter et dire quelques mots. Il le fit avec toute l'élégance d'un enfant qui récite une leçon sans une inflexion et sans un mouvement, pendant une concertation publique. M. Marion était secondaire, personne n'y fit attention. Puis ce fut le Grand Jacques. Il se leva avec assurance, sans hauteur et sans prétention apparente ; il commença son discours comme s'il eût connu ces gens depuis son enfance. Il expliqua comment il se faisait qu'il leur demandait de l'élire dans Provencher. Puis ce fut un discours superbe sur la foi et la langue qu'il avait l'ambition de défendre. Il voulait répondre à l'appel de l'évêque et se faire le digne représentant de la religion et de la race dans les luttes qui s'annonçaient violentes et prochaines. Il était prêt à tout sacrifier pour cette grande cause... etc., etc. Les applaudissements allaient crescendo, si bien qu'à la fin c'était un vrai délire. Enfin! on entendait un homme, on sentait vibrer en lui toutes les cordes des émotions humaines, la conviction débordait dans toutes ces phrases solides, le magnétisme de cet être si beau et si sincère galvanisait ces auditeurs et leur révélait qu'ils avaient désormais un chef et un maître.

Quand M. Larivière prit la parole il était déjà battu. Il n'avait plus l'assurance des anciennes campagnes, alors qu'il n'avait personne à pourfendre. Sa diction un peu vulgaire et sa corpulence de mastodonte faisaient sourire ceux qui venaient





d'entendre l'élégance en personne pendant le discours précédent. Inutile de rappeler les idées, nous les entendons chaque fois qu'il y a une élection: l'ambition, un inconnu, et surtout un jeune sans expérience qui n'avait pas encore fait ses preuves... Eh! mon Dieu! Quelles preuves, quelle expérience de son côté! Tous savaient fort bien que n'importe quel enfant aurait pu prendre sa place dans les luttes du passé. Et, puis, argument suprême... un libéral! — Si Monseigneur n'y voyait pas de mal, les électeurs de Provencher auraient mauvaise grâce d'y trouver à redire. L'orateur eut quelques applaudissements, surtout vers la fin, ils télescopaient ceux qui appelaient la réplique. C'est qu'on attendait une réplique bien au point, bien fine, la réplique toute pétillante d'esprit qui agace les nerfs d'un adversaire.

La réplique ne se fit pas attendre, c'était la rapière élégante d'un maître d'armes qui donne une leçon à son élève, elle brille, elle tourne, elle plonge, elle touche délicatement, elle désarme, elle abat son homme avec tout l'art que seuls les vrais joueurs possèdent. Il y eut surtout vers la fin une allusion discrète à certain fauteuil fait sur mesure et disparu du ministère alors que le gouvernement venait de tomber. C'était une botte à l'endroit le plus sensible. M. Larivière était en fureur. Or pour l'auditeur de Saint-Boniface, le prendre sur ce ton c'était s'avouer coupable. Répondre avec colère,

comme M. Larivière osa le faire, était se rendre ridicule et ruiner sa cause. Aussi dans cette dernière réplique l'orateur ne sut-il provoquer que des éclats de rire homérique. La rapière du Grand Jacques avait fait éclater une bulle de savon.

Au retour M. Emile Roux n'était pas très sûr de la valeur de la démonstration donnée à ses enfants. Ils avaient applaudi l'adversaire, ils avaient crié, brandi leurs chapeaux et ils avaient joui de la déconfiture du grand porphète conservateur avec cette cruauté particulière aux enfants. Aussi ils ne cachaient pas leurs sentiments à leur père qui leur demandait leur opinion. Dans tout Saint-Boniface il n'y avait qu'un homme, c'était le « Grand Jacques ». Ce fut aussi le verdict des électeurs. M. Roux admettait, bien à regret, que décidément Monseigneur avait fait un choix judicieux. Un libéral! Comment pouvait-on!!!

Après cette brillante victoire le Grand Jacques entrait au ministère.

LOIS NÉFASTES

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque au Manitoba deux factions (le Québec et l'Ontario), étaient aux prises dans un corps à corps mortel. C'était à qui prendrait possession de l'Ouest pour en faire quelque chose à son image et à sa ressemblance. Un peu comme pendant la grande guerre, une course folle vers l'Ouest pour tenir les ports importants, ...seulement Québec ne courait guère, un peu comme le lièvre de LaFontaine. Mgr Taché avait vu juste, il avait été le premier à saisir la situation comme il avait été le premier à l'apostolat. Ses appels se butèrent à une surdité bien calculée. Mais les gens du parti opposé étaient écoutés et bien compris dans l'Ontario. On ne peut s'empêcher d'admirer cette province qui ne recule jamais devant les sacrifices les plus pénibles et les saignées en chairs vives pour transplanter dans l'Ouest son idéal religieux et sa langue.

Les hommes les plus habiles de cette province que nous traitons de fanatiques dirigent la campagne avec une clairvoyance digne d'une meilleure cause. Ils ne pouvaient supprimer l'élément français et catholique au Manitoba, ils lui porteraient un coup mortel en frappant les écoles séparées pour

en chasser Dieu et le français. Sûrement les gens du Québec qui rêvent d'une église et d'un couvent comme centre autour duquel se groupent leurs foyers, perdraient toute envie de venir chercher fortune en ces parages. C'était, selon ces gens, enrayer tout mouvement vers l'Ouest chez les Canadiens français et en même temps frapper au cœur l'influence religieuse et française. Les Ontariens ont le don d'aimer leur province sans pour cela négliger le reste du pays. Ils semblent bien à première vue croire que le Canada tout entier réside dans l'Ontario, mais en réalité ils agissent tout autrement. Ils veulent que, comme une tache d'huile, l'Ontario finisse par couvrir toute la carte du pays. Ils ne bâtissent pas en hauteur!

Il y avait au Manitoba une vraie levée de boucliers contre les écoles séparées, on faisait un peu partout de grandes assemblées pour fouetter le fanatisme et pour exercer une pression sur le gouvernement. Les catholiques de leur côté n'étaient pas inactifs, ils avaient aussi leurs assemblées, ils tâchaient même de se faire entendre de leurs adversaires. Le P. Drummond entre autre, qui était réellement un orateur habile et un homme d'un grand savoir parcourait la province pour donner aux Anglais des conférences superbes. On l'écoutait ordinairement, mais à certains endroits comme à Portage-la-Prairie ou à Brandon il avait failli payer de sa vie cette suprême audace. Les orangistes



étaient chauffés à blanc, ils ne voulaient pour l'Ouest qu'une religion et qu'une langue, les leurs bien entendu. C'était toute la kyrielle des épouvantails inventés depuis la réforme, épouvantails qui avaient le don d'exaspérer leurs nerfs et de les pousser à tous les excès.

Ah! si les défenseurs de la bonne cause avaient aussi le don de susciter des dévouements pour les grandes réalités de la foi et de la race, s'ils pouvaient, comme les gens de l'Ontario, faire en un clin-d'œil une unité compacte de tous les membres d'une même croyance et d'une même langue, (fas est et ab hoste doceri), les luttes seraient moins longues et les victoires plus certaines.

Il semble bien que Greenway n'avait aucune intention de se rérober aux exigences des orangistes, mais il n'était pas fâché de toute cette violence qui lui donnerait l'air de céder à l'opinion et de se rendre aux exigences de la majorité. Tant que pour lui la question se discutait dans les réunions des ministres il n'avait pas de publicité et le Grand Jacques n'avait pas la liberté de prendre parti.

Soudain le ministre catholique fait claquer les portes du ministère; il sortait avec fracas et Greenway proposait à la chambre sa loi inique. Enthousiasme des orangistes!... consternation des catholiques! Ce n'était pas sans un frisson d'orgueil que les catholiques entendaient leur champion défendre leur cause. Son éloquence était merveilleuse, c'était

un torrent qui déborde et entraîne tout sur son passage, ses adversaires même ne pouvaient résister au plaisir d'applaudir cet homme superbe. Il semblait bien que Greenway, qui n'avait pas un homme à opposer à ce champion, avait donné un mot d'ordre: « Nous lui répondrons par le vote! »

Un moment cependant on crut que le Grand Jacques allait entamer les phalanges des adversaires et y creuser des vides sérieux. Visions d'espoir trop tôt déçues! A telle assemblée publique tenue dans la salle du collège, des orateurs assez ternes répétaient au grand public les discours du champion de notre cause... quand soudain un grand émoi saisit la foule... un fantôme apparaît. C'était Martin que l'on regardait comme un renégat. Il avait autrefois eu des démêlés à propos d'élection. On se rappelait que six orangistes avaient attaqué le presbytère de Saint-Jean-Baptiste pour voler la boîte des scrutins et égorger M. Turenne, l'officier rapporteur. Taillefer et M. Filion, (le curé), étaient là pour le protéger. Dès les débuts une balle avait abattu Taillefer et seul M. Filion avait fait face à ces sicaires. Il en avait assommé quatre, les deux autres avaient pris la fuite. Le public dans la salle du Collège accusait Martin de cet attentat. Et maintenant au milieu de cette douloureuse crise ils le voyaient surgir, tel Ganelon dans le palais du grand empereur. Un silence atroce plane sur cette foule courroucée, l'orateur s'émeut, balbutie, se tait.

Martin était monté sur le théâtre. Son discours ne fut pas long. « Messieurs... jusqu'ici j'ai lutté contre « vous mais quand on s'attaque à la race, à Dieu, « il est temps de faire son choix... l'éloquence su-« blime de votre chef au parlement m'a converti... « j'ai appris votre réunion et avant d'aller au parle-« ment ce soir j'ai tenu à venir vous demander par-« don pour mon passé et à vous assurer que dès ce « soir je me range du côté de vos défenseurs!... » Acclamations!... Il était député.

Si le Grand Jacques avait réussi à convertir un homme de ce calibre, que ne pouvait-on pas espérer! On oubliait, hélas, que tout catholique dévoyé ne cesse pas d'être catholique alors même qu'il est dévoyé Il n'est pas aussi facile de convertir celui qui n'est pas baptisé ou même celui qui fut baptisé mais qui a sucé le fanatisme avec le lait maternel. Les discours merveilleux du défenseur catholique et de ses frères d'armes ne furent qu'une belle charge comme à Reichshoffen.

Alors comme aujourd'hui on croyait un peu qu'il y avait des juges à Berlin. La cour allait casser ces lois iniques, s'il le fallait, on en appellerait jusqu'au Conseil Privé Le Conseil Privé, cet antre de la justice sans fard et sans compromission! Le Conseil Privé ne permettrait pas qu'on déchire ainsi les traités! Chiffons de papier! Comme il en a laissé déchirer dans son arrière-boutique le Conseil Privé, et après les avoir laissé déshonorer il les abandonne

sans se soucier de ces accusateurs sévères mais impuissants.

Tous les jeunes d'alors, devant les déclamations des chefs, croyaient bien sincèrement que tout reprendrait sa place en un tour de main. On suivait, avec admiration et confiance, le grand débat devant les tribunaux. Mgr Taché avait choisi pour nous défendre un Anglais éminent, M. Ewart. Ils ne comprenaient pas comme ils le comprennent aujourd'hui quel courage il fallait à cet Anglais pour nous défendre. Toute sa carrière était en jeu. On l'aimait, on chantait alors ses louanges, mais aujourd'hui c'est avec vénération qu'on prononce son nom. Il a souffert avec nous et pour nous.

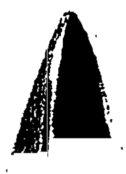
Pendant qu'il plaidait notre cause devant le Conseil Privé, le fanatisme réussit à lui créer des embarras financiers. Monseigneur Taché veillait. Le Collège, le Couvent, l'Evêché et tous ceux qui en avaient les moyens s'unirent pour le protéger. Les jeunes Roux eurent des preuves bien tangibles des excès du fanatisme. Pendant les vacances ils accompagnèrent le Frère Lefèbre, comme en un pèlerinage, à la belle résidence de ce champion des écoles. Il s'agissait de remettre en place les beaux marbres arrachés du foyer au salon. C'était ignoble! Même après son départ! Le grand avocat avait dû changer de province pour avoir défendu les catholiques. Le collège avait acheté sa belle résidence sur la rue Broadway. Plus tard les sœurs en firent l'acquisi-



tion pour y fonder une maternité, mais les voisins ne voulaient pas une œuvre de ce genre dans un quartier aussi recherché. Elles consentirent à vendre et à aller fonder plus loin.

Ces persécutions bien réelles ne sont pas pour les contemporains comme celles dont on nous parle dans l'histoire de l'Église. Les victimes des temps reculés avaient apparence de héros, de surhommes. C'est qu'on oublie qu'ils étaient faits de chair et d'os comme nous. On oublie que les héros souffrent comme le commun des mortels et que les sacrifices qu'ils s'imposent leur infligent des douleurs bien cruelles. Frappés, bafoués, les catholiques de l'Ouest ne se sont jamais considérés comme des héros et leurs compatriotes de l'est ne les ont jamais, que je sache, considérés comme tels. C'était plutôt autrefois avec un petit air protecteur qu'on les recevait dans l'est ces cousins de l'Ouest qui n'avaient pas réussi. Tous, certes, n'avaient pas ces vues mesquines, surtout le jour de la Saint-Jean-Baptiste, mais elles étaient assez accusées pour blesser profondément les Manitobains qui faisaient un séjour de quelques années dans l'est. En mil neuf cent quatre il y eut tel théâtre de collège où l'on permit à un jeune polisson d'insulter l'Ouest devant un auditoire béat. Un vieux défenseur de la citadelle de Saint-Boniface était présent. L'insulter, lui, n'était rien, mais insulter l'Ouest était autre chose, surtout sur un théâtre de collège.

L'ère de persécution créait chez les jeunes, les Roux en particulier, un esprit belliqueux qui n'était pas sans avoir ses désavantages. Dans la lutte les nerfs se tendent, les corps durcissent, les âmes se trempent. On serre les rangs et si l'on reçoit des coups, on compte bien en porter quelques-uns. Résister est bien, tenir une position est superbe, mais encore faut-il ne pas repousser l'injustice par une autre aussi flagrante. La chose n'est pas toujours facile dans l'ardeur de la lutte. Si quelqu'un faiblit au front, on a pour lui parfois des duretés que l'ardeur du combat explique peut-être sans toujours pour cela les justifier. On fusille assez sommairement au front alors qu'à l'arrière on a certaines compassions pour les embusqués et certaines tolérances pour de vraies couardises. C'est un peu l'esprit du front qui prenait possession de la jeune génération, nous aurons plus tard occasion de la voir à l'œuvre.



UN CONGRÈS

Comme évêque, Mgr Taché avait donné des ordres, il avait fait annoncer dans toutes les églises du Manitoba que tous ceux qui paieraient leurs taxes devaient le faire en protestant contre les lois spoliatrices. Une formule avait été distribuée partout, elle devait assurer le retour des taxes des catholiques aux écoles séparées dès que justice aurait été rendue à la minorité. Après la victoire, le gouvernement se verrait forcé de restituer aux commissions scolaires des écoles séparées toutes les taxes de ceux qui se serviraient de cette formule de protêt. La mesure était bonne, mais elle supposait une victoire à brève échéance. Autrement elle ne constituait qu'un geste très digne si vous voulez, mais un geste très inoffensif.

Après le clergé, le bras séculier. Ceux qui se croyaient les chefs civils du petit peuple de la Rivière Rouge, ayant trouvé quelque chose, convoquent un congrès. Chaque paroisse devait envoyer un délégué au Congrès des Ecoles qui devait se tenir à Saint-Boniface. Aujourd'hui, depuis la guerre, on a coutume de parler de directives. Directives, terme de guerre employé en temps de paix, terme qui cache bien des inanités et bien des inepties,

terme qui fait pâmer d'aise les petits freluquets, secrétaires incompétents, parce qu'il leur donne l'impression d'une importance souveraine. On ne connaissait pas alors ce terme savant, mais l'idée était bien contenue dans le mot congrès comme le poussin dans l'œuf. Dans un congrès les gens sont supposés se concerter, discuter de la situation, entendre les suggestions, les analyser et les écouter pour le moins. Puis on vote des résolutions , on s'entend sur la conduite à tenir, c'est l'éclosion des œufs et la naissance des directives. La comparaison ne vaut guère pour le congrès en question, il n'était pas ovipare, mais vivipare, il ne devait accoucher que d'une directive unique. Décidément la fécondité n'était pas son fait. Nous n'avons pas encore perdu la manie des vaines démonstrations, des spectacles qui étalent au grand jour l'abîme des impuissances de ceux qui devraient diriger et qui ne savent que faire. *Caecus iter monstrare vult.* C'était bien le cas du congrès fantôme de Saint-Boniface.

Monseigneur y était-il pour quelque chose ? Mystère! En tout cas il ne se tint pas dans la salle du collège, l'endroit tout désigné et le seul convenable si Monseigneur l'inspirait. De plus on n'y laissa pas paraître le grand défenseur de la cause catholique, le Grand Jacques, les juges canadiens-français n'étaient pas sur l'estrade. Respect de la magistrature ? Discrétion ? Peut-être. On se réunit dans l'hôtel de ville. En réalité dans la salle des



appareils à incendie, l'estrade adossée aux loges des chevaux. On avait tout sorti comme pour les grands nettoyages, la pompe de M. Arthur Lévêque était près du puits central, les échelles et les dévidoirs à l'ombre de l'édifice, les chevaux, Dieu sait où, peut-être dans leur stalles derrière l'estrade — ils n'y comprendraient rien quand même. C'était au tour de la haute classe de parader, chacun son tour. Inutile de dire que tous avaient bien astiqué leur masque de parade, saupoudré pour l'occasion du lugubre éclat des enterrements.

C'est là que pour la première fois les Roux virent le sénateur Girard dans toute la dignité et la pompe de son attitude de parade. Il présidait le congrès. Le malheur voulait que Greenway n'eût pas été convoqué. Un regard du sénateur l'eut foudroyé sur son chemin de Damas. Y aurait-il eu une voix pour guider le néophyte ? La voix était tellement muette que même aujourd'hui on se demande si elle a jamais émis un son. M. Bernier, le seul à tenir une plume alerte et féconde, était tenu à l'écart. C'était lui cependant qui menait toute la campagne dans le Manitoba, le journal de ce temps-là. Si encore on lui avait fait composer quelques discours, si on avait pris la peine de les apprendre par cœur et de les bien donner comme autrefois au collège, le congrès aurait eu quelque sens. Il semblait y régner le même désarroi que l'on avait déploré jadis à tel incendie où il n'y avait pas de pompiers.

M. Bernier était secrétaire de la Commission scolaire, on lui fit lire un rapport. Dans ce congrès, ce rapport était une trouvaille, il faisait bien comprendre la compétence des commissaires. N'avaient-ils pas su en temps de crise, en rognant sur les justes salaires, sur les dépenses nécessaires, réussir à thésauriser quelque vingt mille piastres ? Une fortune pour ce temps-là, on destinait cette somme à l'érection d'une école normale. Grand succès, économie considérable, mais stupidité monumentale. On n'avait jamais songé à protéger cette somme contre la rapacité d'un gouvernement à cours d'argent, même devant la menace des lois scolaires. La chose était si facile pourtant. L'école normale ? mais il y avait son personnel, M. Cloutier, M. G. Dugas, les sœurs; on aurait pu leur payer un salaire un peu chrétien et le tour était joué. Et dire qu'on avait eu plus d'une année pour prévoir! Personne n'y avait songé. *Eventus stultorum magister*! S'imaginer qu'un gouvernement, surtout celui de Greenway, lâcherait sa proie après l'avoir dévorée était d'un enfantillage sublime. *Bis pueri senes.*

M. Larivière croyait que le rapport n'était pas suffisamment clair; il fit un petit discours pour bien faire comprendre quels sacrifices la Commission scolaire s'était imposés, (aux dépens des institutrices bien entendu), pour accumuler cette réserve. C'est surtout cette somme qu'il fallait protéger par un bon protêt bien en règle avant de la confier à



la douce sollicitude du gouvernement Greenway Pensez-y bien, c'était un peu la santé, j'allais dire le sang des instituteurs mal payés. Une charité à rebours, quoi!

Quelqu'un fit quelques remarques insignifiantes sur l'estrade, on sembla un instant se consulter et M. Larivière y alla d'un autre discours. Le congrès avait décidé de donner selon l'expression de rigueur aujourd'hui, une directive à toutes les paroisses et à tous les catholiques de la Rivière Rouge. La lutte s'engageait, on avait jusqu'ici attendu les événements, mais maintenant le temps de l'action était venu, il fallait l'union la plus complète, la coordination rationnelle de toutes les forces pendant cette lutte de géants... etc., etc. Tous auraient leur part à faire... elle se réduisait à signer un protêt et à le faire accompagner de la solde des taxes. On n'avait pas de copie de ce protet, mais les curés en avaient parlé au long et au large le dimanche précédent et ils en avaient fait une copieuse distribution à qui de droit Était-il besoin de faire venir les gens de si loin pour leur répéter ce que leur curé leur avait expliqué si clairement, était-il vraiment charitable de leur imposer des dépenses sérieuses pour des redites de ce genre ? C'était réellement cruel, on allait bâcler le congrès en trois quarts d'heure sans M. Hacault. Il se tenait debout sur les confins de la foule près de la porte; lorsqu'il constata les derniers râles de l'agonie du congrès il voulut parler. C'était

lancer une bombe sur l'estrade. On osait penser pendant ce congrès, et ce qui était plus fort, ce qui dépassait la limite, on voulait penser tout haut. Une révolte quoi!

« Messieurs, je suis délégué de la paroisse de Bruxelles et je désirerais dire un mot. » Pouvait-on refuser ? On ne l'osa pas, mais on permit avec tant de mauvaise grâce qu'on pouvait s'attendre à tout. — « Messieurs, vous nous avez convoqués pour un congrès, nous avons fait des dépenses considérables pour nous rendre ici et je voudrais bien savoir quel rapport je dois faire à ceux qui m'ont délégué ». — « Vous venez d'entendre les directions données, qu'avez-vous besoin de plus? » vociféra M. Larivière. — « C'est vrai, mais notre curé nous avait déjà tout expliqué cela dimanche dernier, il me semble qu'il ne fallait pas nous faire tant dépenser pour vous contenter de nous répéter son prône ». — « Vous qui faites la tête forte, avez-vous mieux à proposer au congrès ? » Sur l'estrade on ignorait le nom du délégué, mais sa belle prononciation, son articulation impeccable l'avaient trahi comme européen. Un homme dangereux pour les gens de la classe, un raisonneur qui ne se contentait pas de la sentence fatidique: « Faites signer les protêts, que voulez-vous de plus ? » — « La grève des taxes! » reprit M. Hacault. *Pandemonium* sur l'estrade, tous parlent à la fois... « révolutionnaire... européen... étranger... anarchiste... » etc., etc. Ce

M. Hacault avait été journaliste en Belgique, il avait pris part à bien des luttes et il clamait sans broncher: « la grève des taxes et nous culbutons Greenway en un tour de main! » Le gouvernement précédent était tombé parce qu'il n'avait pas pu emprunter, la crise permettait de croire que Greenway n'aurait pas pu emprunter à son tour pendant une grève de taxe. Devant l'indignation des gens sur l'estrade M. Hacault se retira. Seul il avait proposé quelque chose de nouveau. Ce n'était pas si mal. De plus malgré les insultes il s'était montré civil et courtois.

Il serait réellement cruel de reprocher au petit peuple de la Rivière-Rouge le manque de chefs laïques; le peuple n'a pas coutume de créer des chefs. Il y avait bien le collège, mais il était dans son enfance et les jeunes n'étaient pas prêts à prendre la barre de ce navire à la dérive pendant la tempête. L'eussent-ils été qu'il leur aurait fallu, comme le Grand Jacques, compter avec ceux qui étaient au sommet et qui refusaient de faire place au seul qui avait les qualités voulues pour être un vrai chef. Taire ces faits serait manquer à la tâche que nous nous sommes assignée, ce manque de chef pendant la grande crise à cette époque a eu des conséquences considérables sur la formation des jeunes de ce temps-là. Nous comprendrons facilement le sentiment d'impuissance inspiré à toute cette géné-

ration, ainsi que cette quasi-conscience de l'inutilité des efforts personnels.

De retour à la maison les Roux discutaient du congrès. Un mot nouveau. C'était cela un congrès! Mais on n'avait rien dit, rien proposé, rien discuté, rien décidé, rien organisé; on pouvait tout comme auparavant vivre sa petite vie bien paisible sans renier le congrès. Pardon, il fallait, une fois l'an, signer un protêt. Quelque chose comme les Pâques. En payant ses taxes humblement. C'était cela un congrès ? Pas un discours convenable. Un décret, celui que Monseigneur avait fait promulguer... Etait-il bien nécessaire de faire un congrès pour ne rien ajouter ? A la citadelle on avait un peu l'esprit batailleur, on n'avait jamais songé à un protêt devant les traîneaux anglais qui faisaient incursion sur la côte française. C'était une action spontanée et bien directe. On n'avait que faire d'un congrès dans ces moments suprêmes, la réaction était toute naturelle et très humaine.



LES ALLIÉS

Mgr Taché était le seul chef réel de la population française et catholique du Manitoba, il ne comptait pas sur un secours local pour s'assurer la victoire, une victoire décisive et rapide. Lutter sur place c'était une affaire de longue main qui dépendait surtout du nombre; or le nombre était contre lui et il n'y avait pas d'espoir prochain de voir un revirement subit se produire tant que l'Est ne consentirait pas à diriger vers l'Ouest ceux qui partaient pour les États-Unis. Il lui fallait donc négocier des alliances.

Issu d'une des plus belles familles du Québec, il avait des relations qui lui donnaient du prestige et de l'influence; il avait par ailleurs toutes les qualités des grands diplomates: esprit pénétrant, clairvoyance, connaissance extraordinaire des hommes, parole douce et insinuante, délicatesse exquise, fermeté suprême, il avait tout ce qu'il fallait pour bien plaider une cause et gagner tout le monde. Il ne doutait pas de la victoire finale mais il en voulait une à brève échéance; aussi ses voyages dans l'Est étaient-ils uniquement employés à s'assurer des alliés dans sa lutte pour la langue et pour la foi.

Il y avait un avantage important en sa faveur:

c'était un gouvernement libéral qui avait passé les lois spoliatrices du Manitoba; à Ottawa les conservateurs étaient au pouvoir. Tupper aurait moins de répugnance à tout casser que s'il se fût agi de renier la politique de ses propes partisans. Il est très commode, en temps d'élection, de vanter l'esprit chevaleresque d'un homme, ça donne du panache; mais en réalité il est bon de compter sur autre chose... l'intérêt immédiat d'un parti. Dans les négociations on donne cet argument suprême dans les préambules, sous forme de réponse à des objections possibles, on en fait bien voir tous les aspects comme une pierre précieuse que l'on tourne au soleil pour bien admirer ses feux... défections temporaires possibles compensées par un concours important venu du Québec, espérance d'un gain permanent, support d'un clergé nombreux et puissant, gouvernement fondé sur l'union de tout un pays et non pas sur la dictature d'une province, etc., etc. Puis c'est l'appel aux grands principes. C'est qu'ils entrent comme un coin dans l'aubier lorsque la lourde masse des intérêts les pousse avec énergie. Les grands principes sont un peu comme une belle arrière-garde dans le grand défilé de l'armée des intérêts et des avantages immédiats qui décident les grandes orientations des chefs de partis.

Il semble bien que telle avait été la tactique du Grand Evêque dans les négociations d'alors. En



tout cas il avait réussi à convaincre Tupper et à lui faire affronter le fanatisme des orangistes de l'Ontario. Tupper ne croyait certainement pas sa tentative vaine; il comptait bien sur l'appui des représentants du Québec. Avait-il tort ? En principe, il avait le droit de croire que les Canadiens français n'hésiteraient pas un instant à soutenir leurs frères de l'Ouest surtout lorsque tout le clergé donnerait comme un seul homme, il avait le droit d'espérer des gains sérieux dans le Québec aux prochaines élections s'il rendait justice aux gens de l'Ouest. Il s'attendait bien à des défections temporaires de plusieurs des siens, ces pertes ne seraient pas définitives et seraient richement compensées par d'autres gains. Tous ces calculs Tupper ne les a jamais faits en public, mais ceux qui ont suivi avec quelque soin la marche des événements et les discours des conservateurs dans le temps ne peuvent avoir de doute que Tupper ait connu tous ces arguments, ces escadrons puissants dans la grande armée des raisons. Nous sommes bien prêts à concéder à qui voudra qu'il n'a considéré que l'arrière-garde, les grands principes, qu'il est mort en beauté sur la brèche de l'honneur et du devoir. Il n'y a pas de mal, mais c'est peu probable.

Tous ces grands arguments Mgr Taché les avait donnés aux siens du Manitoba pour soutenir leur courage et les conservateurs de Saint-Boniface les battaient sur la grosse caisse pour leur donner plus

d'éclat et pour les faire entrer un peu partout. On n'oubliait pas d'insister sur le bien immense qui en résulterait pour le parti si Tupper défendait les catholiques. C'était un peu nuire au chef et faire prendre peur aux libéraux du Québec. Tous ces arguments les jeunes de ce temps-là les ont entendus *ad nauseam*, ils y ont même cru pour un temps comme aux dogmes les mieux définis de la foi. Cette confiance donnait du courage et entretenait le feu sacré de l'espoir dans un succès très prochain.

Mais toutes ces espérances étaient-elles bien fondées ? N'étaient-elles qu'un vain espoir bien légitime sans doute, mais un simple espoir que la réalité tuerait de son premier souffle glacé comme ces gelées d'automne tuent en herbe les promesses d'épis dorés ? La première division à charger dans cette grande offensive devait être celle de l'épiscopat et de tout le clergé du Québec. Sans doute, il n'y a pas de cas où elle ait jamais quitté son camp au complet, cette division, pour faire face à un ennemi quelconque... c'est faute d'ennemis comme pour Rodrigue; mais cette fois il y avait des ennemis bien réels et surtout les vrais ennemis de cette division. Mais toujours elle ne chargeait pas, au grand scandale des faibles de l'Ouest, elle tardait tant à faire entendre cette note claironnante, prélude des belles charges. Ces évêques du Québec, disait-on un peu partout, ont la même foi que nous, ils sont les frères de notre Grand Evêque qui n'hé-



site pas, lui! Qu'attendent-ils donc? Le public ignorait bien des misères révélées plus tard par tel historien bien documenté que l'on n'a jamais réfuté. Ceux qu'il a fustigés ont parfois crié, comme les lâches et les menteurs, qu'il exagérait, qu'il avait un parti pris, mais ils n'ont jamais pu infirmer une seule de ses affirmations.



Mgr Taché pouvait compter sur le concours immédiat et sans réserve de Mgr Laflèche... et les autres? Oui, les autres! C'était autre chose. On n'oubliait pas dans le Québec les luttes de Mgr Laflèche contre le Cardinal Taschereau. Justifiées ou non, ces luttes n'auraient pas dû retarder l'union de tous les évêques et surtout l'esprit de parti n'aurait pas dû l'empêcher. Ils croyaient trop facilement, ces bons évêques, qu'un bout de lettre, même collective, suffisait à décharger leur conscience et à les libérer de tout blâme devant Dieu et devant les hommes. Une lettre écrite à l'eau de rose, surtout, ne suffisait pas dans les circonstances quand la plèbe et l'électeur ignorants n'y voyaient que du feu. Se contenter de cela était une honte et une trahison. Ils n'étaient certes pas mus, ou plutôt immobilisés, par le Saint-Esprit. Certains niais tiennent le Saint-Esprit responsable de toutes les bévues et de toutes les couardises. Les évêques avaient d'autres devoirs, il fallait dans la circonstance non seulement se concerter et s'unir, mais agir par la parole aussi bien que par la plume, négocier en commun, forcer

les représentants du Québec à faire leur devoir, il fallait surtout tellement bien expliquer au public cette question vitale que nul traître à la cause n'aurait jamais osé plus tard briguer les suffrages dans le Québec. A part Mgr Laflèche et quelques autres peu nombreux on ne fit à peu près rien. On était un peu comme le rat de LaFontaine dans un fromage, bien détaché des luttes mesquines ; surtout, pas d'embarras. De bons ermites bien pieux, tout pétris de la vanité propre aux enfants de chœur qui aiment un peu renifler l'encens les jours de fête et qui n'aiment pas à se tourner les sangs. Il y avait aussi une autre raison. En politique dans le Québec on est pas mal idolâtre. On choisit une idole bien sonore et bien vivante pour l'adorer béatement. Il faut approuver ses moindres gestes, se soumettre à toutes ses décisions et croire dur comme roche que ces grands hommes d'un jour sont la gloire de la race et de la religion même lorsqu'ils ne font pas de pâques. C'est un culte fait d'amour, de respect et de vénération, — avec un tantinet d'amour-propre, — nous sommes de la même race. Malheur à qui touche à ces idoles, surtout, oui surtout lorsqu'il s'agit de défendre une grande cause comme celle de la langue et de la foi. Cette manie néfaste fut fustigée par Léon XIII, il donnait un soufflet retentissant à certains évêques du temps... ils reçurent avec quelque indignation cette correction du Père Commun.

Le Cardinal Taschereau, qui avait un orgueil peu ordinaire, aurait tout voulu mener à sa guise, mais sa droiture, son jugement et parfois sa doctrine n'étaient pas à la hauteur de la situation. Dieu abaissa son orgueil comme autrefois celui de tel babylonien, le genre de folie dont il l'affligea avait quelque chose de réellement humiliant, surtout pour un homme d'église. Monseigneur Laflèche qui était sorti vainqueur dans ses démêlés avec le Cardinal s'était aliéné les sympathies de certains évêques médiocres, Mgr Fabre avait ses bévues de l'université... On ne pouvait compter sur les évêques.

Pour comble de malheur, une nouvelle idole, comme un météore, montait dans le firmament politique du Québec. Un lionceau faisait ses dents, tous lui faisaient la cour comme tous, même aujourd'hui, de gré ou de force brûlent de l'encens à sa mémoire. Le malheur veut qu'on oublie systématiquement que pour son premier exploit il a déchiré le cœur de ses frères de l'Ouest pour savourer son premier sang. — Je me souviens! — Au parlement et dans toute sa province il clamait comme les héros antiques: « On ne donne pas assez à nos frères, le pouvoir s'il vous plaît, je ferai mieux! » Promesses d'élections, promesses d'ivrogne; blanc bonnet, bonnet blanc! Or le simple bon sens aurait dû rappeler aux sages que le mieux est l'ennemi du bien. On rendait aux catholiques tout ce qu'ils avaient perdu, que voulait-on de plus ? Et puis les

protestants eux-mêmes faisaient droit aux justes réclamations des catholiques, on ne les taxerait pas de fanatisme ou de partisannerie. Les protestants auraient eux-mêmes à expliquer leur conduite aux orangistes et peut-être à payer pour leur résistance aux injonctions du fanatisme. Les libéraux avaient tout à gagner et rien à perdre. Pour monter au pouvoir ils décidèrent de planter leur poignard dans le cœur de ceux qu'ils auraient dû respecter et défendre.

C'est un peu le résumé de toutes les alliances possibles, alliances mortes dans le royaume des possibles et qui n'ont jamais vécu sur la terre ferme du réel. Le vieux Tupper dans sa tombe a bien le droit de se dresser et de crier à ses compagnons au cimetière: « J'ai cru à la sincérité de vos convictions, à « la droiture de vos volontés, j'ai cru qu'en défen- « dant la cause du droit et de la justice je pouvais « compter sur l'appui enthousiaste et sans réserve « du clergé du Québec, j'ai cru que des catholiques « n'oseraient jamais frapper leurs frères qui défen- « daient leur langue et leur foi... je me suis trompé... « Vous m'avez trahi en faisant des simulacres d'ef- « forts ou en promettant plus sans donner rien qui « vaille. Vous avez tout mon mépris comme lâches « ou comme traîtres! »

Ce fut un peu le jugement de la génération angoissée du Manitoba. Les jeunes ne pouvaient penser sans scandale à la conduite pour le moins indolente

des évêques du Québec, ils chassaient ces idées comme des mauvaises pensées; ils voyaient avec douleur que les représentants du Québec les frappaient sans vergogne. Ils rougissaient quand ils rencontraient leurs adversaires de Winnipeg, ils avaient honte devant la question: « What about Quebec ? » Le temps de Champlain, de Frontenac était bien loin, on l'avait tué à Québec. Mort le temps où des hommes de cœur faisaient du Canada français la merveille qui faisait vibrer leurs pauvres cœurs endoloris au diapason de l'âme des ancêtres.

Ils comprenaient enfin, ces jeunes, qu'ils n'auraient jamais justice tant qu'ils ne seraient pas assez forts pour la prendre eux-mêmes. De tous les alliés, seul Tupper avait été fidèle au rendez-vous!

LE COLLÈGE

Dans sa lutte pour sa survivance et pour sa foi, les Collèges et les Séminaires sont une question de vie ou de mort pour une race. Mais ces Collèges, ces Séminaires n'atteignent leur but que si l'on y dirige les jeunes qui sont l'espérance de l'avenir, *spes gregis*. Nous avons vu la sollicitude du bon père Lory pour les tout petits dont il scrutait les âmes pour réunir au collège tous les sujets aptes à sa belle formation. Le même désir inspirait l'évêché et tout le clergé de cette époque, on étudiait le caractère et le talent de chaque enfant afin de faire entrer au collège ceux qui donnaient quelque espérance pour l'avenir. Les maîtres alors se chargeraient de l'évolution normale de toutes les facultés et de l'éclosion de tous les dévouements.

Chez les Roux, Grégoire fut le premier à entrer au collège. Il eut pour premier maître le père Anaclet Couture; c'était un éducateur habile et peut-être un peu exigeant; il ne se contentait pas de vains efforts. C'était un homme instruit et pieux qui trempait sûrement une volonté et qui cultivait avec habileté toutes les ressources de l'intelligence. Grégoire pour la première fois apprenait à lutter contre un caractère bouillant et à s'arc-bouter devant une

tâche pénible. Le commencement était heureux et il devait produire ses fruits pendant tout le reste du cours.

Puis ce fut le tour d'Hector. Son entrée coïncida avec un afflux de jeunes gens de langue anglaise qui venaient faire un stage de quelques années au cours classique. Les Ryan, les Dillon, les O'Connor, les Cunningham, les Tennant, les Martin etc. une douzaine, étaient réunis avec une vingtaine de petits Canadiens français dans la classe du P. Sinnett pour les éléments latins. Evidemment le Supérieur distrait de Montréal n'avait pas songé à l'importance d'un bon commencement et il imposait au bon Père la tâche bien impossible d'enseigner cette classe si importante dans deux langues à la fois, où il supprimait du coup le français pour les Canadiens français. C'était certes une absurdité de premier calibre déplorée par le recteur, le père Henri Hudon, ainsi que par le préfet des études, le père Louis Drummond. Pendant plus de deux mois ils durent se plier à ces exigences de Montréal, où le Supérieur ne semblait pas comprendre, ou n'avait cure des difficultés où Saint-Boniface se débattait. On obtint enfin de faire deux classes de ces élèves et ce fut le commencement d'un cours anglais, source de bien des déboires futurs. Les coucous qui pondent dans les nids des autres, ne peuvent résister à l'envie d'étouffer des frères d'adoption.

Il y avait à cette époque, au collège, un groupe

d'élèves assez remarquable, surtout dans les hautes classes: Mgr Béliveau, Mgr Jubinville, Gustave Jean, s.j., Jos. Trudel, Roger Goulet, Joseph Bernier, Gustave Dubuc, etc., etc. qui remportèrent de grands succès à l'université ou plus tard dans leur profession. Il y avait aussi des Pères de très grande valeur qui n'avaient pas seulement une science profonde, mais qui savaient bien la communiquer. Tels les PP. Lecompte, Drummond, Lachapelle, Bourque, Grenier et quelques autres. Il fallait de ces hommes éminents pour assurer le succès universitaire et pour inspirer le goût de l'étude et l'admiration des maîtres qui formaient les hommes de l'avenir. Les belles traditions implantées au Collège sous l'habile direction de Mgr Cherrier étaient encore bien vivaces, elles inspiraient aux élèves un esprit de famille qui n'est pas si évident aujourd'hui. Les anciens qui avaient été remplacés par les Jésuites virent avec peine ces anciennes coutumes s'anémier et disparaître avec les nouvelles recrues du corps enseignant, qui rêvaient de faire de Saint-Boniface une succursale du Collège Sainte-Marie de Montréal. L'adaptation n'était pas facile, elle n'a pas encore réussi.

Il faut admettre que les Collèges qui dépendent de supérieurs lointains, parfois à court de sujets, sont exposés à des hausses et à des baisses qui compromettent parfois l'avenir de toute une génération d'élèves. Un grand choix de sujets permet d'en

trouver de fort remarquables mais il expose à des changements subits et imprévus qui concentrent dans une même maison des maîtres inférieurs. Les Supérieurs de Montréal avaient réussi alors une de ces concentrations. Sur le nombre des maîtres de cette époque onze furent plus tard relevés de leurs vœux et plusieurs autres d'une vertu irréprochable étaient réellement nuls en classe. Les Supérieurs de Montréal, dira-t-on, ne devaient rien aux jeunes de l'Ouest ? Peut-être. Mais ayant accepté le don de son collège, ils devaient mieux à Mgr Taché, ils se devaient à eux-mêmes et à leur ordre de maintenir au front un personnel d'élite, ils le devaient à la race et à l'église. L'œuvre du Collège a toujours été bonne selon la moyenne générale des collèges mais dans les circonstances, pour créer de toute pièce la classe des chefs qu'il fallait dans l'Ouest, il ne fallait pas se contenter de bons résultats, il en fallait d'éminents.

Le talent n'a jamais manqué parmi les élèves à Saint-Boniface et grâce à la persécution religieuse un bel esprit régnait au Collège. Les vocations furent nombreuses, mais il n'est pas sorti un seul chef véritable; c'est qu'on ne s'est pas appliqué à en susciter et à en diriger l'éclosion comme il eût fallu le faire.

Il ne s'agit que de constater un fait, non de critiquer ce qui n'a pas été fait. Si nous omettions ce

point important, qui comprendrait la situation des Manitobains ?

Les jeunes Roux eurent assez de succès au collège. Grégoire fut régulièrement second en classe et à l'université; Hector, parfois second, fut ordinairement premier, surtout vers la fin. Bon an mal an, leurs études furent en définitive assez sérieuses, ils y apportaient de l'intérêt, de l'enthousiasme même. Le père Larue, qui enseignait le commerce, était la bonté même, il avait la confiance de tous les élèves. Sans jamais avoir été nommé père spirituel, (les supérieurs du temps ne songeaient pas à ces détails), il se voyait pratiquement chargé de la direction de toutes ces âmes. C'est que leur instinct l'avait nommé à une charge toujours vacante à l'époque. Son influence attirait peut-être au cours commercial certains élèves qui auraient dû opter pour le cours classique, il y avait surtout les autres confesseurs des élèves qui tous les jours de confessions faisaient à la chapelle des ascensions assez peu fructueuses... on ne le laissa pas s'éterniser à Saint-Boniface. Il est certain qu'il exerça sur toute une génération une influence très importante. C'est lui qui dirigea les Roux plus tard dans le choix de leur vocation.

Il est très important dans un collège de l'Ouest, alors que les maîtres viennent généralement de l'Est, de garder longtemps en fonction ceux qui ont de l'influence. Ils connaissent mieux le pays, son



histoire, ses mœurs, ses coutumes, ses dangers et ses avantages, ils guident beaucoup plus sûrement les jeunes qui leur sont confiés. Dans les relations avec l'université les supérieurs avaient compris cette nécessité. Aussi ont-ils constamment apprécié l'influence et le dévouement de Mgr Cherrier, c'est aussi pour la même raison qu'ils ont gardé si longtemps le P. Drummond à Saint-Boniface. De fait, si le P. Dugas n'avait jamais été recteur il y serait peut-être encore. C'est que le Pape un jour, par l'entremise du Délégué, s'était avisé de lui demander son opinion bien en règle. Le P. Dugas ouvrit cette correspondance à l'encontre des lois de l'Église, il communiqua la lettre du P. Drummond au Provincial et à Mgr Langevin. Elle ne plaisait guère, il semble, car elle motiva son départ. Le procédé était pour le moins étrange. Le P. Drummond, à qui on reprocha cette lettre, invoqua la nécessité de dire la vérité au Pape et l'inviolabilité de cette correspondance ecclésiastique. On n'insista pas, on était dans une situation assez fausse, mais on envoya le P. Drummond en exil. Ce fut une perte pour le collège et pour tout le Manitoba; on perdait son influence, son savoir et son habileté. Ce fut une perte pour la *North West Review* dont il était l'âme et qu'il avait classée parmi les journaux les plus sérieux; ce journal alors faisait autorité au Canada, aux États-Unis et même en Angleterre. La *North West Review* ne s'est jamais relevée de ce rude coup.

Le P. Joseph Grenier est un autre homme qui a fait sa marque à Saint-Boniface et qui eut une influence très marquée sur la formation des Roux; à son arrivée il trouva Hector en Versification. C'est lui qui à Montréal avait conduit la lutte pour l'université, le docteur Desjardins et tout un groupe de catholiques éminents avaient remporté une victoire importante malgré le parti pris et le manque de jugement de Mgr Fabre. L'évêque n'avait pas pardonné au Père et il avait exigé des supérieurs qu'on l'éloigne de Montréal. Une manière bien ecclésiastique de récompenser le mérite. Deux fois aux Conciles de Québec le P. Grenier a joué un rôle important. Ceux qui ont pris part au troisième Concile n'ont pas oublié que comme théologien de Mgr Langevin, il a tenu tête au théologien de Mgr Sbaretti, et qu'un livre inspiré par celui-ci à son théologien n'a pas passé la censure des évêques du Québec. C'est que le P. Grenier était l'homme le mieux renseigné au Canada, personne n'avait comme lui accumulé tant de documents et de si importants; personne ne connaissait comme lui les choses politiques et religieuses du pays. Certain historien de France pourrait en dire long, s'il voulait, sur ce sujet.

Il est facile de juger quel esprit combatif et quelle force de résistance un homme de cette trempe pouvait infuser à toute une génération avec un peu de coopération de la part du reste de la faculté. Direc-



teur de congrégation, professeur de versification, puis de philosophie, il a fait une belle œuvre au collège, il a formé le jugement de ses élèves; mais malheureusement il était venu un peu tard et n'est pas resté longtemps.

Sa voix claire et perçante annonçait aux Roux et à tous les élèves du temps les suites des événements bien avant leur naissance; connaissant l'arbre, il prédisait les fruits. Il indiquait à tous les moyens de prévoir et de juger. En versification le professeur avait fait son temps, mais en philosophie il était bien à son aise, il se passionnait pour une idée comme les paladins d'autrefois pour leur dame.

Grâce à ces influences les Roux firent de bonnes études. L'influence des pères avait fait naître en eux une générosité bien réelle, pendant leur retraite de décision ils optèrent tous les deux pour l'état ecclésiastique. Ce fut une joie bien réelle pour madame Roux, elle essayait en vain de la cacher en parlant de sacrifice, mais elle n'avait pas oublié certain appel entendu autrefois chez les Ursulines et elle était fière d'offrir à Dieu ses deux fils pour prendre la place qu'elle n'avait pas acceptée. Le père Emile Roux, avec les vocations successives de ses fils, perdait son dernier espoir de retourner à la terre. Il n'était pas expansif.

De nos jours on regarde volontiers le collège comme l'unique éducateur des jeunes générations ou des anciennes; on a tort, grandement tort. On

oublie la famille, l'église (curé, évêque, etc.), on oublie toute la société où vivent les jeunes, tous ces agents ont une part importante à jouer dans l'éducation. On oublie que l'éducation ne se termine pas par le bout de parchemin du baccalauréat. C'est tout l'air ambiant que l'on respire qui sert à la vraie formation définitive. Le collège sans doute donne le pain quotidien, mais si l'atmosphère empoisonne lentement et sans y paraître, le sujet ne peut jamais être robuste et ferme comme il le devrait être. Nous avons donc essayé de faire revivre brièvement cette époque pour laisser au lecteur le soin de juger des influences. Aux philosophes d'ergoter sur le pour et le contre en toute matière, de blâmer ceux qu'ils voudront ou tous ensemble, c'est leur affaire. Mais la société d'alors n'avait guère d'influence salutaire. Ceux qui n'étaient pas de la classe se contentaient de sourire, les enfants de ces grandes familles se sentaient orientés vers des ronds de cuir que les parents auréolaient de gloire et de dignité. Il n'y avait pas de quoi enthousiasmer ou de quoi exciter le dévouement. Aussi rien d'étonnant si ces familles saisies dans la tourmente ont vu leurs membres éparpillés un peu partout comme des épaves. On protestera dans ces quartiers quand nous exprimons nos désiderata. Evidemment tous n'ont pas le même idéal. C'est pour cette raison que de ces familles du sang, (le « blue blood » américain), il n'est pas sorti un seul



homme et un seul chef; on viciait dans sa racine même toute l'éducation.

Il y avait d'autres causes aux insuccès. On se rappelle sans doute tel commencement heureux de certain jeune et puis l'avortement de toute une carrière qui s'annonçait brillante. Ceux qui savent un peu les causes reconnaissent l'œuvre de certain maire peu instruit et bon enfant qui donnait des banquets bien irrigués de nectar. Le nectar était funeste. Un bon coup de barre de l'évêché ou du curé aurait sauvé à temps un chef en herbe dans son ascension vers le devoir et le succès.

Étudiées à fond ces causes expliqueraient bien des vies, surtout elles feraient bien voir que certaine classe a pratiquement été supprimée parce qu'elle n'avait pas sa raison d'être; il lui manquait le courage, le dévouement et le zèle qui enfantent les chefs.

MONSEIGNEUR TACHÉ

La maladie avait miné la robuste constitution de ce vaillant missionnaire, le résultat de la lutte pour les écoles lui donna le coup de grâce, il finissait mortellement atteint au cœur. Ses démarches, ses négociations, ses efforts, ses espérances aboutissaient à une défaite entrevue sans doute comme possible; mais il avait compté sur une coopération plus sérieuse de la part de ses frères dans l'épiscopat. Il lui restait son petit peuple de la Rivière Rouge, sa famille de Saint-Boniface pour le consoler le soir d'une longue carrière par un dernier rayon de soleil réchauffant son âme avant la nuit suprême du sommeil éternel. Les tendresses humaines sont parfois refusées aux grandes âmes, aux champions des grandes causes, ce fut son cas. Devant la défaite, bien des consciences se trouvaient assez peu à l'aise. elles cherchaient à rejeter à gauche et à droite un blâme qui semblait les obséder. Ceux qui sont incapables de négocier, de mener une campagne, de se dévouer, de tout sacrifier pour une cause, de faire quoi que ce soit pour assurer le succès sont ordinairement les premiers à blâmer à tort et à travers ceux qui se sont épuisés dans des luttes héroïques, ceux surtout dont la charité sublime cache les



grands coupables des lâches trahisons pour éviter le scandale des faibles.

Dans la classe soi-disant dirigeante, ceux qui recherchaient avant tout des intérêts personnels mesquins ne manquaient pas de critiquer après la défaite après avoir tant applaudi pendant la lutte. Le chef avait manqué de savoir-faire, de largeur de vues, de prévoyance, il aurait dû peupler l'Ouest de Canadiens français, etc., etc. Son administration financière même passait au crible de ces juges écervelés; la seigneurie avait excité des convoitises, on ne lui pardonnait pas de ne pas l'avoir cédée pour rien à ceux qui en escomptaient une petite fortune Le patrimoine de l'église était intact, Mgr Taché ne l'avait pas dilapidé; selon eux, c'était un crime.

Ces critiques en petit comité, par une section de classe, étaient condamnées à une obscurité éternelle sans le dévouement bien héroïque de quelqu'un qui osa donner le coup de pied de l'âne au chef agonisant. On fut assez cruel pour aller lui faire part de ces critiques, pour lui faire croire à un jugement unanime des siens avant le jugement de Dieu. C'était tourner l'acier dans la plaie pour bien torturer un héros, c'était insinuer qu'on le jugeait responsable de la défaite, lui dire avec bassesse qu'il avait perdu l'estime de ses enfants. C'était en plus d'une bassesse un mensonge effronté et une lâcheté de premier ordre.

Le dimanche suivant les Roux étaient à la ca-

thédrale avec les collégiens quand Mgr se fit transporter au chœur après l'évangile et déposer en face de la sainte table. Son agonie était encore plus morale que physique, on était consterné de lui voir ainsi faire une imprudence suprême. Il avait commandé et on avait suivi ses ordres.

Une heure durant, dans le langage d'un père à ses enfants, il expliqua le passé, sans passion, mais avec une telle clarté qu'il n'y avait pas d'équivoque possible. On pleurait un peu partout dans la cathédrale, mais au sanctuaire, chez les collégiens, c'était la douleur, l'indignation, un désir infini d'entendre tomber des lèvres augustes du pasteur vénéré un nom révélateur qui aurait donné à leur jeune fureur un ennemi à pourfendre. Les vengeances des jeunes auraient fait une telle vie au coupable qu'il aurait quitté le pays; c'est qu'on avait pour le père auguste quelque chose de la vénération que l'on réserve pour les saints ou pour le divin. C'est surtout pendant cette heure, devant ce patriote, ce pontife, ce saint que les Roux comprirent les grands secrets de la grande trahison. Ils comprirent bien qu'on avait baisé au front leur évêque, tandis que des intérêts personnels et passagers faisaient sacrifier une cause sacrée et éternelle. Ils comprirent bien que des intérêts apparents suscitent les grandes couardises. Certains historiens plus tard ont bien pu révéler des noms, ils ne leur ont pas révélé



les faits, ils avaient entendu les dernières confidences de celui qui entre tous savait.

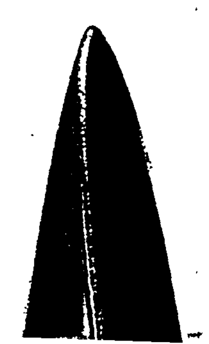
Ramené à l'évêché, Mgr Taché languit pendant quelque temps, il n'y avait plus d'espoir. Dieu avait permis que son apôtre bût jusqu'à la lie le calice d'amertume, jusqu'au baiser de Judas. Les cloches de la cathédrale un jour eurent un sanglot, une longue plainte comme un soupir jetait à genoux toutes les familles, on priait pour l'âme d'un père, un chœur unanime se faisait entendre jusqu'au tribunal de Dieu qui jugeait son serviteur. Il déposait au pied de son trône une liste sans fin de ses bonnes œuvres, comme missionnaire, comme évêque, comme défenseur de la foi, mort les armes à la main, blessé même par ceux qui auraient dû, avec amour et reconnaissance, baiser les empreintes de ses pas.

La consternation était générale, c'était une calamité publique, deuil bien cruel pour toute une province et pour tout un peuple. Pourrait-on lui trouver un vrai successeur qui pourrait revêtir son armure et brandir son glaive, soutenir ce peuple dans sa lutte et coordonner tous leurs efforts? C'était le secret de Dieu. Le Canada perdait un de ses plus grands évêques.

Beaucoup d'évêques, de prêtres et d'hommes influents du Québec voulaient venir prendre part au deuil de l'Ouest; ils désiraient rendre un dernier témoignage d'estime et de vénération au grand

évêque, au missionnaire intrépide et au patriote distingué. C'était une approbation posthume qui ne compromettait personne et qui laissait croire au pays à une coopération sans réserve avec ce réalisateur généreux dans le domaine national comme dans le domaine religieux. Pour permettre de retarder les funérailles, le Docteur Ferguson, un ami intime de Monseigneur Taché, l'embauma avec soin et ses restes vénérés furent soustraits à la corruption de la tombe. Les collégiens qui avaient quelques notions d'histoire ancienne avaient des visions de momies égyptiennes attendant une apothéose de grande envergure. C'était auréoler d'un rayon d'éternité le grand défunt, un symbole de survie conservait un père à leur vénération, un gage de résurrection au firmament de l'histoire; il pouvait être muet pour un temps mais l'éloquence de sa vie tôt ou tard ferait vibrer les fibres les plus délicates des générations futures et susciterait de grands dévouements et de grands exploits.

Pendant les sombres jours d'attente et de deuil la foule défila silencieuse et en larmes devant le cercueil du prélat vénéré; c'était une procession lugubre où tout un peuple venait une dernière fois contempler un père et un saint; on baisait avec amour la main qui avait semé partout les pardons et les bienfaits; on pressait sur son cœur le chapelet qu'on avait sanctifié au contact de sa chair inerte; on versait des larmes brûlantes au souvenir bien



cher qu'évoquaient sa bonté, ses vertus et ses exhortations.

Le Québec fut royalement représenté le jour des funérailles, Mgr Laflèche n'avait pas manqué à l'appel, il était venu, malgré la distance, et l'âge dire un dernier adieu à son ami de cœur, consoler un peu le peuple éploré et surtout faire revivre en un discours évocateur un passé illustre qui avait été rempli par les hauts faits du défunt. La cathédrale ne pouvait pas contenir la foule; devant le portique on avait érigé une chaire temporaire et on avait arrêté le cercueil. C'est là que Mgr Laflèche s'adressa à la foule émue et attentive. Faire revivre son éloquence serait une tâche surhumaine, on peut si l'on veut relire le texte revisé par l'auteur, mais on ne retrouvera jamais ce mouvement, cette vie, cette émotion, cet élan évocateur qui faisait voir comme au cinéma un passé héroïque, qui faisait parler les œuvres, qui suscitait les témoins de son héroïsme et qui leur arrachait des accents de sincérité et des éloges bien dignes du père que l'on ne verrait plus. L'émotion de la foule était au diapason de celle de l'orateur sacré, tous les cœurs vibraient à l'unisson du sien, on admirait l'élan du missionnaire, les luttes de l'apôtre, on compatissait aux déceptions du patriote. Toute l'âme tendre, aimante et magnanime du grand évêque se révélait palpitante devant la foule telle qu'un ami intime et perspicace l'avait connue dans la joie, dans

l'angoisse ou dans la mort. Mgr Laflèche semblait vouloir par un prodige suprême transfuser en ce peuple cette âme d'apôtre en la faisant rayonner sublime avec éloquence. C'était jetér dans les âmes une semence de force et de courage, c'était féconder les labeurs et les souffrances d'un peuple, c'était continuer l'œuvre de Mgr Taché par Mgr Taché lui-même.

Toute la journée on s'empressa autour du tombeau, on inscrivit son nom dans les registres pour témoigner à la postérité qu'on avait pris part au deuil et qu'on s'inscrivait comme un fidèle disciple d'un maître vénéré. Dernière ressource de l'impuissance humaine qui veut s'associer au malheur commun et qui tente de suivre au delà de la tombe celui que le cœur a tant aimé et que tout l'être vénère.

L'évêque des Trois-Rivières avait annoncé qu'il faisait son dernier voyage dans l'Ouest, mais avant son départ il voulait à cœur ouvert parler aux jeunes du collège; c'était la génération de demain, celle qui importait surtout pour une âme d'apôtre. Ce fut un de ces colloques brûlants qui élèvent les âmes, qui indiquent les cimes, qui jalonnent la route le long des précipices, qui sonnent la charge et lancent les escadrons à l'assaut d'une position vitale pour le succès d'une campagne.

Monseigneur pouvait dire: hier j'ai parlé en parabole pour les raisons que vous savez, mais avec vous



je n'ai pas de secrets. Il vous faut la lumière, la vérité, toute la lumière, toute la vérité; car de vos rangs devront surgir les vrais continuateurs de l'œuvre de Mgr Taché. Son souffle comme une magie soulevait ces âmes vierges, une emprise de maître les retenait palpitantes et captives comme l'aigle qui force l'aiglon à contempler les splendeurs du soleil. Il s'aquittait dans ce dernier colloque d'une dette envers son ami de cœur, il faisait revivre dans les fils au collège l'esprit du père, son courage, ses vertus, son idéal afin de le perpétuer à jamais pour immortaliser celui qu'il avait perdu. Il voulait que de ce collège toute une génération de Taché se lève comme un seul homme pour continuer la lutte et pour fonder une province digne de l'héroïsme qui avait présidé aux débuts.

Il n'est pas donné à tous d'entendre pareille éloquence, de goûter les émotions de ce feu sacré et d'apprendre ces leçons vivantes qui vivifient toute une génération.

LE ROI EST MORT! VIVE LE ROI!

Mgr Taché avait réellement exercé une royauté dans l'Ouest. Son règne plein de mansuétude et de prévoyance avait été bienfaisant; il prenait fin en pleine crise, alors qu'une direction ferme et éclairée était si nécessaire. La plèbe regrettait amèrement le père si bon qu'elle venait de perdre, la haute ne manquait pas d'unir ses lamentations à celles des humbles mais, sous un nouveau régime, elle escomptait plus d'aise pour jouer des coudes. Il n'y avait plus de chef véritable: le vicaire capitulaire n'osait rien entreprendre pendant une administration éphémère, les hommes à titres plus ou moins sonores doutaient de l'appui de leurs égaux, seul le Grand Jacques pouvait entraîner la foule mais on le jalousait à gauche et à droite et il était circonspect.

Dans les circonstances toute négociation était impossible. Il eût fallu trouver un représentant et lui confier la tâche ingrate de revendiquer des droits, d'implorer des secours, de chercher des alliances, de ressusciter dans le Québec l'opinion publique qui dormait comme Lazare (avec cette différence que son sommeil faisait ses délices). Il eût fallu la faire sortir du tombeau, rompre ses liens,



la galvaniser et lui rendre l'usage de ses facultés. Les endormeurs n'ont jamais manqué dans l'Est, ils étaient légion alors, et Dieu sait si l'on eût permis pareil retour à la vie et au grand air. En tout cas l'Ouest était en panne et le Québec se félicitait de cette inertie qui semblait justifier la sienne. Les couardises de ce calibre sont inexcusables et l'Ouest a bien droit de les taxer de trahison.

L'interrègne fut très long, trop long pour le bien de l'Ouest. L'inaction et le manque de direction sapaient l'esprit de discipline si vital en temps de crise et si rare chez les Canadiens naturellement un peu frondeurs. Plusieurs croyaient que Rome ferait le choix d'un homme de l'Ouest, on nommait in petto Mgr Cherrier; certain journal moins discret publia même son nom à ce sujet. Rome avait d'autres vues, les Oblats avaient des droits, le choix d'un des leurs reconnaîtrait leurs états de service.

Au collège le père Grenier commençait à former l'esprit des anciens de la citadelle et à tourner leur esprit combatif dans la bonne direction. A Montréal il avait conduit des lutteurs d'élite, Mgr Fabre avait exigé son départ et l'Ouest bénéficiait de son expérience. Il avait fait son cours avec sir Wilfrid qu'il appelait Laurier tout court, il ne manquait pas de faire le panégyrique de ce chef de parti qui fonçait alors sur le tremplin de la question des écoles pour rebondir au pouvoir. Voltaire, Hugo, Lamennais, les mauvaises lectures devaient selon lui orienter sa

politique. Il ne serait jamais un sectaire mais son œuvre ne servirait jamais le plus grand bien de la foi et de la langue. Il n'oubliait rien, l'orateur, le pince-sans-rire, le calculateur de glace, le chef de parti et ses alliances, le chrétien négligent, les défauts de prononciation tant en anglais qu'en français... le père Grenier était puriste en fait de prononciation tout comme il était rigide dans son orthodoxie.

Les jeunes n'acceptaient pas tout comme parole d'évangile; fait-on autrement lorsqu'on est versificateur, lorsqu'on se croit quelqu'un ? Ils prenaient volontiers le parti de cet homme pour taquiner leur professeur et pour le faire causer; ils désiraient le connaître personnellement poir voir si Voltaire, Hugo, Lamennais, etc., n'étaient pas plutôt une fredaine de jeunesse sans influence sur l'orientation d'une vie. Ils désiraient croire à la sincérité de celui qui avait fait avorter la loi Tupper. Aussi lorsqu'ils apprirent sa venue prochaine ils se promirent de ne pas manquer d'aller l'entendre et de juger par eux-mêmes.

La grande assemblée qui introduisit M. Laurier aux électeurs de Saint-Boniface eut lieu dans la salle des machines à incendie. Belle occasion pour un nettoyage en règle. Il n'y eut pas de grande réception et le grand homme n'eut pas l'air de s'en offusquer; il n'avait pas cette vanité et savait s'accommoder aux gens et aux circonstances.

Le recul des années et l'expérience donnent l'impression que cette assemblée n'avait aucune importance pour lui dans sa campagne; l'influence de Saint-Boniface était insignifiante dans le résultat des élections futures. C'était seulement une politesse du chef libéral à la minorité persécutée, à elle de l'accepter ou de la refuser à sa guise. Il n'était pas sans se douter non plus que l'Ontario et le Québec épiaient ses discours et ses déclarations. Laurier n'a jamais eu la maladresse de se compromettre.

Depuis Verrès (immortalisé par Cicéron) les grands hommes voyagent avec orchestre pour faire impression et se payer le luxe de tous les agréments. A Saint-Boniface, Laurier se contenta d'un chef d'orchestre. C'était un jeune, un certain Choquette, un petit homme trapu et grassouillet tiré à quatre épingles et qui portait un beau plastron rose en celluloïde. Il s'était bien poudré pour la circonstance et n'avait pas oublié son monocle suspendu à sa boutonnière. — Un échappé de Laval d'un ridicule achevé dans cette salle et devant ces auditeurs. Sur un théâtre de couvent et devant des jeunes filles... passe encore, mais dans une salle de pompiers, devant les bonzes conservateurs et devant des collégiens qui n'avaient rien d'efféminé, c'était à croquer. Il emboucha son cornet sur le ton de M. Laurier qui, M. Laurier que, M. Laurier dont, etc., etc. sans rien dire qui vaille pendant dix minu-

tes. Il fallait à M. Laurier un fonds inépuisable d'humour pour subir ces balivernes à chaque assemblée. Un encensoir vide qui caresse le front d'une idole en guise d'hommage.

Les bonzes inquiets cherchaient la petite bête, la plèbe attendait un flot d'éloquence, les collégiens étudiaient l'homme sans préjugés et s'attendaient à des déclarations de principes qui indiquent une orientation. C'était leur droit mais l'expérience de la vie n'a pas de ces espérances vaines.

M. Laurier n'avait pas manqué d'étudier l'auditoire pendant la déclamation enfantine de M. Choquette. Il reconnaissait quelques hommes aux affiliations imperturbables à un parti, quelques-uns avides de trouver un défenseur et puis une foule de jeunes sans expérience. Son choix fut fait sans hésitation. Il débuta par quelques phrases anodines puis ce fut une improvisation sur la formation des jeunes avides de succès futurs. Il parlait comme un aîné à des collégiens sans s'occuper des autres, roublards de la politique ou pères de famille. Les jeunes, voilà qui comptait à ses yeux, ils seraient les hommes de demain, ses partisans ou ses adversaires.

Il parlait bien, sans emphase, avec dignité, avec élégance même. Ce n'était pas le flot de sagesse de Mgr Laflèche, ce n'était pas le cœur brûlant de Mgr Taché, ce n'était pas la voix d'or du père Drummond ni le timbre argenté du Grand Jacques avec tout le cortège des passions oratoires qui plongent



soudain l'âme dans l'idéal qui vivifie. C'était plutôt la voix d'un lutteur habile qui tente un mouvement tournant à l'assaut d'une place forte.

Un bref aperçu sur le libéralisme français aussi mal médité que peu orthodoxe, puis une charge bien menée vers les jeunes pour leur indiquer les maîtres de la pensée et les détenteurs des formules à succès. Voltaire en était! Il appréciait évidemment ce maître! Le P. Grenier avait dit vrai! Les collégiens ne s'attendaient pas à pareille confession, à pareil sabottage de tous les principes qu'ils vénéraient. Ils contemplaient avec stupéfaction un acrobate sur le fil rigide des principes, il évoluait à son aise sans jamais se ranger franchement dans un camp ou dans l'autre, il maniait avec dextérité des phrases à deux tranchants sans pourfendre qui que ce soit.

La déception était énorme. On était froissé de voir un ancien d'un collège catholique avoir une telle idée de ses frères de l'Ouest. On ne voulait pas d'une dissertation sur le genre de formation à donner aux jeunes, sur le genre de catholicisme qu'il admirait, mais bien plutôt un mot du cœur d'un Canadien du Québec ou d'un enfant de l'Eglise catholique pour susciter des espérances et pour donner une confiance bien fondée dans la lutte présente. Un silence morne accueillait seul ses belles phrases! C'était cela l'idole du Québec!

Le père Grenier avait prévu son discours, la position indécise qu'il prendrait et le vague où il

laisserait les gens. Le père Grenier n'aimait pas pêcher en eau trouble et il adorait les positions bien nettes. Une voix claire et jeune se fit entendre dans la foule, elle produisit un malaise général. On lui donnait la chance de faire une promesse électorale, pensaient les bonzes, on provoquait la contradiction et le chahut, pensait la plèbe. Mais la question était claire là devant la foule et elle demandait une réponse catégorique: « Si vous obtenez le pouvoir, nous rendrez-vous justice ? » — Idiot, pensaient les bonzes dont les regards austères auraient glacé d'effroi tout autre qu'un défenseur de la citadelle.

Ce fut une étincelle dans une boîte de pièces de pyrotechnie. Une gerbe de si...si... en phrases superbes s'échappait des lèvres nerveuses de l'orateur. Une cascade de membres de phrases en si déroulait la gamme des suppositions possibles: si les catholiques ont des droits... si l'on a porté une main sacrilège sur ces droits vénérables... si la constitution le permet,,, si le premier ministre a le pouvoir, etc... La voix grêle et sonore de l'interlocuteur se fit plus coupante et plus sèche: « M. nous ne vous avons pas demandé des si, nous vous posons de nouveau la question: —Nous rendrez-vous justice, oui ou non ? » — Un applaudissement frénétique coupa la théorie des si et notifia à l'orateur qu'on attendait une réponse claire et catholique. Il n'y eut pas de réponse, la suite du discours fut plutôt brève et peu enthousiaste.



Au sortir de la salle les collégiens étaient très graves, ils écoutaient les remarques au hasard au milieu de la foule. — Les faisait-il sonner ses l, comme les Anglais! — As-tu remarqué comme il les a défiés avec son grand doigt sec, et comme personne n'a pu lui répondre ? Ça, c'est un vrai gars de Québec! — En-a-t-il du culot... « si les catholiques ont des droits... si quelqu'un les a violés... » sort-il de la lune celui-là ? — En rentrant au collège quelqu'un demandait à un élève: « qu'en penses-tu ? » — La réponse ne se fit pas attendre: « Il est contre nous, bien fou qui s'y fie! » — C'était en réalité insulter à la douleur des gens de l'Ouest que de leur dire en face: si vous avez des droits et si nous trouvons quelque remède à la situation, nous chercherons ce qu'il sera possible de faire. Une promesse électorale peu rassurante.

MONSEIGNEUR LANGEVIN

Le collège se préparait sérieusement à la réception d'un nouvel évêque. Le père Lachapelle, (nouveau venu d'un talent remarquable), était chargé de la pièce de résistance. Il présentait la Fille de Roland. Au début il examina les élèves en particulier pour connaître leurs aptitudes pour l'élocution et le théâtre; se basant sur cette enquête personnelle, il commençait la distribution des rôles, quand soudain des jeux de ficelles lui causèrent une surprise. Il avait ignoré les castes. Il fallut user de stratagème. Certains rôles, celui de Gérald entre autres, furent mis au concours, la pièce fut jouée à plusieurs reprises devant un aréopage austère dont le verdict fut une solution heureuse. Les castes étaient moins malmenées. Les élèves n'étaient pas nombreux mais vu certaines vocations tardives, on avait d'excellents acteurs pour tous les rôles importants. Les répétitions commencèrent sérieusement après les vacances de Noël. Le temps ne manquait pas, pas plus d'ailleurs que le dévouement des dames pour la confection des costumes ou l'habileté des ferblantiers pour la confection des armures et de tout l'arsenal guerrier. Tout était bien dans le style de l'époque. Les lenteurs de Rome donnaient

au bon père tout le loisir nécessaire pour préparer un succès sans précédent.

On apprit enfin la nomination de Mgr Langevin. La famille était illustre et le choix plut généralement à tout le monde. Les séculiers toutefois avaient rêvé d'un séculier plus familier avec les difficultés paroissiales. Ils pensaient qu'un des leurs à la tête du diocèse rendrait leurs labeurs moins pénibles et leur ouvrirait plus grandes les portes de l'évêché. Certaines déceptions rendraient moins exubérante la joie d'une partie du clergé. On craignait de voir rentrer sous leur tente certains lieutenants de l'ancien régime et l'on considérait la chose comme une catastrophe dans un temps où toutes les compétences devaient servir à la grande cause.

Mgr Langevin se rendit sans tarder dans l'Ouest pour prendre contact avec les siens, se familiariser avec les difficultés locales et se préparer à la lourde tâche imposée par le Saint-Siège. Il était jeune, plein d'entrain, d'une grande délicatesse, il se gagna en fort peu de temps l'estime et l'affection de ses ouailles. C'était un religieux d'une grande vertu, d'un caractère ferme et loyal qui ne connaissait ni faiblesse ni temporisation. Un vrai lutteur prenait le gouvernail en plein combat.

Les fêtes furent superbes, le Québec traita royalement monseigneur. On lui fit de beaux cadeaux; les souvenirs épiscopaux de l'ancien Mgr Langevin, (don du siège de Québec), un coupé superbe, (don



de la firme Larivière), une belle montre de $500., des ornements, etc., etc... Il y avait mieux encore, on payait de sa personne, un grand nombre d'évêques et de prêtres se rendirent à Saint-Boniface pour témoigner de leur affection et pour présenter leurs hommages au nouvel élu. Le grand sermon fut donné par le chanoine Bruchési, il fut aussi brillant que possible. « Quid existis videre ? » fut son texte; il le développa en maître et avec une délicatesse exquise. Les jeunes surtout étaient à l'honneur, les anciens semblaient être moins émus et moins intéressés. Si encore ils eussent tenu plus tard ces serments de fidélité, si la constance et le cœur s'étaient toujours donné la main pour seconder, coûte que coûte le chef de l'Ouest... Les Canadiens ont un moyen bien déloyal d'écraser un homme, il est d'autant plus cruel que leurs frères sont plus naïfs devant cette charge à faux. On dit d'un homme qu'il exagère — « il est exagéré » — on n'a qu'à laisser faire, en un tour de main ceux que la fermeté gêne le feront sûrement classer comme fou. Le malheur voulut que ce même chanoine Bruchési, devenu lui-même évêque, échappa ce mot injuste. Au Congrès Eucharistique, après le succès de Mgr Langevin, les évêques de France, tout stupéfaits, disaient à certains religieux: « Mais on nous l'avait représenté comme fou! » Le temps lui rendait une réputation digne de lui; il y a parfois de ces justices suprêmes.



Le grand banquet fut servi par les collégiens anciens enfants de chœur à la cathédrale, les Roux et leurs amis en étaient. Dans ces agapes intimes qui s'éternisent on est expansif et l'on déguise mal sa pensée. Les réticences, même en face d'une appréciation provoquée, en révèlent plus long qu'on ne saurait croire. On a tort d'espérer que des jeunes à l'affût ne saisiront rien à une conversation rapide. Il y a raisonnement collectif et enquête en commun. Ce que l'un a manqué, l'autre l'abat au vol et toutes les prises réunies bien en regard l'une de l'autre sont d'un effet inexprimable et d'une précision qui glace. L'avantage des jeunes vient de cet instinct qui leur fait réunir en faisceau leurs observations particulières. A ce jeu la réalité est bien vivante et bien claire, rien d'étonnant si, comme le sculpteur, ils créent un geste lapidaire ou concentrent leur expérience en un mot si vivant que tous — même les plus sceptiques et les moins clairvoyants — disent ébahis: « c'est cela! ».

Or à ce banquet se trouvaient réunis les frères de l'Est et les persécutés du Manitoba; pouvait-on aiguiller vers l'oubli la question vitale et l'attitude d'Ottawa? Venant de localités bien distinctes, chacun apportait son écot dans cette enquête assez complète pour premettre aux jeunes de conclure: « Les chances sont minimes et tout le succès dépend de Mgr Langevin! Il ne peut compter sur personne! » Les petites rivalités, les mesquines

déceptions, les espérances, les craintes, les ambitions, les dévouements sincères, la critique et l'admiration défilaient tour à tour comme au cinéma devant ces jeunes aux impressions si vives et si tenaces qui absorbaient sans s'en douter une tranche importante de vie réelle.

Dans les fêtes données un peu partout à un nouvel élu, il entre parfois quelque vanité, (la comédie n'est pas inouïe), elles servent pourtant ces fêtes à faire germer un attachement sincère à la foi, elles créent même parfois de toute pièce une dévotion fervente au représentant attitré du Christ et suscitent chez les jeunes les plus belles vertus. En temps calme cette floraison est douce, facile er un peu en surface, mais au sein de la tourmente elle plonge au tréfonds de l'âme pour y ancrer ses racines et stabiliser les élans chevaleresques. Les fêtes en l'honneur de Mgr Langevin revêtaient à merveille ce caractère bienfaisant, c'était toute une campagne où l'on trempait pour la lutte toute une génération. En un coup de clairon merveilleux, le soir, à la séance du collège, Mgr Langevin, le nouveau général, électrisa ses troupes et leur donna la consigne.

La Fille de Roland au Canada était une nouveauté, mais ses élans généreux faisaient vibrer tous les cœurs à l'unisson de l'âme ardente du poète. C'était toute une prédication au sein de la lutte et après une défaite initiale. Trente fois le Souverain



à la barbe chenue avait goûté une amère défaite, trente fois il s'était relevé toujours lui-même et toujours plein de courage. Il avait prié, il avait béni les héros voués à la mort; lorsqu'il semble hésiter, c'est qu'il voit le bras vengeur du Très Haut châtiant l'Empire. Devant un affront suprême, un défi à Dieu lui-même, il se reprend sublime, prêt au dernier sacrifice.

La salle était comble, douze évêques et quelques centaines de prêtres applaudissaient avec enthousiasme. Les sommités de toutes les classes et les représentants de toutes les parties du diocèse étaient là en grande tenue. Il y avait même les chefs indiens de toutes les tribus du Nord en grande tenue avec arcs, flèches et haches. Le P. Lacombe leur interprétait tout bas la pièce sans se douter que ces enfants des grandes solitudes croyaient avoir affaire à une réalité bien actuelle. Lorsque Raguenhart parut en scène, le P. Lacombe eut fort à faire pour les calmer. Ils voulaient à tout prix le délivrer. Quand ils virent tomber les chaînes qui le retenaient et quand ils entendirent ses réponses hautaines, ils ne purent retenir leur cri de guerre et certaines dames se trouvèrent mal. C'était une diversion qui intensifiait l'impression.

Monseigneur Langevin soulignait lui-même les passages à retenir, il précipitait des applaudissements frénétiques qui tenaient l'auditoire sur le qui-vive et adaptaient la pièce aux événements

locaux de luttes, de défaites et de victoire. Les acteurs bien que stylés à point, voyaient la pièce prendre un sens imprévu devant cet auditoire si perspicace et si rempli d'émotions diverses.

Les derniers applaudissements faiblissaient à peine que Mgr Langevin était debout tout débordant de cet esprit chevaleresque qui l'a immortalisé au Congrès Eucharistique. Ce n'était pas encore le grand blessé se redressant pour faire face à l'ennemi et le faire pâlir devant son fier regard, c'était bien le même héros toutefois sur le champ de bataille et se préparant à masser ses troupes pour la charge. C'était un premier contact pour faire connaître et respecter la voix du chef, c'était le général recevant le serment de fidélité de ses troupes et de ses alliés, c'était le champion brandissant le fanion qu'il fallait aimer et défendre, c'était l'évêque vénéré, le Christ visible, commandant au nom de Dieu de serrer les rangs, de tenir ferme, de respecter la discipline et de suivre les directions qui viendraient sûrement à point.

Ces âmes d'évêques, de prêtres, de simples chrétiens, après avoir vibré au diapason de cette scène, après avoir suivi l'original et son application locale, étaient toutes préparées pour écouter la voix chaude et conquérante du grand évêque. Leurs applaudissements scandent toutes ses phrases, soulignent toutes ses allusions, promettent toutes les générosités et tous les sacrifices. Une heure durant, heure



bien courte, fit planer ce peuple et ce clergé dans les régions azurées de la foi et du patriotisme. Les expériences de ce genre sont un stimulant pour la religion et la race.

Monseigneur Langevin n'a peut-être jamais mieux parlé, son coup d'essai fut un coup de maître. Il se gagna dès lors le respect, l'amour, l'admiration de tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre. Il promit bien sincèrement de ne jamais forligner, de mourir sur la brèche et de tomber face à l'ennemi; il promit encore de rappeler à ses troupes ce serment de fidélité lorsqu'il ferait appel à tous les dévouements pour le succès de la cause à laquelle il se consacrait lui-même ainsi que tout son diocèse: une place d'honneur pour Dieu à l'école et le respect pour notre langue et nos traditions. On n'a jamais entendu au Canada un si beau chant où Dieu et les ancêtres avaient une si belle part; jamais on n'a parlé avec plus de cœur; jamais on n'a remué la foule avec tant de force et de sincérité.

Les expériences de cette nature font époque dans la formation des jeunes, comme une tour sublime surmontée d'un phare elles orientent définitivement une vie. Sous l'emprise de cette âme de feu, le Canada tout entier aurait été transformé, il n'y aurait plus eu de questions des écoles, le Québec aurait fait tout son devoir. Le Québec malheureusement était aux mains de condottières.

PETITE POLITIQUE

L'influence de Mgr Taché avait passablement anémié l'esprit de parti à Saint-Boniface et dans tout le Manitoba français; l'interrègne cependant avait eu de mauvaises conséquences. Les conservateurs avaient vu d'un mauvais œil le choix du Grand Jacques, (un libéral), pour un comté qu'ils regardaient comme leur apanage, c'était à leurs yeux une usurpation et ils comptaient bien que sous un Langevin, ils pourraient reconquérir leurs droits avant une défection permanente de leurs sujets. C'était une mesquinerie coupable vu qu'aux élections il n'était pas question de parti. L'opposition qu'on avait imposée à celui que Mgr Taché avait choisi lui-même pour représenter les catholiques en temps de crise était un signe certain d'une opposition plus sérieuse encore, alors que Mgr Taché ne serait plus là pour imposer sa volonté.

On n'était pas non plus sans s'apercevoir que la jeune génération n'était affiliée à aucun parti, qu'elle suivait simplement l'homme qui incarnait pour elle la lutte et qu'elle ne songeait qu'aux idées sans se soucier des traditions de famille. La politique n'aime pas le règne des idées, elle vit surtout de préjugés, préjugés érigés en principes par les

vrais partisans, préjugés qui exercent leur influence néfaste sur bien des vies et parfois sur tout un pays. Le Grand Jacques savait bien ce qui l'attendait dans sa prochaine campagne, aussi avait-il insisté auprès du nouvel évêque pour obtenir d'être réélu par acclamation. S'étant mis en marge de son parti, il ne pouvait compter sur les secours de la caisse électorale, il n'avait pas de fortune personnelle et devait se contenter des secours de M. Fidèle Mondor et de M. S.-A.-D. Bertrand. C'était trop peu, si peu qu'il prévoyait la ruine financière. La faim est mauvaise conseillère et les chefs prévoyants ne devraient jamais l'oublier.

Monseigneur Langevin comprit mais ne prévit pas tout. Il s'assura des chefs conservateurs avant son départ pour le Québec, ils firent des promesses toutes personnelles qui n'engageaient en rien le parti, ils consentaient simplement à rester neutres. Mgr Langevin n'y vit que du feu, il ne comprit pas la différence et ne crut pas un instant que tous ceux qui protestaient de leur dévouement et de leur coopération laisseraient bien facilement les leurs faire ce qu'ils avaient promis de ne pas faire eux-mêmes. C'était un grand mal, mais Mgr Langevin était si droit et si franc qu'il ne soupçonnait rien de toutes ces lâchetés et de toutes ces bassesses. Comme lui, tous ceux qui se croyaient quelque influence firent un voyage après avoir inoculé un M. Lauzon du virus de la politique. Le microbe fit bien son

œuvre, la fièvre croissait de jour en jour. M. Lauzon n'avait pas d'instruction, il ne savait ni lire ni écrire, mais il avait un aplomb superbe, il ne doutait de rien et il avait de l'argent. En fallait-il davantage pour entrer en campagne ? Les chefs pouvaient bien se laver les mains mais en conscience pouvaient-ils assumer une apparence de sérieux et de franchise ?

La campagne électorale fut une comédie de premier ordre. M. Lauzon s'était assuré d'un rhétoricien comme secrétaire, un premier de classe, J. Desourdis. Il ne lui servit guère, car l'éloquence de M. Lauzon, avec toutes les facéties d'un Médéric Martin si célèbre dans l'Est, ne cadrait pas avec la théorie des manuels. Les illettrés d'ailleurs s'accommodent mal des avis et des directions de ceux qui ont de l'instruction. Le candidat voyait bien que tous les jeunes étaient contre lui et il ne se fiait que médiocrement aux avis de son secrétaire. Il n'était pas nécessaire de répondre aux arguments de pareil adversaire, les jeunes étaient toujours là, les éclats de rire homérique qu'ils savaient faire exploser à point répondaient à tout et prévenaient toutes les influences possibles sur les électeurs moins instruits. Les Canadiens n'ont jamais su tenir contre le ridicule.

Le comité du Grand Jacques s'était organisé à la sourdine et sans s'annoncer ensuite, il y avait MM. Bertrand, Mondor, Collin, Roux, Béliveau, Richard et quelques autres. Ils n'avaient qu'à suivre l'élan

des jeunes qui tuaient l'adversaire grâce au ridicule. Ce sont ordinairement les moins raisonnables des raisons qui gagnent les élections. La dignité, la retenue, les belles manières seules suffisaient, il fallait simplement inspirer le respect et la confiance à ceux qui voulaient un représentant sérieux et habile. Ses services rendus au parlement d'ailleurs en disaient long en sa faveur, mais la reconnaissance est souvent un lourd fardeau pour l'électeur inconstant. Dans leurs assemblées et dans les discours il n'y avait pas la moindre allusion défavorable à l'adversaire, on était d'une politesse exquise, on parlait avec éloquence de la grande question des écoles et on soulevait l'enthousiasme partout où l'on se présentait. On avait du flair, on suivait la campagne menée par les collégiens en vacances, on appréciait leur manœuvre et sans sembler vouloir en profiter on agissait en conséquence.

Citer les coq-à-l'âne épiques de leur adversaire serait aujourd'hui une injustice. Il ne manquait pas de brio, d'éloquence naturelle, d'une certaine dignité même, mais il faisait vraiment trop d'efforts pour se hisser à la hauteur du Grand Jacques. Il ne connaissait certes pas le « sutor, ne supra crepidam» De plus, il ne serait pas facile de faire la part de la légende, les jeunes ont l'esprit si fertile qu'il ne serait pas facile de dire s'ils ont un peu trop amplifié ou s'ils n'ont pas parfois inventé de toute pièce certaines de ces trouvailles qu'on lui attri-

buait avec tant d'hilarité dans le temps. On n'a jamais moins pris au tragique une élection. M. Lauzon lui-même, qui avait une forte dose de sens commun, n'a peut-être jamais douté du résultat. Les grands macaques conservateurs absents savaient bien eux qu'ils immobilisaient le rival redouté. En lui suscitant un adversaire, ils l'empêchaient de se produire sur d'autres théâtres plus importants où il se serait révélé au grand public et au pays tout entier, ils le condamnaient à l'impuissance en coupant chez lui le nerf de la guerre. Le public et les jeunes surtout ne comprenaient rien à ces menées, ils ignoraient tout de ces mesquineries et de ces calculs. Ce n'est qu'avec l'âge qu'ils apprirent ces bassesses où les hommes d'alors ont consenti à s'abaisser et à prendre la responsabilité de certaine défection dont ils furent véritablement la cause. Pour se justifier devant Dieu et devant l'histoire vraie, il ne suffira pas qu'ils disent: « Suis-je le gardien de mon frère ? »

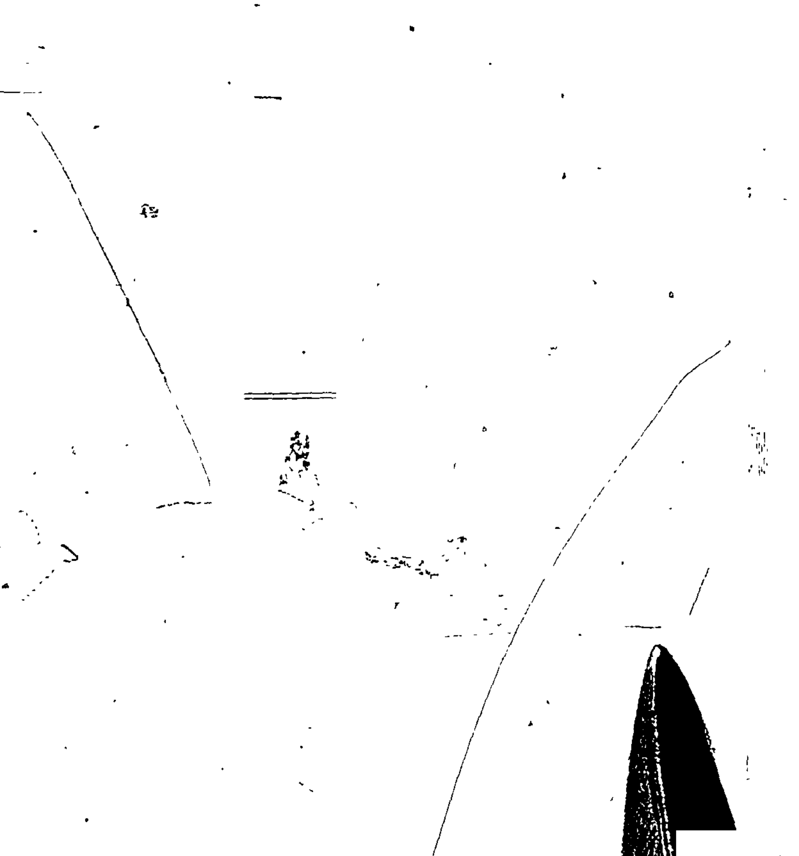
Le résultat de l'élection fut un éreintement de l'adversaire, certaines victoires cependant sont de véritables défaites. L'insoumission à Mgr Langevin n'est pas la seule défaite. Les dépenses personnelles du député avaient été considérables, il lui faudrait des années pour rembourser ce qu'il avait emprunté pour demeurer fidèle à la tâche que Mgr Taché lui avait confiée. Il était trop gentilhomme pour se



plaindre à Mgr Langevin qui ne l'aurait peut-être pas compris; les questions d'argent n'étaient pas son fort. Mgr Taché, lui, avec ses connaissances intimes de la vie et de la nature humaine, n'aurait pas hésité un instant à faire de nouveau ce qu'il avait fait naguère pour un défenseur de nos droits. La chose s'imposait, c'était une réparation nécessaire, personne ne semblait soupçonner quoi que ce soit. Cette campagne et surtout cette triste victoire sont la plus sérieuse défaite des frères de l'Ouest. Il est triste de constater que les Canadiens croient avoir satisfait à tous leurs devoirs en condamnant une bassesse et qu'ils ne songent à peu près jamais aux réparations qui s'imposent!

Mgr Langevin avait des raisons sérieuses de se rendre dans l'Est; il devait y défendre les droits de la minorité manitobaine. On préparait une loi remédiatrice, c'était son devoir de conseiller les législateurs et de seconder toutes les bonnes intentions d'où qu'elles viennent. Il fallait solliciter l'appui du clergé et de l'épiscopat du Québec, de tout le pays si la chose était possible. Pour s'acquitter d'une tâche de cette taille il faut des déplacements et payer de sa personne. Quelques lettres seraient un geste futile. Il s'acquitta de ce devoir avec toute l'énergie dont il était capable sans se douter qu'on le trahissait en son absence. Les lieutenants apparemment occupés à la même besogne

dans des milieux différents suivaient d'un regard distrait l'élection dans le comté de Provencher. Ils protestèrent même auprès de Mgr Langevin contre ce Lauzon qui n'entendait aucune raison, qui n'écoutait personne et qui se présentait envers et contre tous. Sale comédie!



ISRAEL

Le nom d'Israël, le premier, le patriarche nous a préparés à certaines habiletés qu'il n'est pas toujours facile de défendre, son successeur canadien avait fait de tels progrès dans ce genre qu'il aurait certainement été désavoué par son patron s'il avait eu voix au chapitre. Nous parlons d'Israël Tarte qui a porté un rude coup à la cause catholique et française dans l'Ouest canadien.

Laurier avait fait préparer une loi des écoles qu'il présentait comme substitut à la défunte loi Tupper, écartelée à sa naissance comme insuffisante. L'opinion attendait une loi si claire et si efficace que les plus enragés n'y trouveraient rien à redire. Malheureisement pour le chef libéral, les esprits les plus perspicaces et les meilleurs légistes n'y comprenaient rien. Impossible alors pour qui que ce soit de voir exactement quelle parcelle de droit devait être restituée aux opprimés du Manitoba. Il y avait, paraît-il, un moyen de tirer quelque bien de cette loi; la cour du pays aurait donné le sens que personne ne comprenait alors, sa décision aurait provoqué des amendements progressifs qui auraient eu chance de donner des résultats. Telle est bien la thèse de quelques défenseurs de M. Laurier,

telle est la substance de ce qu'il a représenté au cardinal, alors Mgr Merry del Val, représentant du Pape qu'il fit venir au Canada pour se donner meilleure contenance.

Dès les débuts cette loi provoqua de la part de la minorité manitobaine et de la part des catholiques bien sincères de l'Est des protestations énergiques pour ne pas dire violentes. Les débats à la chambre n'ont pas servi à clarifier la situation ; on comprend facilement que le gouvernement ne pouvait pas montrer sa loi sous un jour trop favorable aux catholiques s'il comptait garder le pouvoir. Les conservateurs d'Ontario n'étaient pas d'humeur à oublier leur culbute récente, les libéraux du même endroit et d'un peu partout ne tenaient pas outre mesure à poser au héros et à affronter la possibilité de défections sérieuses ou d'une défaite possible. Les chefs catholiques qui luttaient pour obtenir quelque soulagement pour la minorité n'ont jamais compris alors l'attitude de M. Laurier, (au moins telle que représentée plus tard), on n'a jamais non plus essayé de leur faire comprendre quoi que ce soit. M. Laurier et les siens ne leur ont jamais offert de lumière sur le sens caché de la loi.

Rien d'étonnant si Mgr Langevin, qui était l'honnêteté en personne et qui n'avait rien à cacher, s'est opposé avec la dernière énergie à ce que tout le monde regardait comme une iniquité sans nom. Rien d'étonnant si les adversaires politiques de M.



Laurier se sont servi, du fouet pour lacérer les susceptibilités les plus délicates du grand homme et de ses adulateurs béats. Rien d'étonnant si en certains milieux on les traitait d'hypocrites ou d'imbéciles. N'avaient-ils pas ébranlé une montagne... *parturiunt montes*... et avec quel succès? Etait-ce là le résultat de tous leurs vains efforts? Etait-ce vraiment l'accomplissement de ces espérances grandioses qu'ils avaient fait miroiter devant les Canadiens de l'Est? Le pays restait interdit devant ce résultat équivoque. Les fidèles les plus sincères, les libéraux les plus convaincus hésitaient et avaient des frissons pour l'avenir. Il fallait agir vite et produire une impression profonde, il fallait si possible obtenir une approbation de Rome. Certes! on ne doutait de rien! Mais entre temps les lenteurs de Rome ne permettaient pas au parti d'espérer un réconfort immédiat, il fallait immédiatement frapper l'opinion, rendre confiance aux pusillanimes et donner le change à ceux qui n'étaient pas au courant de tous les détails de la situation.

Laurier eut recours au stratège peu scrupuleux qui le tira de plus d'une impasse, il confia à M. Tarte la tâche d'obtenir une approbation manitobaine. Le coup était bien monté et la maladresse, (pour ne pas dire la traîtrise), de certains conservateurs lui prêtait des atouts importants. Les journaux du parti mis au courant de ce qui mijotait se mirent à battre de la grosse caisse et à annoncer que M.

Laurier se chargeait de faire approuver sa solution par le porte-parole des catholiques de l'Ouest. «Vous ne comprenez rien à la situation, mais le représentant des catholiques, lui, comprend à merveille ce qu'il faut pour rendre justice à nos frères opprimés. Attendez sa décision! Nous allons le consulter!» Telle était la consigne, tel était le refrain entonné sur tous les tons et un peu partout lorsqu'Israël partit pour l'Ouest, sans parler à qui que ce soit du but de sa mission secrète. Secret de polichinelle!

Tout homme a son prix, il suffit de vouloir payer ce prix! Ce principe machiavélique donnait de l'espoir aux chefs libéraux. Ils ne lésineraient pas quant au prix.

Monseigneur savait bien que Tarte venait consulter le porte-parole des catholiques de l'Ouest. Il l'attendait de pied ferme; n'était-il pas le chef véritable et divinement désigné pour représenter la religion dans l'Ouest? Il avait droit et il avait tort; il avait droit en principe — il était le chef, — il avait tort en pratique — on ne venait pas le consulter; il avait droit en principe — l'évêque juge les questions religieuses, — il avait tort en pratique — l'électeur du Québec préfère une voix laïque à celle d'un homme d'église.

M. Tarte s'installa dans un grand hôtel de Winnipeg, il y reçut quelques fervents du parti, se fit donner un banquet et se paya le luxe d'un petit

ferverino pour attendrir les orangistes. L'âge d'or venait à tire d'aile, il réunirait dans une même enceinte le tigre et la brebis car bientôt les petits catholiques prendraient place sur les mêmes bancs d'école à côté des protestants. On ne parlerait plus de la question des écoles qu'il noyait dans son verre de champagne. Les fanatiques versaient des larmes de tendresse à ce récit si touchant et les mânes des héros du Québec se tournaient dans leur tombe séculaire pour mieux voir ce rejeton qui faisait frémir de honte leurs ossements desséchés.

C'est que M. Tarte avait bien réussi sa mission, il avait trouvé à Winnipeg son porte-parole des catholiques, il lui avait persuadé au milieu de la douce complainte des coupes vermeilles de désarmer enfin pour jouir, sa vie durant, d'un doux repos de paix et de confort. Le nectar a des effets soporifiques merveilleux pour endormir les consciences les plus délicates et pour préparer les hommes à certaines lâchetés qui donnent accès aux délices terrestres. Elle dut trembler la main délicate du Grand Jacques en traçant sa signature jusque-là immaculée sur ce chiffon de papier du suppôt de Satan. Pourquoi n'a-t-il pas plutôt répété avec le Maître: *Vade retro*! Arrière Satan! Ah! c'était un rien du tout, disait Tarte, simplement reconnaître que Laurier, le grand Laurier, avait fait tout son devoir et rendait enfin une justice pléniaire aux catholiques. Cette signature rendait la paix au pays! Et la paix

de l'âme, celle de la conscience devant le cri d'angoisse qui s'élèverait demain de Saint-Boniface!!!

Mgr Langevin n'était pas à vendre, aussi ne s'adressait-on pas à lui. Il attendait paisiblement dans son palais épiscopal pendant qu'Israël faisait une nouvelle substitution de personne pour un autre droit d'aînesse. On décrétait avec astuce le grand évêque déchu comme chef des catholiques, son lieutenant, son fils, aux yeux du parti prendrait désormais sa place. La seule chose qui manquait à cette comédie c'était la ratification de Dieu. Les droits de l'évêque étaient intacts, seulement le Canada français comptait un nouveau Vergor. La lutte durerait plus longue et plus cruelle!

Décrire la stupéfaction, l'angoisse et la honte qui saisirent tout à coup Saint-Boniface quand le samedi la nouvelle ignoble s'abattit sur le peuple consterné serait bien impossible. Nous ne ferons pas de vains efforts. Dans leur désespoir, les jeunes se reprenaient soudain: « Il en a menti, il veut traîner dans la boue celui que nous respectons, notre héros!» On se faisait illusion, on voulait voir l'homme tendrement aimé se dresser dans toute sa dignité pour leur donner un démenti énergique... Mais derrière sa porte close et ses fenêtres éteintes il se cachait comme ceux que la honte écrase... il était coupable! On était prêt à tous les pardons, à toutes les indulgences, si seulement... mais il était mort et ne donnait aucun signe de vie! Mort à la cause, à l'hon-



neur! Mort frappé dans le dos en fuyant le grand devoir!

Le lendemain, le dimanche, une fatalité comme dans Athalie attira le grand coupable, Tarte, à la cathédrale. Cette fois c'était une femme. Elle l'amenait, cette enchanteresse, au son de sa voix mélodieuse entendre le tonnerre de la voix indignée du grand évêque dont il venait d'égorger le fils. Le meurtrier serait là devant sa chaire, sans l'ombre d'un repetnir, avec un aplomb de criminel endurci.

Albani, la célèbre cantatrice, venait de donner $500 à Monseigneur pour ses écoles et elle avait demandé en retour la faveur de faire prier sa voix devant le Divin Maître. Elle chanta l'Ave, de Gounod. Un stradivarius avait préludé avec des accents veloutés quand elle commença sa prière. Impossible de distinguer sa voix de celle du stradivarius, elle remplissait la cathédrale et en faisait vibrer tous les recoins. Les fidèles recueillis écoutaient avec respect ce chant sublime en songeant à ces voix angéliques qui remplissent les parvis célestes de leurs cantiques d'amour et d'adoration. On priait avec extase en compagnie de cette catholique bien canadienne et bien sincère.

Monseigneur ne pouvait pas manquer de remercier la bienfaitrice comme seuls les cœurs d'or savent le faire. Il fit ressortir la piété sincère, la foi et la vie sans tache de cette personne si humble et si

charitable. Puis ce fut le tour de Tarte. Pouvait-il, Monseigneur, en réalité demeurer muet ? Pouvait-il ignorer l'affront ? Pouvait-il hésiter devant ce défi ? Non! Et jamais homme n'a reçu de son vivant pareille leçon, jamais infâme ne s'est vu flageller avec tant d'éloquence et tant de justice. Tenir ainsi sans sourciller une heure durant était inouï. On s'attendait à quelque fracas, le chef de police s'était placé droit derrière Tarte dans l'espoir qu'un cri de douleur et de honte lui donnerait la chance de lui passer ses bracelets d'acier et de le conduire à l'ombre savourer quelque recueillement. Vain espoir! Quand M. Tarte sortit il ne rencontra personne; juges, députés, hommes de profession, déjà en voiture couraient préserver leur foyer de sa souillure. On faisait le vide autour de lui, son landau fit vainement le tour de la ville pour mendier une invitation, à son passage les portes se fermaient et les fenêtres baissaient leurs regards, les hôtels mêmes lui furent fermés. Il dut retourner chez les orangistes, ses amis. La leçon était sévère, cruelle peut-être, elle jaillissait de l'âme indignée d'un peuple qu'il avait voulu broyer sous sa botte ignoble.

MGR MERRY DEL VAL

Lorsqu'un homme d'église dérange au Canada les savantes combinaisons des tireurs de ficelles politiques, on se sert d'un remède infaillible; on le dénonce à ses supérieurs. On le fait d'autant plus volontiers qu'il y a plus longtemps qu'on ne fait pas de pâques. On sait jeter ce bâton dans les roues d'un adversaire en pleine vitesse. L'effet est remarquable. On a soin de faire tenir à ce supérieur toute une litanie de plaintes à son sujet; pas directement, mais par des amis. On procède ensuite avec une modération extrême; c'est très impressionnant. Laurier connaissait le système, on comprend dès lors la mission comme ablégat de Mgr Merry del Val. Ni Tupper, ni les coryphées des loges jaunes n'étaient capables de pareille habileté, un catholique seul a cette envergure.

Homo homini lupus disaient les Romains, avec beaucoup de restrictions nous serions tentés de substituer *ecclesiastics* à *homo* sans faire de commentaires.

Les évêques canadiens engagés dans la question des écoles ne se doutaient pas que l'ablégat venait à la demande de Laurier, aussi sa conduite leur causa-t-elle quelque surprise. Ils n'étaient pas préparés

aux visites de diplomates et ne savaient trop comment le recevoir avec tout l'éclat voulu et toute la dignité réservée à son rang. L'ablégat, lui, connaissait fort bien les instructions reçues avant son départ, l'ordre des inquisitions à faire, les réserves à observer, les hôtels même où il devait s'installer. Ce fut toute une révélation pour le clergé et pour les fidèles, une surprise qui frisait le scandale. Pour les hommes d'église on ne connaissait d'autres résidences que les évêchés et les presbytères.

Après la première surprise on comprit qu'il y avait une certaine habileté de la part de l'ablégat à visiter les autorités civiles et à ne consulter le clergé qu'après avoir obtenu tous les renseignements possibles. Les évêques s'attendaient à plus d'expansion, à plus de confidences peut-être et certainement à moins de secret à leur égard. L'ablégat, pourtant, ne venait pas leur donner de direction ou leur servir de truchement pour découvrir les secrètes pensées des adversaires. La réserve, le silence, la discrétion, la retenue remarquables de Mgr Merry del Val et sa dignité un peu glaciale donnaient petit à petit aux défenseurs de nos droits l'impression d'un blâme déguisé et modéraient outre mesure l'enthousiasme des réceptions. Un diplomate a du flair, il saisit bien des nuances mais il peut fort bien prendre certaine attitude pour une froideur voulue en face d'une prétendue intrusion. Cette impression avait provoqué des réflexions de ce genre et les

jeunes constataient avec étonnement l'effet produit. Ils ne doutaient cependant pas du résultat, le représentant du Pape pour eux ne pouvait pas plus se tromper que le Pape lui-même.

A Saint-Boniface on se préparait d'importance à la digne réception du délégué; M. Parent, le spécialiste local en tapisseries, avait rénové quelques pièces à l'évêché et tout était prêt pour loger dignement le représentant du Pape. Seulement, il avait d'autres vues. Winnipeg le reçut dans son hôtel le plus somptueux, il put s'entretenir sans que rien y parût avec ceux qu'il désirait consulter. Personne ne put mesurer la longueur des conférences ou scruter la nature des informations reçues. Saint-Boniface se sentait moins à l'aise et soupçonnait quelque mépris pour une hospitalité quelque peu primitive ou semblait craindre quelque manque de confiance. Ne soupçonnant pas encore la cause déterminante de la visite, on ne savait trop que penser.

Mgr Merry del Val n'accepta nulle part de grandes réceptions, il ne voulait pas de fêtes somptueuses lui donnant l'air de se ranger trop ouvertement du côté catholique. Il ne tenait pas à prendre parti contre les gens de la politique, mais il blessait les catholiques et le clergé qui espéraient quelques encouragements venant du cœur du père commun.

Il y eut une réception bien intime au parloir du Collège, le R. P. Recteur souhaita la bienvenue à

l'ablégat et lui présenta les élèves. Hector chanta des vers composés par le père Lachapelle et le délégué donna aux jeunes de sages conseils sur la formation si nécessaire aux hommes de demain. Il parlait bien, avec délicatesse, avec cœur et sans emphase. C'était la simplicité bien digne d'un grand seigneur qui sait dire avec élégance les choses les plus ordinaires. Il était calme, pondéré, perspicace malgré sa grande jeunesse. Léon XIII, disait-on un peu partout, avait en lui une confiance sans bornes. Il se garda bien de parler de la question des écoles ou de donner des directions, c'était le rôle de l'évêque, et il n'était pas venu prendre sa place.

Mgr Langevin ignorait tout de ces combinaisons et de ces secrets — le diplomate, chez lui, n'était pas encore mûr — il eut grand mal à se renseigner et ne put percer à temps ce voile de mystère. Il était profondément blessé, les jeunes même n'eurent pas de peine à le remarquer à la grande réception donnée à l'archevêché. Il y a certains calices amers présentés par des mains vénérées qu'il faut boire jusqu'à la lie; c'est la dure rançon des succès salutaires. Mgr Langevin eut un entretien de quelque longueur avec le délégué puis il lui fit les honneurs de son diocèse. Il lui présenta ceux qui venaient déposer à ses pieds les hommages qu'ils adressaient par lui au Pape Léon XIII. Les Roux et quelques collégiens, que l'on avait fait venir pour assurer le service, suivaient avec intérêt toutes ces présenta-

tions quand un geste de Mgr Langevin les fit approcher avec un mot aimable: *spes gregis*. A la vue d'Hector, le délégué hésita... « celui-là m'a déjà été présenté ». Etonnement de Mgr Langevin. « Au collège, Excellence », dit Hector avec grâce. — « *Bis repetita placent*, fit le délégué avec un grand sourire. Mgr Langevin aimait à initier les jeunes aussitôt que possible et à s'assurer ainsi de leur concours futur et de leur dévouement; il les savait souvent à la peine, il les voulait parfois à l'honneur, c'est un stimulant de premier ordre.

Rome avait tous les documents importants sur la question des écoles; en envoyant un représentant l'étudier sur place, par un contact personnel, on voulait en saisir les nuances que la distance ou le mirage des correspondances pouvait troubler ou passablement atténuer. Le gouvernement aurait quelque satisfaction de voir qu'on accédait à son désir, il ne pourrait pas crier au parti pris, le Pape préciserait plus facilement dans une lettre les causes du mal et il tracerait à coup sûr la voie à suivre pour obtenir les meilleurs résultats.

Au Canada, on s'attendait à recevoir un document d'une telle clarté qu'il n'y aurait plus d'excuses et que la voie indiquée serait aussi évidente que les rails devant une locomotive. Enfantillage bien commun, né de la paresse intellectuelle et morale. On n'aime pas à réfléchir, à méditer sur ses devoirs et à faire l'effort requis pour atteindre une fin.

Caresser l'indolence et les petites faiblesses est bien plus facile et fait mieux l'affaire des faiseurs politique. Ces faiblesses se conçoivent chez les enfants, elles se pardonnent peut-être chez les jeunes gens, mais comment un peuple quelque peu normal peut-il les tolérer chez ceux dont la mission est de guider les autres ? Les directions papales, tout comme les autres, supposent des initiatives bien personnelles et des coopérations intelligentes qui coordonnent tous les efforts dans une même direction et vers un même but. Malheureusement on donne assez souvent un sens bien spécial à l'adage *Roma locuta est, causa finita est*. C'est fini, il n'y a plus qu'à laisser faire. Il y a aussi la tribu des interprètes qui maquillonnent les documents de Rome avec une telle désinvolture qu'on ne saurait plus les comprendre après leurs savantes prélections. Nous avons vu dans le temps ces deux cas se réaliser.

La lettre de Léon XIII ne fut pas d'une clarté éblouissante; il ne comprenait peut-être pas tout le pouvoir que les évêques du Québec avaient alors pour forcer la main à ceux qui lésinaient en face de nos griefs, peut-être aussi crut-il qu'il lui suffirait de leur adresser un reproche bien mérité pour les forcer à faire tout leur devoir. En tout cas l'effet, de la lettre fut plutôt négatif de ce côté, certaines vanités froissées allèrent cacher sous la tente l'affront qui irritait bien plus qu'il ne corrigeait.

On fit lire cette lettre dans toutes les églises sans



la commenter outre mesure. On s'empressait tout comme après tel sermon d'appliquer au prochain ce qui semblait froisser. Il y avait pourtant deux points bien clairs. La niaise division entre rouges et bleus devant une question vitale, cause évidente de l'échec de la loi Tupper qui aurait tout fait rentrer dans l'ordre; puis une certaine disposition possible qui était désavouée d'avance, refuser les rectifications partielles tant que pleine justice ne serait pas rendue. Le Pape recommandait d'accepter les miettes de droit, quitte à continuer d'exiger pleine justice. Aucune précision n'était donnée, aussi s'empressait-on dans l'Est de croire Mgr Langevin visé par cette clause. On n'a jamais pu jusqu'à ce jour, quoi qu'on en dise, indiquer quelle parcelle de droit Laurier avait rendue aux catholiques, mais on s'irritait qu'ils ne l'aient pas saisie au vol alors qu'elle était invisible. On n'a jamais su montrer cette miette tombée devant Lazare, mais on s'en servait pour dire qu'il exagérait. Il exagère celui qui exige sa part de soleil, son morceau de pain ou son verre d'eau! Il dérange le mauvais riche repu, il empeste sa table; un noir cachot devrait le soustraire à la vue et cacher ses haillons!

Après cette lettre ce fut dans le Québec l'inertie la plus lamentable. On reprochait à Mgr Langevin l'humiliation infligée aux traîtres de l'Est, c'était un importun, un emporté qui ne connaissait ni mesure ni discrétion. Songez donc! Avoir l'audace

de déranger ces mauvais riches! De suggérer une action et surtout une action à la remorque de quelqu'un! De l'action? Quelle cruauté! A la remorque de quelqu'un? Quelle humiliation! — Vanité et paresse, telles sont les sources de cet abandon où l'on relègue dès lors les frères de l'Ouest.

C'était maintenant la guerre de tranchées au front manitobain, la guerre d'usure avec toutes ses lassitudes et toutes ses privations, sans éclat compensateur et sans encouragements partiels.

Au Manitoba tous, même les plus jeunes, voulaient faire quelque chose pour la grande cause; une simple suggestion suffisait pour les faire entrer en campagne. Lachance venait de Saint-Norbert et pensionnait au couvent où il servait la Messe, il eut l'idée d'une tournée dramatique à la fin de l'année scolaire. Il avait été incorporé aux défenseurs de la citadelle dont il était condisciple et il s'assimilait leur esprit combatif malgré l'influence assez peu guerrière de sa pension. L'idée prit corps, le Père Lachapelle l'approuvait et préparait « Les deux Sourds » de Labiche pour la fin de l'année. Il choisit comme acteurs les élèves qui consentaient à faire cette tournée au profit des écoles. Certains élèves travaillaient pendant les vacances pour payer leur collège; donner quinze jours de leur temps était un sacrifice appréciable en même temps qu'un exemple peu banal. Rocan, Bernier, Cinq-Mars, Arpin, Hector et quelques autres voyageaient en compagnie de M. Guay qui exigeait la modique somme de $2.50 par jour pour ses deux chevaux et sa voiture. C'était la seule dépense, les autres voitures étaient fournies par les parents de certains élèves et les paroisses se chargeaient du reste.

Le succès de ces soirées fut réellement étonnant, certains curés en profitèrent pour faire de très jolis discours et pour donner une leçon magnifique à leurs paroissiens. Saint-Norbert, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Pierre Jolys et de nombreuses paroisses purent ainsi disposer de sommes assez respectables pour leurs écoles tout en se payant le luxe d'un amusement peu ordinaire.

Il fallait entendre les questions politiques discutées par ces collégiens en tournée, ils savaient désarçonner un enragé de l'esprit de parti. Devant un rire bien franc, une répartie soudaine et bien inattendue on ne tenait guère. Le collège avait alors une influence souveraine, on emboîtait facilement le pas lorsque les collégiens en étaient. Ce fut pour ces jeunes le premier contact avec les campagnes, contact qui porta des fruits dès la campagne électorale qui suivit, après la rentrée des classes. On renouvelait la députation provinciale. Cette tournée dramatique fut pour ces élèves les plus belles vacances de leur vie, l'accueil qu'on leur fit partout leur inspira un amour véritable pour l'Ouest, leur tenue irréprochable fit grand honneur au collège. N'étaient-ils pas sans surveillance ces jeunes si sûrs d'eux-mêmes, si polis, si gais et si pleins d'entrain ? Les plus exigeants étaient enchantés, on n'eut que des louanges partout et Monseigneur en son évêché recevait l'écho de tous ces témoignages avec quelque orgueil. Ses enfants donnaient l'exemple,



payaient de leur personne et rendaient un grand service aux écoles de campagne.

La campagne électorale ne se fit pas attendre, elle venait à point réveiller l'année scolaire; les jeunes étaient aux écoutes, le Grand Jacques en serait-il ? N'avait-il pas trahi ? Ne s'était-il pas opposé à Monseigneur, le chef véritable ? Si digne, si délicat, persisterait-il dans son égarement, oserait-il affronter ses électeurs indignés ? Question angoissante que plusieurs réglaient par une négation; il aurait bientôt sa place de juge, prix ordinaire alors des lâches trahisons. Il en aurait une au loin, il tâcherait d'oublier son passé et de se faire une vie de chrétien à la retraite, vie maculée en plein milieu par cette tache honteuse de la défection récente.

On se trompait cependant, *abyssus abyssum invocat*, une bassesse en appelle une autre. Celui qui avait machiné sa première chute lui en préparait une autre. Il le tenait bien en laisse maintenant et il exigeait autre chose. Les jeunes cependant lui donneraient une leçon magistrale qu'il n'oublierait pas de sitôt. Ils le feraient avec d'autant plus d'entrain qu'ils ignoraient tout de la triste généalogie de sa défection. Laurier tenait à son idée première, il avait voulu et acheté l'approbation d'un chef en sous-ordre, il lui fallait maintenant celle du comté. Il était assez niais pour se croire dans le Québec où l'on adore quand même les héros. Il fallait une injure infligée au vaillant évêque qui avait eu l'au-

dace de se mesurer à lui pour défendre les droits de la langue et de la foi. Il agissait en enfant, il n'était pas satisfait de son premier succès, *quos perdere vult amentat Deus*, il en voulait un autre plus éclatant, mais il donnait aux opprimés l'occasion de le huer, de le souffleter à leur guise. Ils ne l'atteindraient pas directement, sans doute, mais dans son homme-lige, dont il avait préparé le servage et la déchéance.

Les Roux en soupçonnaient plus long que les autres: leur père avait siégé au comité du Grand Jacques à la dernière élection et il commençait à sonder le terrain. Il avait été le dernier à céder devant l'éloquence du Chef, il serait le dernier à l'abandonner; l'esprit de parti avait encore quelque emprise sur lui. Il n'eut pas de peine à connaître les dispositions de la jeune génération: elle répudiait l'homme, quitte à soutenir le premier venu contre lui et à se lancer dans la lutte avec toutes ses ressources et toute sa fougue. C'est qu'elle savait discuter, cette génération; elle connaissait à fond les grands principes, elle les incarnait dans des tournures concrètes et populaires qui désarmaient les plus habiles et jetaient un tel voile d'ignominie sur l'adversaire que ses propres fidèles n'osaient agir au grand jour. Le père Roux avait l'imprudence de servir à ses fils les arguments préparés en secret au comité. Il fallait voir Grégoire et Hector au dîner réfuter ces prétendues raisons et railler cruellement

l'inanité de ces échafaudages; la mère intervenait parfois pour maintenir les jeunes dans le respect dû à leur père, c'était comme un jugement supérieur consacrant la victoire d'une réplique décisive. Non, Grégoire et Hector n'en doutaient pas, le Grand Jacques se présenterait malgré Monseigneur. Ils en étaient aigris et ils se juraient de lui faire payer cher cette injure et cette bravade.

Mis au courant de toutes ces menées, les jeunes préparaient la réplique et tâchaient de découvrir quel homme Monseigneur opposerait au Grand Jacques. Il fut un temps question de Joseph Bernier, mais Lauzon, mis en appétit d'une manière assez puérile ne voulait plus démordre. Il avait ses droits; n'avait-il pas priorité par sa dernière campagne ? Il se croyait quelqu'un, Joseph Bernier n'était-il pas un jeune tout frais de l'école ? Bernier dut céder, on ne voulait pas de troisième candidature et Lauzon dans son premier discours promettait bien sérieusement à J. Bernier que Dieu le lui rendrait au *sanctus*. Il n'était guère important d'avoir un représentant habile, son habileté eût été vaine, mais il fallait à tout prix donner une leçon en règle aux chefs libéraux. Jacques avait écrasé Lauzon dans une première élection, son éreintement serait une vraie leçon et une démonstration en règle.

Trahi à gauche et à droite, Monseigneur eut le tort de douter de son peuple et de ne pas croire à

l'influence des jeunes. Il frappa d'excommunication tous ceux qui voteraient pour le Grand Jacques. Cette mesure n'était pas nécessaire, (il n'était pas dans le Québec) ; il le vit dès les débuts et permit au P. Drummond de laisser entendre que l'excommunication ne tiendrait pas. M. Béliveau, du comité libéral, publia cette nouvelle sans se douter que Monseigneur ne s'y opposait nullement. On vit bien que l'excommunication n'y était pour rien; sans vérifier auprès du P. Drummond le bien-fondé de cette nouvelle, on se jeta dans la lutte avec plus d'ardeur. C'était une lutte déconcertante pour les gens de la politique. Les jeunes ne faisaient pas de harangues et partant ne provoquaient pas de réplique, ils conféraient en particulier avec chaque électeur et le chauffaient à blanc. C'était chose facile, ils étaient légion comme certaines guêpes qui ont raison des plus mâles courages.

Laurier crut devoir envoyer quelque renfort à son candidat apeuré. Le petit Choquette, déjà illustre à Saint-Boniface, et un énorme Brodeur — Mutt & Jeff —. Ils se chargeaient, ces paladins modernes, de remporter haut la main un succès sans précédent. Ils ne connaissaient guère l'Ouest où les préjugés du Québec n'avaient pas d'emprise, leurs dithyrambes à la louange du grand chef ne fracasseraient aucune armure au Manitoba, ils ignoraient, ces aspirants aux belles positions bien rémunérées, que l'Ouest était indigné de la trahison du Québec.



A leurs yeux tout homme de l'Est était un taré, un idolâtre devant une vaine idole. Ils auraient leur leçon; les jugeant sans cœur et sans vergogne, on leur trouverait quelque partie sensible.

Les campagnes électorales ne vont pas sans discours et sans assemblées. Il fallait bien la commencer, cette campagne, mais du côté du Grand Jacques on redoutait Saint-Boniface et on ne savait où débuter. On fit choix de Saint-Norbert. C'était gauche, il y avait là M. Ritchot, (plus tard monseigneur), il connaissait bien les jeunes, qu'il voyait souvent en pique-nique sous ses grands arbres. Lachance, le premier, eut vent de l'affaire, c'était naturel. Le reste fut un jeu d'enfant car les collégiens sont impayables lorsqu'il s'agit de monter quelque chose.

On avait érigé une estrade, le Grand Jacques y prit place avec ses deux acolytes. La foule était bien au fait de ce qui devait se passer et attendait avec impatience les éclats successifs de l'action préparée. Les acolytes n'eurent que le temps d'allumer leur encensoir, un Ross énorme saisit le taureau par les cornes — d'en bas — et balaya d'importance l'estrade avec son immense rotondité. Choquette fut enlevé comme un bébé. On entendait un bêlement effaré: « Ne fessez pas! Ne fessez pas! » — « Parlez français, vociféra un collégien, c'est ne frappez pas, qu'il faut dire! » En grand triomphe on porta jusqu'au train ces tristes rejetons du

Québec en leur promettant toutes les infortunes s'ils osaient jamais descendre avant de fouler leur propre terroir. Le lendemain certains journaux de l'Est demandaient avec ironie: « Qu'est-il donc arrivé à Choquette et à Brodeur ? » Ils n'eurent pas de réponse.

Restait le Grand Jacques. C'était un gentilhomme, il n y aurait pas pour lui de violence corporelle. Il était des nôtres, il avait une âme, elle serait la cible de son exécution sommaire. Il s'était levé quelque peu nerveux et gêné. Sa belle voix ne soulevait plus l'enthousiasme délirant de ses jours de gloire, on le regardait d'un œil froid et méprisant. Une forme se dressa soudain quelque part dans la foule, un doigt implacable tourné vers lui: « Judas! » Un silence morne — le Grand Jacques hésite, se remet de son émotion — un second Judas — seconde hésitation. Au troisième Judas il faiblit, s'affaisse et disparaît, trois fois frappé au cœur par ceux qui l'avaient tant aimé. On ne le revit plus jamais, son éloquence était morte à jamais. Les jeunes croyaient au *Vir bonus dicendi peritus.*

La défaite fut accablante. Quand les excommuniés se présentèrent pour être relevés de leur excommunication ils tenaient facilement dans le petit parloir de l'évêché. Monseigneur fut d'une bonté extrême et ne fit aucun reproche. Il n'était jamais cruel après la victoire. Il aimait les coupables com-



me des enfants mais il avait pour les jeunes des préférences indicibles.

Personne ne fit allusion à ces exécutions. Elles étaient trop pénibles. Monseigneur lui-même faisait mine de tout ignorer. Au jour de l'an cependant, lorsqu'il reçut les élèves du collège il ne put complètement se contenir lorsqu'il vit entrer Grégoire et Hector. « Venez ici, vous asseoir à mes côtés! Ah! Mes deux larrons! » Il scandait ces mots de son rire si franc — Hector répliqua vivement: « Mais Monseigneur, il y avait un bon et un mauvais larron! » — « De quel côté êtes-vous? Mais non! Aujourd'hui il n'y a que de bons larrons! » Mgr appréciait le résultat sans approuver le procédé. C'était la dernière des grandes batailles terminant une première époque.

L'INSTITUTRICE

On raconte que, dans les invasions contre les Romains, les Gaulois, à la veille d'un combat décisif, faisaient monter leurs mères, leurs femmes et leurs filles sur leurs lourds chariots et les plaçaient immédiatement derrière la grande ligne d'attaque. Ils avaient ainsi près d'eux le motif suprême de tous leurs efforts, à l'ombre de leurs foyers ils versaient généreusement leur sang jusqu'à la dernière goutte et leurs enfants pouvaient cueillir dans leurs mains immobiles et sanglantes la terrible framée pour soutenir les combats futurs. Chez les Canadiens français, leurs descendants éloignés, les femmes sont encore l'âme de la résistance, au foyer elles savent inspirer toutes les vertus chevaleresques et susciter les plus généreux efforts. Nous n'écrirons pas l'histoire de toutes ces générosités, nous ne tenterons même pas de décrire le rôle sublime de nos filles de l'Ouest à l'école française et catholique, nous nous contenterons de clore ces pages en disant quelque chose d'Alberte, l'aînée de la famille Roux, et de laisser soupçonner tout le bien qu'elle a fait. Elle ne fait pas exception, elle représente au contraire la bonne moyenne de ces Canadiennes au cœur chaud et loyal. Il ne faut jamais désespé-



rer d'une race ou d'une province qui possède de tels trésors.

Pour les Roux l'automne de 98 fut un temps d'épreuve. Grégoire était au Séminaire d'Ottawa, Hector partait définitivement pour Montréal et Alberte perdait Olivier qui lui laissait une jolie famille de huit enfants. Le toit paternel n'abritait plus qu'Angèle et Anna, les derniers des Roux; aussi Alberte vint-elle y passer quelques mois avec ses enfants. La typhoïde qui visitait assez régulièrement le Manitoba l'y attendait avec toute sa cruauté. Atteinte dès les premières semaines, Alberte fut conduite à l'hôpital et pendant qu'elle y luttait entre la vie et la mort sept de ses enfants furent emportés par la cruelle maladie. C'était l'œuvre de quinze jours; une épreuve que seules les mères comprennent si la mort est entrée un jour pour dévaster leur foyer. De toute la famille il ne restait plus que Gabrielle et la mère.

Le courage de nos mères canadiennes est admirable. Alberte, après une longue convalescence, avait pris une décision héroïque, elle ne se contenterait pas de vivre de l'usufruit des biens laissés par son mari, elle se consacrerait à l'éducation de son enfant et elle n'oublierait pas ceux des autres. N'avait-elle pas des diplômes de première classe ? Le Manitoba tout entier ne déplorait-il pas le manque d'institutrices compétentes ? Dès 99 elle se remettait à la rude tâche de l'enseignement.

C'était toute une vocation nouvelle qui venait de germer dans son âme si fière et si forte: former chrétiennement des générations d'enfants, donner à Dieu des chrétiens fervents, préparer au pays des patriotes sincères ? Telle fut sa devise, tel son idéal; elle le suivrait vingt années et plus sans jamais faiblir, sans prendre de repos.

Elle était de tous les congrès, de tous les cours d'été où les institutrices se tiennent à la page des nouvelles méthodes et perfectionnent sans cesse leur art divin de former les âmes; elle était de toutes les entreprises généreuses, ne ménageant ni son temps ni son argent. Avait-elle cru reconnaître chez un jeune les signes d'une vocation, qu'elle en informait le curé et de concert avec lui trouvait le moyen de lui faire prendre la route du petit séminaire. Elle n'avait qu'un regret, celui de bien des mères chrétiennes, n'avoir plus de fils à consacrer à Dieu. Elle se dédommageait en préparant les enfants des autres pour le service des saints autels.

Le petite Gabrielle avait un beau talent, elle profitait à merveille des leçons d'une mère chrétienne. Alberte sentait toutefois, malgré l'amour tendre qu'elle avait pour cette enfant unique qu'il serait préférable de la mettre en pension au couvent. Quel sacrifice pour une mère si éprouvée. Elles ne sont pas rares celles qui ferment les yeux et qui se mentent à elles-mêmes en invoquant des raisons spécieuses: personne ne peut prendre la place d'une



mère... les consolations du foyer... etc., etc. la surveillance perspicace d'une mère... la prévoyance et la direction pendant le lent épanouissement d'une âme, etc... Conclusion invariable: « les garder près de soi pour en jouir soi-même » égoïsme à peine déguisé. Alberte n'avait pas de ces vaines illusions, elle fit le grand sacrifice et conduisit Gabrielle à Saint-Norbert sous l'œil bienveillant de M. Cloutier, le parrain. Les Sœurs Grises, les pionnières de l'Ouest, avaient des besoins locaux une telle connaissance que leur direction serait salutaire.

Une institutrice, mère de huit enfants, qui joint au savoir le complément des belles manières et l'expérience vécue d'une vie bien chrétienne peut exercer sur les foyers une influence profonde. Elle s'associe à toutes les œuvres de paroisse, conseille les jeunes mamans, leur donne en un tour de main le doigté voulu pour l'éducation de leurs mioches, elle sait mettre un baume sur les plaies bien cuisantes, elle qui en connaît toute l'efficacité et le besoin. C'était encore une partie importante de l'apostolat d'Alberte; apaiser les discordes au foyer, réconcilier les voisins, ramener à la pratique des sacrements ceux qu'une paresse native tenait éloignés...

Il y avait aussi la théorie des jeunes filles qui atteignent cette époque de la vie où tout l'être est dans l'expectative, époque inaugurée à la maturité,

close soudain et sans retour au mariage. C'est alors qu'il fait bon pour ces jeunes incomprises, — aspirantes à la vie à deux, — c'est alors qu'il fait bon rencontrer un cœur pur qui comprend, qui guide, qui raisonne avec vous pour faire éviter les égarements, qui garde avec vous votre cœur bien chaste et le défend contre les surprises désastreuses. Alberte était toute désignée pour cet autre apostolat, n'était-elle pas éternellement jeune et bonne, si sage et perspicace qu'on l'eût crue inspirée; elle comprenait tout sans confession, (c'est si commode), elle avait constamment le mot qui fortifie ou relève.

Non! Le rôle de l'institutrice ne se joue pas entre quatre murs pendant cinq heures de classe! C'est toute une vie, (vingt-quatre heures par jour) qui exerce son influence sur les enfants et sur les foyers. N'avons-nous pas droit alors, nous, catholiques et Canadiens français de l'Ouest d'exiger, pour ces postes importants, des âmes sincèrement françaises et chrétiennes ? Ce poste, Alberte le garda fidèlement jusqu'à la mort, rôle sublime qui ne le cède qu'à celui du prêtre.

A Saint-Norbert, Gabrielle croissait de jour en jour en sagesse et en grâce devant Dieu et les bonnes Sœurs, mais sa mère était inquiète. N'avait-elle pas lu pendant les vacances, à la sourdine, son petit journal intime, intitulé: « Mes Larmes! » Cette enfant n'était pas expansive, elle se contait à elle seule les secrets de son âme. L'oncle Hector la



rencontra chez l'oncle Bellavance lors d'un voyage qu'il fit à Saint-Boniface. Il était professeur et comprenait les jeunes, il vit bien en elle ce livre fermé que bien peu savent lire. Il connaissait les craintes de sa sœur et se mit en frais de faire son enquête personnelle. Les professeurs aiment à vérifier les progrès des jeunes, à les faire causer sur leurs études, leurs succès, leurs lectures... En l'occurrence c'était Fabiola, Hector vit facilement que le grand héros était saint Sébastien, qu'il avait pour cette enfant des attraits incompris. D'instinct la femme se donne sans réserve tandis que l'homme croit à une conquête. Le livre s'ouvrait, il allait y plonger un regard profane quand la maman parut à contre-temps. La curiosité féminine! Le livre s'était refermé pour ne plus jamais se rouvrir. On savait donc que maman avait lu le journal ? Il était mort ce jour-là même comme ces fleurs du sud que le moindre contact flétrit. Dès ce jour Hector promit son concours, Gabrielle était un peu son enfant; elle n'avait plus de père, elle accepta d'instinct cette substitution et l'a toujours regardé comme un papa d'adoption. Les jeunes filles, à certaine époque, ont besoin de la main virile d'un père intelligent pour les guider et les soutenir. Hector en connaissait suffisamment pour aider sa nièce. L'année suivante Gabrielle entrait à l'Institut Saint-Joseph de Saint-Boniface, Hector avait discrètement fait la leçon aux sœurs, elles sauraient discrètement compléter

son œuvre et parfaire celle de la mère. Ce fut l'affaire de quelques années; Gabrielle annonça à son oncle sa grande décision, elle entrait au noviciat d'Hochelaga. Sa surprise fut plus apparente que réelle, il avait tout prévu dès la première rencontre.

Alberte était fière de son succès, fière de son grand sacrifice et de l'honneur que Dieu lui faisait en l'acceptant. S'étant vouée elle-même au service des écoles, elle y consacrait sa fille dans une congrégation aussi canadienne que fervente. Elle pouvait maintenant chanter son « *nunc dimittis* ». Dieu cependant la laissa encore de nombreuses années travailler à la formation des jeunes. A sa mort elle laissa ses économies à Mgr Béliveau pour l'éducation de ses clercs.

Gabrielle devenue sœur fit ériger un monument de famille; à son ombre reposent les Roux et les Saint-Pierre. Grégoire, même, après avoir fondé deux paroisses y dort son dernier sommeil dans l'attente du grand renouveau final.

La petite nièce n'a pas oublié l'oncle Hector, elle le tient au courant des faits et gestes de ses neveux. Pour toute une famille canadienne ils ne sont guère nombreux, dix-sept en tout. Mais Angèle et Anne, les bébés de la famille Roux, ont recueilli bien religieusement les leçons vécues au foyer familial. Ces dix-sept seront les dignes successeurs de la génération disparue.

Hector reçut un jour un colis postal sans avis

préalable, le lendemain ces quelques mots écrits à la hâte:

« Bien cher oncle,

« J'ai conservé jusqu'à ce jour certains souvenirs « précieux; la collection n'étant pas complète. Vous « comprendrez qu'avec des vœux on ne peut tout « de même pas les garder indéfiniment. J'ai prié « pour avoir la force et le courage d'en disposer, j'ai « prié pour en disposer dignement, mais je n'ai rien « trouvé. J'ai songé à vous, qui avez plus d'expé- « rience que moi, vos avis m'ont souvent éclairée, « vous trouverez sans doute la meilleure solution.

« Vous avez sans doute reconnu l'écrin de maman, « je vous l'ai envoyé sans écrire; je comptais bien « que vous ne vous y tromperiez pas... »

Une réponse suivit immédiatement:

« Bien chère petite,

« Hier j'ai eu une grande visite, Alberte et Oli- « vier étaient là, réunis maintenant. Tu sais, dans « le trajet, les heurts et les a-coups avaient fait « entrer les alliances l'une dans l'autre. C'était un « symbole, une certitude; au ciel leur union s'est « refaite plus intime et plus pure. La vie les avait « unis, ils ne se sont jamais réellement séparés, ils « dorment ensemble leur dernier sommeil.

« J'ai appris tout ce que tu as fait pour notre « famille, j'ai songé à faire quelque chose pour la « tienne. Cet or que tu m'as envoyé est saint, il ne « faut plus le profaner. Je te renvoie le tout, tu le

« feras refondre pour en faire un calice. Les allian-
« ces seront une croix, le rubis de ton père sera serti
« au centre. Ne le fais pas retoucher, les rayures
« sont les blessures de sa vie, elles sont sans prix.
« Le sacrifice de la messe les unira intimement à
« celles du Christ.

« C'est mon monument à la mémoire de tes
« parents, je me charge des dépenses. »

* * *

Claudite jam... sat prata biberunt.

* * *



TABLE DES MATIERES



